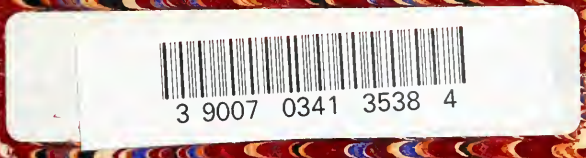
LIBRAIRIE
BEAUCHEMIN LTÉE
MONTRÉAL

THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY


3 9007 0341 3538 4

Date Due

F.Recd AUG 7 1990

AUG 08 1990

FORM 109

PS
9475
A7
1899

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/melangespoetique00marc

Mme J. A. Jacques.

MELANGES
POETIQUES ET LITTERAIRES

L'honorable F.-G. Marchand.

MELANGES

POETIQUES ET LITTERAIRES

PAR

F. G. MARCHAND

Ancien Président de la Société Royale du Canada, Officier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique de France, Docteur ès lettres, etc., etc.

Montréal

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Libraires-Imprimeurs

256 et 258, rue Saint-Paul

1899

PIECES DRAMATIQUES

LETTRE-PREFACE

Cher Monsieur Marchand,

Vous m'avez fait l'aimable invitation d'écrire quelques pages en tête de votre volume Essais poétiques et littéraires, *que la maison Beauchemin doit publier dans quelques jours. Sous ce titre trop modeste sont réunies de jolies comédies et autres pièces, facilement versifiées, d'une valeur incontestable. Ces filles de votre imagination, personnes d'une belle venue, auraient pu se produire dans le monde des lettres sans présentation. Le nom de leur auteur suffirait, au reste, pour leur valoir un cordial accueil auprès des gens de goût.*

Cette invitation, qu'un sentiment de bonne confraternité littéraire m'a fait accepter avec plaisir, évoque chez moi un monde de souvenirs et réveille des sensations de choses d'autrefois. Elle me reporte au temps déjà lointain de nos débuts, —le vôtre au parlement de Québec, le mien dans la presse,— alors que je tenais la plume au Journal de Québec, *à côté du maître polémiste de ce temps-là, feu Joseph Cauchon. La Confédération venait d'inaugurer une ère nouvelle, ressuscitant, pour ainsi dire, l'ancienne chambre d'assemblée du Bas-Canada, mais une chambre avec des pouvoirs élargis et sans un conseil législatif chargé de la contrecarrer en toutes choses.*

Vous preniez place dans l'ancien Palais législatif près de Joly, avec Bachand, tandis que Chapleau s'asseyait en face de vous, non loin de Chauveau et de Cartier. On signalait dès lors Chapleau et Marchand comme de futurs ministres, et vous n'avez ni l'un ni l'autre trompé les espérances que

vos amis fondaient sur vos talents. J'avais au Parlement un siège bien plus élevé que le vôtre, presque sous les toits, dans la tribune des journalistes. Ici s'agitaient les plumitifs de ce temps-là, le groupe joyeux et bruyant, teinté de bohême, au centre duquel Provencher fabriquait des mots, à côté de Gérin, l'ironiste mordant et sans pitié, pendant que Fabre faisait assaut d'esprit avec ce pauvre Faucher de Saint-Maurice. A notre groupe venaient s'adjoindre les deux Turcotte,—Lucien et Bateau,—tous les deux spirituels, mais d'un tempérament si différent: l'un nature d'artiste, l'autre avec des aptitudes de jurisconsulte. Que de disparus dans cette génération de 1867 ! Lorsque nos regards s'abaissent sur la route parcourue depuis lors, elle nous apparaît gonflée, çà et là, sur la tombe d'amis partis trop tôt pour le grand voyage de l'au delà !

C'est Faucher—ce souvenir est tout frais dans ma mémoire—qui me présentait au jeune député de Saint-Jean, à vous, veux-je dire. Dès cette heure éloignée, s'établissaient entre nous des relations agréables pour moi, que nul nuage n'est venu assombrir.

Que la vie se composait, à cette époque, d'heures délicieuses, aux abords du Parlement ! Comme nous attendions le retour des sessions avec impatience ! Je ne sais si je me fais illusion, mais la politique n'avait pas alors l'âpreté que nous lui avons vue depuis. C'était aussi une période toute spéciale de notre histoire. Les hommes et les circonstances nouvelles concouraient à créer un état de choses qui excluait l'acharnement ordinaire des luttes de parti. Le ministère Chauveau prenait le pouvoir sans être chargé d'antécédents fâcheux, et, pour un gouvernement comme pour un homme public, c'est une force de n'avoir pas de passé politique. Lorsqu'un ministre accepte la succession de chefs vieillis sous le harnais, ou lorsqu'il a des états de service bien remplis, quel que soit déjà son bon travail, on le prend pour une cible que l'adversaire ne saurait jamais cribler de traits trop nombreux. L'humanité est ainsi faite, qu'elle excelle—en politique s'entend—à dénaturer les actions de ses ennemis. Telle a été la règle de tout temps, et ce n'est

pas d'hier que sont écrits ces vers toujours d'actualité, qui donneraient à croire que l'on n'est tenu à aucune justice à l'égard des hommes publics :

S'ils font bien, c'est adventure,
S'ils font mal, c'est leur nature !

Donc, en ce temps-là, les bons combats entre conservateurs et libéraux se livraient sous le commandement de M. Chauveau, d'une part, et de M. Joly (aujourd'hui sir Henri), de l'autre. Disons qu'ils ne comprenaient pas la guerre à la façon des Boërs. Jamais deux adversaires ne furent mieux faits pour s'entendre, jamais aussi débats ne furent conduits dans une assemblée avec plus de courtoisie et de bon ton. C'était l'âge de la chevalerie parlementaire. M. Joly blâmait-il une mesure du gouvernement, qu'il avait l'air de s'excuser et presque de dire : " A votre place j'aurais fait comme vous, et je ne vous blâme que parce que mon rôle de chef de l'opposition m'y oblige." Et M. Chauveau semblait répliquer dans sa réponse pleine de formules polies : " Comme nous nous entendrions bien, si nous n'étions forcés de nous combattre à raison de notre situation respective. Je partage absolument votre manière de voir, et votre critique me semble raisonnable."

Que de scènes inénarrables durant les sessions des deux premiers parlements de Québec ! La tentation a dû vous venir parfois d'en faire le sujet de comédies. Qui sait si vous n'y avez pas succombé ? Vos cartons contiennent encore bien des pièces inédites ! Vous souvient-il, entre autres, de cette séance où le président de l'assemblée avait reçu de ses collègues instruction de faire la leçon, du haut de son fauteuil, à un excentrique et peu délicat député qui s'était rendu coupable de mensonge et avait dû avouer sa faute ? A l'heure fixée,—à neuf heures, le soir,—le président se lève, et commence à lancer son admonestation majeure, lorsqu'au moment le plus solennel, un robinet au gaz malicieusement tourné plonge la chambre dans les ténèbres... et dans une hilarité homérique. Vous n'avez pas non

plus perdu le souvenir de cette séance où l'opposition,—affaire d'ennuyer le gouvernement, qui probablement le méritait bien,— avait décidé de prolonger indéfiniment le débat. C'était une nuit blanche en perspective. Après plusieurs de vos collègues, vous vous levez pour discourir, ab ovo, *sur n'importe quoi. A un certain moment, le* speaker *du temps, M. Blanchet, fatigué, épuisé, quitte le fauteuil et se fait remplacer par feu M. Houde, alors le doyen de la députation. Le changement a lieu à votre insu, pendant la lecture d'une citation. En vous retournant vers le président, la transformation vous frappe et avec une rare présence d'esprit, vous dîtes : "Je ne savais pas, Monsieur l'orateur, avoir parlé depuis si longtemps ; quand j'ai pris la parole, vous étiez jeune homme à la barbe noire, et j'ai maintenant devant moi un vénérable vieillard à barbe blanche !..." Et le père Houde, de méchante humeur ce soir-là, de répondre d'un ton grognon : "On vieillit vite en entendant de pareils débats."*

Il n'y eut pas que des sujets de comédies au cours de cette vie parlementaire que je m'attarde à rappeler. La politique a évolué là comme partout ailleurs avec son cortège de vicissitudes, nées des volontés ou caprices du peuple qui rapidement élève les hommes au pinacle et les en fait descendre sans dire : gare ! Vous avez subi les soubresauts de l'inconstance de l'électeur, et vous avez été mêlé comme acteur au dénouement de ce drame qu'on appelle chute, démission d'un ministère, et qui du même coup fait des heureux et des malheureux. Il me paraît à propos de noter que ces accidents, inséparables de la vie publique, vous laissaient assez indifférent : la bonne humeur, cette qualité indispensable à l'homme d'Etat, ne vous a jamais fait défaut. C'est ce qui vous a permis de faire de longs stages dans l'opposition, le sourire aux lèvres, la plaisanterie toujours prête et le bon mot toujours lancé à propos. Vos adversaires ont pu quelquefois vous accuser de manquer de logique, mais d'esprit, jamais.

Le secret de votre bonne humeur, le secret de votre longévité politique (vous êtes, je crois, le seul demeurant de la chambre de 1867), il me semble l'avoir trouvé. Lorsque M. Thiers, durant son passage à la présidence de la République, ne pouvait s'entendre avec l'Assemblée nationale, il la menaçait de démissionner pour retourner, selon son expression, "à ses chères études." Vous aussi parfois vous subissiez cette puissante attirance des lettres dont ne peuvent se défendre leurs adeptes. C'est pour cela que les revers de la politique vous laissaient indifférent et que vous repreniez, le cœur léger, le chemin de votre bonne petite ville de Saint-Jean d'Iberville.

Je vous vois rentrant dans votre étude de notaire,—votre bureau aussi de journaliste,—qu'un rayon de lumière de la muse vient illuminer et transformer en retraite de poète. Combien vous êtes heureux de vous retrouver au milieu de vos auteurs aimés! Vous êtes bien ici amicus inter amicos. *Vous les revisitez l'un après l'autre, vous voudriez les revoir tous à la fois, écouter les voix de ces morts qui parlent. Vous vous demandez comment vous avez pu les délaisser. Je me le demande aussi. Et pour qui? Hélas! pour un monde où (je parle d'une manière générale) l'on doit souvent redouter autant certains amis intéressés à vous tromper que tels adversaires acharnés à vous reprocher des crimes imaginaires.*

C'est ici qu'ont vu le jour ces comédies si facilement versifiées, d'une facture si élégante, remplies de traits bien observés, abondantes en vers marqués au bon coin, qui demandent à se graver dans la mémoire. C'est ici qu'une main artiste s'est essayée à dessiner, d'un crayon vivement manié, ces pièces charmantes, scènes de mœurs canadiennes reproduites au naturel. Ces comédies et ces drames feront assurément les délices des gens de goût. Un souffle élevé traverse toutes ces pages, qui témoignent d'une conception bienveillante de notre société et de ses travers, railles avec une verve doucement ironique. On y chercherait en vain ces coups de fouet cinglants qui tombent impitoyables; aussi ne visiez-vous pas

à exercer votre verve satirique sur ces vices qui déchaînent les colères des moralistes, mais bien plutôt à railler sur de faibles écarts de conduite ou de petits ridicules. Toutes ces pièces dénotent une entente remarquable, un sens étendu de l'art théâtral et une optique exacte des exigences de la scène.

Voyons, par exemple, comme dans Un bonheur en attire un autre, *l'action est sûrement conduite. Nous sommes en présence d'un ménage bien assorti, où le soleil du bonheur luit sans cesse. Un instant, cependant, on a la sensation que ce bonheur est menacé. Mais une explication amenée à propos dissipe le nuage et Gontran, modèle des maris, retrouve dans Hélène la perle des femmes.*

Nous avons, nous, Canadiens, à ce qu'il paraît, "les défauts de nos qualités." Entendant l'hospitalité comme les Montagnards écossais de la Dame blanche, *nous l'accordons parfois trop facilement à des étrangers peu recommandables. Mal nous en prend trop souvent, comme l'éprouve le pauvre M. Dumont des* Faux brillants, *qui s'en laisse imposer par un Faquino quelconque, faux baron, au beau ramage, comme il en tombe de temps à autre dans notre monde. L'imposture est bientôt démasquée, non sans que le trop accueillant Dumont ait reçu une bonne leçon dont on pourrait profiter ailleurs.*

C'est une rare élégance de style et une grande facilité de dialogue qui font la valeur des vaudevilles le Lauréat *et* Fatenville. *Ces deux compositions nous offrent des couplets lestement tournés et d'une coupe artistique. Comme la musique doit bien se marier à ces paroles ailées !*

Le volume se ferme sur divers travaux où se fait remarquer une satire de quelques cents vers dans lesquels les travers du jour sont, à bon droit, fort malmenés. Comme dans les compositions qui précèdent, il y a à noter ici des vers de facture élégante, une prose qui coule de source et d'une fort agréable lecture.

Il m'est arrivé de me demander, mon cher collègue, pourquoi vous vous étiez tourné vers les fictions dramatiques

plutôt que vers les fictions romanesques ! C'est sans doute la tournure spéciale de votre esprit qui vous a poussé du côté de cette mer si périlleuse du théâtre, car on ne choisit pas sa voie en ces sortes de choses : elle s'impose. Les auteurs dramatiques sont bien plus rares que les romanciers ; même en France, cette patrie des dramaturges, on compte dix Dandet et l'on ne trouve qu'un Sardou. Le théâtre n'est guère notre fait à nous, Canadiens, élevés loin des coulisses et du monde des comédiens et partant privés d'un élément presque indispensable au succès. Aussi, peu des nôtres se sont risqués de ce côté, et, parmi ceux qui ont tenté l'aventure, plusieurs ne sont arrivés qu'à des chutes lamentables.

Il y a une différence notable entre le drame et le roman. Celui-ci procède, pour ainsi dire, à la façon du conte, de l'histoire de tous les jours, d'une narration qui promène le lecteur vers un but lointain, à travers les incidents multipliés à plaisir, pour le laisser, en fin de compte, sur une impression agréable : le mariage du héros, ou sur une impression pénible : le trépas de l'héroïne.

Toute autre est la marche du drame. Dès le lever du rideau, il exige une action palpitante jetée sous les yeux du spectateur, avec un dénouement rapproché le plus près possible du temps de l'exposition. Il faut donc apporter à la scène une force de concentration d'esprit que le roman n'exige pas, et un agencement de scènes qui appelle la catastrophe finale. Votre courage vous a porté vers cette région ardue de l'art, et votre talent s'y est déployé à l'aise.

Il me fait particulièrement plaisir de constater votre succès, parce que vous, homme politique, vous faites partie de notre petite confraternité littéraire, assez peu prisée dans le monde où l'on s'enrichit et aussi, çà et là, dans celui où l'on gouverne. Si l'on sait apprécier les services que rend la plume, on ne fait preuve que d'une mince estime pour ceux qui la tiennent. Ils ont tout de même leur importance. La pensée ne prime-t-elle pas la matière ! et ceux qui remuent des idées, qui les

disséminent à quelque degré que ce soit, ne sont-ils pas en droit de réclamer un rang dans la société? Ce sont les œuvres de l'esprit qui, en définitive, demeurent le plus longtemps. La gloire, ce soleil des morts, comme a dit quelqu'un, luira probablement plus longtemps sur l'œuvre des Garneau, des Ferland, des Gaspé, des Chauveau, que sur les noms de leurs contemporains de la politique, et j'ose croire,— peut-être par un effet exagéré de ma partialité d'homme de lettres,— que Marchand écrivain vivra plus longtemps dans la mémoire des Canadiens que Marchand homme politique.

A.-D. De Celles.

UN BONHEUR EN ATTIRE UN AUTRE

SCÈNE I. — GONTRAN : Oui, mon cher Ludovic, le bonheur conjugal
Est un bonheur parfait, mais... fort original.

UN BONHEUR EN ATTIRE UN AUTRE

Comédie en un acte.

Personnages :

GONTRAN, nouveau marié.
LUDOVIC, son ami, avocat, célibataire.
HÉLÈNE, épouse de Gontran.
CÉMENCE, amie d'Hélène.
MADELEINE.

Le théâtre représente un salon chez Gontran.

SCENE I.

GONTRAN, LUDOVIC.

GONTRAN.

Oui, mon cher Ludovic, le bonheur conjugal
Est un bonheur parfait, mais... fort original ;

Le ménage n'est pas cet hymen que l'on rêve,
Et la lune de miel, sitôt qu'elle se lève,
Eclaire un horizon dont l'aspect tout nouveau
Nous fait un peu monter des vapeurs au cerveau.

LUDOVIC.

Tiens ! tiens !

GONTRAN.

Je suis heureux...

LUDOVIC.

Ah !... mais ?...

GONTRAN.

...comme personne ;
A l'état conjugal, bientôt l'on se façonne ; ...
Seulement... tu sais... (*il hésite*)

LUDOVIC.

Non. Mais je tiens à savoir.

GONTRAN.

A force d'être heureux... vois-tu... (*il hésite*)

LUDOVIC.

Non. Fais-moi voir.

GONTRAN.

Et, tout le long du jour, a chaque instant, s'entendre
Donner des petits noms d'un accent... toujours tendre.
Mais...dont le répertoire est bientôt épuisé...
On se sent... comment donc dirai-je ?... dégrise...

LUDOVIC.

Ah !...

GONTRAN.

Cette... intensité de la première ivresse
Finit par consumer notre fond de tendresse.

LUDOVIC.

Vraiment !

GONTRAN.

Oui. Ce beau feu, d'abord éblouissant,
S'affaiblit par degrés, brûle en s'amortissant...
L'existence est unie, enfin, comme une glace
Qui réfléchit partout chaque chose à sa place ;
Pas le moindre faux pli ; non, rien d'accidenté.
Et, dans ses profondeurs, ce miroir enchanté
Reproduit constamment nos images conjointes...
Ça devient monotone !

LUDOVIC.

Ah ! tu me désappointes !

GONTRAN.

Suis-moi bien. Tous les soirs, seul à seul nous marchons ;
Avec un doux accord, même, nous nous mouchons ;
Le regard, la pensée, en nous, tout se ressemble ;
Nos moindres mouvements se font avec ensemble ;
A la fois nous toussons et... nous bâillons surtout ;
L'harmonie, en un mot, nous envahit partout !...

LUDOVIC.

C'est fort intéressant !

GONTRAN.

Oui, pour l'âme ingénue
Qu'un tuteur inflexible a toujours retenue
Loin des plaisirs mondains ; mais pour nous, vieux lurons,
Habitués au bruit, aux clameurs, aux... jurons,
Un amour qui s'exhale en soupirs monotones
S'alanguit et s'épuise...

LUDOVIC.

Franchement, tu m'étonnes !

GONTRAN.

Le bonheur ainsi fait frise l'austérité,
Et son calme constant manque un peu de gaîté.

Une béatitude uniforme et tenace
A quelque chose en soi, franchement, qui m'agace !
Cela vous fait l'effet d'un causeur importun
Qui, mettant à profit quelque verve d'emprunt,
Débite à tous propos d'éternelles redites...
Toute uniformité doit avoir ses limites !...

LUDOVIC (*riant*).

C'est-à-dire, mon cher, qu'en ce rôle nouveau,
Tu ressembles parfois au poisson hors de l'eau.

GONTRAN.

Non, tu n'as pas saisi... Tiens, voici ma pensée :
L'atmosphère où je vis est un peu...

LUDOVIC.

Condensée...

GONTRAN

Sereine.

LUDOVIC.

Ah ! sereine !...

GONTRAN.

Oui. Pour tout dire en deux mots,
Mon âme s'engourdit au sein d'un tel repos !...

LUDOVIC.

Mais...

GONTRAN.

L'amour sans mélange est un ciel sans nuages
Qui dessèche et consume... Il lui faut des orages,
La foudre, les sillons vigoureux de l'éclair,
Pour le vivifier, l'animer !... Est-ce clair ?

LUDOVIC.

Juste assez pour me mettre en devoir de prescrire
Un traitement.

GONTRAN.

Allons, vieux farceur, tu veux rire !...
Et, par désœuvrement, jouer au médecin !...
Où donc est ton malade ?

LUDOVIC.

Eh, je l'ai sous la main !

GONTRAN.

Ici !

LUDOVIC (*montrant Gontran*).

Là, devant moi.

GONTRAN.

Moi, malade !

LUDOVIC.

Oui, sans doute.

GONTRAN (*souriant*).

Diable ! cela devient inquiétant !

LUDOVIC.

Ecoute...

GONTRAN.

Et mon mal, s'il vous plaît, c'est?...

LUDOVIC.

C'est l'oisiveté.

GONTRAN.

Hum... franchement, mon cher, soit dit sans vanité,
Tu n'es pas très flatteur !...

LUDOVIC.

Mais je suis véridique.

GONTRAN.

De plus en plus charmant !... mais poursuis...

LUDOVIC.

Je m'explique.

GONTRAN.

Moi, j'écoute.

LUDOVIC.

Voici. Tous deux, jusqu'à trente ans,
Aux vœux du célibat résignés et... constants,
Nous avions parcouru gaîment notre carrière ;
Les soucis journaliers ne nous occupaient guère ;
Rien n'avait obscurci notre bonheur commun ;
Nos cœurs, toujours d'accord, avaient battu... comme un...
Mais soudain l'amitié perdit sa préséance...
Sans l'amour tout bonheur est de courte existence...
Une femme... voici le piquant du récit...
Un ange de candeur... du moins tu me l'as dit...
Rompit enfin le cours de notre vie intime ;
Tu fus l'élu du sort ; moi, j'en fus la victime...
L'hymen scella bientôt vos serments amoureux,
Et je demeurai seul, déclassé, malheureux ;
De nos joyeux ébats, mainte réminiscence
Compliquait de regrets les ennuis de l'absence.
Le *spleen* me fit subir ses tourments en détail ;
Bref, pour chasser l'ennui, je me mis au travail...
Le travail !... Ah ! Gontran, voilà le grand remède !
Devant lui, les douleurs, l'infortune, tout cède !...
L'habitude longtemps résista... cependant,
Sur le matériel l'âme prit l'ascendant,
Et je sens aujourd'hui qu'enfin je suis un homme !

GONTRAN.

Ludovic, ton système est fort beau ; mais en somme,
Je ne puis découvrir, dans tout cet entretien,
Comment par ton bonheur il assure le mien.

LUDOVIC.

Tous nos malheurs sont nés d'une identique cause ;
C'est le désœuvrement qui sans cesse se pose

En obstacle fatal à nos plus beaux projets.
Il ne traîne avec lui que tourments, que regrets,
Et donne au bonheur même une teinte ennuyeuse.
Voilà ta maladie.

GONTRAN.

Elle est fort sérieuse !
Et vous me prescrivez, *docteur ?...*

LUDOVIC.

L'activité,
Le travail ; car l'ennui naît de l'oisiveté.
Et l'ennui pour le cœur est un poison funeste,
Qui le...

GONTRAN.

Suffit, mon cher ; je t'exempte du reste.

LUDOVIC (*souriant*).

Laisse-moi donc finir ma dissertation !

GONTRAN.

Je préfère ajourner la consultation.

LODOVIC.

Ah ! Gontran !...

GONTRAN.

Mon respect pour votre expérience,
Illustre et généreux professeur, est... immense ;
Cependant... je ne puis subir ce traitement.

LUDOVIC.

Mais, mon cher !...

GONTRAN.

Il répugne à mon tempérament.

SCENE II.

LES MÊMES, MADELEINE.

GONTRAN (*apercevant Madeleine*).

Eh bien, que fait madame ?

MADELEINE.

Elle est... (*hésitant*) indisposée.

GONTRAN (*avec sollicitude*).

Trop mal pour descendre ?

MADELEINE.

Oui, je m'y suis opposée.

GONTRAN.

Sait-elle que monsieur ?... (*indiquant Ludovic*).

LUDOVIC.

Mon cher, n'insiste point.

GONTRAN.

Mais...

LUDOVIC.

Pour qui sait attendre on est toujours à point.

GONTRAN (*à Madeleine*).

Elle est donc bien souffrante ?...

MADELEINE.

Oh ! c'est une migraine :
Il lui faut du sommeil...

GONTRAN (*avec empressement*).

Retourne, Madeleine,
Oui, retourne auprès d'elle et veille à son repos..

(*A part.*)

Cette migraine arrive un peu mal à propos ! ..

(*A Ludovic.*)

Allons, en attendant que ma femme s'éveille,
Comme autrefois, mon vieux, vider une bouteille ;
Le bon vin finira par nous mettre d'accord.

LUDOVIC.

Volontiers.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

MADELEINE (*seule*).

Franchement, je crois que j'avais tort,
Sans trop y réfléchir, d'inventer cette histoire ;
Mais, mon Dieu, l'on n'a pas constamment en mémoire
Le moyen de répondre en gardant son secret !...
Par le silence on peut devenir indiscret ;
Et quand trop prudemment on persiste à se taire,
Le plus souvent l'on fait soupçonner un mystère..
A propos, l'on dirait qu'un nuage cruel
Menace d'obscurcir notre lune de miel...
Quand madame est sortie elle était chancelante :
D'un air mystérieux et d'une voix tremblante,
Elle me défendit d'ébruiter son départ.
C'est pourquoi j'ai brodé ce conte..Pour ma part,
—Il vaut autant, ma foi, le dire tout de suite,—
Je ne puis m'expliquer cette étrange conduite...

SCENE IV.

MADELEINE, HÉLÈNE (*entrant précipitamment*).

HÉLÈNE (*très agitée*).

Madeleine !...

MADELEINE (*se retournant vivement*).

Madame !

(*Se portant la main au cœur.*)

Ah ! vous m'avez fait peur !
Aussi, vous m'arrivez, pan ! à toute vapeur !...

HÉLÈNE.

Madeleine !... Monsieur a-t-il eu connaissance ?...

MADELEINE.

Non, madame...

HÉLÈNE.

Il n'a pas...

MADELEINE.

Non.

HÉLÈNE.

...appris mon absence ?...

MADELEINE.

Assurément non... Mais, peu s'en fallut...

HÉLÈNE.

Après !...
Il t'a parlé ?... (*Signe affirmatif de Madeleine.*)

MADELEINE.

J'ai fait une histoire à peu près...

HÉLÈNE.

Hein !... Que dis-tu ?...

MADELEINE.

Mon Dieu, je ne savais que faire !

HÉLÈNE.

Et tu lui révélas mon absence ?

MADELEINE.

Au contraire.

HÉLÈNE.

Mais alors ?...

MADELEINE.

Il me vint un prétexte à propos...

HÉLÈNE.

Quoi !...

MADELEINE.

" Madame, lui dis-je, a besoin de repos."

HÉLÈNE.

Ah !...

MADELEINE.

Pris à bout portant, il faut bien qu'on invente ;
Autrement, malgré nous, le mystère s'évente.

HÉLÈNE.

Un mensonge !... Grand Dieu ! sommes-nous rendus là,
Qu'il faille lui mentir pour éviter l'éclat !
Cours voir s'il est sorti !

MADELEINE.

J'y cours !

HÉLÈNE.

Fais diligence !...

MADELEINE.

Oui, madame !...

(*Elle sort.*)

SCENE V.

HÉLÈNE (*seule*).

Ah ! je sens qu'une occulte puissance
Me domine et m'entraîne irrésistiblement
Dans le sentier obscur d'un fatal dénoûment !...
J'ai promis à Gontran les secrets de mon âme ;
Lui cacher quelque chose, ah ! c'est mal !... c'est infâme !...
Pourtant, un être aimé compte sur mon soutien...
Dois-je, pour son bonheur, compromettre le mien ?...
Mais tout son avenir dépend de ce mystère,
Et, devant sa douleur, j'ai juré de me taire...
Ainsi, par deux serments mon honneur est lié,
D'une part à l'amour, de l'autre à l'amitié !...
Que faire ?...

SCENE VI.

HÉLÈNE, MADELEINE.

MADELEINE (*entrant effarée*).

Madame ! ah ! dépêchez-vous de grâce !...

HÉLÈNE (*effrayée*).

Mon Dieu !...

MADELEINE.

Madame !...

HÉLÈNE (*troublée*).

Quoi !... Que faut-il que je fasse ?...

MADELEINE.

Rentrez chez vous ; sinon je ne réponds de rien !

HÉLÈNE.

Que se passe-t-il donc ?...

MADELEINE.

J'ai vu monsieur...

HÉLÈNE.

Eh bien ?

MADELEINE.

D'un air d'inquiétude, il parlait de se rendre
Dans vos appartements, au lieu de vous attendre...
Vite !... Ah ! pardonnez-moi la hâte que j'y mets !
Mais le moindre retard peut nous perdre à jamais...

(*Lui faisant un bandeau de son mouchoir.*)

Placez-vous ce bandeau, puis feignez de vous plaindre
Lorsqu'il apparaîtra...

HÉLÈNE (*repoussant le mouchoir*).

Non, non, je ne puis feindre !
Je ne puis le tromper...

MADELEINE.

Mais...

HÉLÈNE (*avec résolution*).

Je l'attends ici.

(*Impérieusement.*)

Laisse-moi seule !...

MADELEINE (*sortant désespérée*).

Ah ! Dieu !...

SCENE VII.

HÉLÈNE, GONTRAN.

HÉLÈNE (*à part*).

Juste ciel ! Le voici !
Il a l'air triste et sombre !...

GONTRAN (*à part*).

Elle paraît confuse...

HÉLÈNE (*à part*).

Je n'ose rencontrer son regard qui m'accuse !...

GONTRAN (*affectant le calme*).

Hélène, ton malaise est-il un peu calmé?

HÉLÈNE (*tremblante*).

Je suis très bien, Gontran...

GONTRAN (*ironiquement*).

Vraiment? J'en suis charmé !
La cure est merveilleuse !... Au sommeil, je suppose.
Au sommeil bienfaisant, tu dois ce teint de rose,
Et cet air de santé?...

HÉLÈNE.

Non, je n'ai pas dormi.

GONTRAN.

Madeleine, pourtant...

HÉLÈNE.

Se trompait mon ami.

GONTRAN.

Cette mise élégante et si bien assortie
Démontre, en effet...

HÉLÈNE.

Oui, Gontran, je suis sortie.

GONTRAN.

Vous avez préféré le grand air au repos?...
La promenade au frais offre très à propos
Un remède aux ennuis... compliqués de migraine !...

HÉLÈNE.

De grâce, épargnez-moi ce persiflage !

GONTRAN.

Hélène !
Quelque chose se passe ici d'inusité...

HÉLÈNE.

Mais, Gontran...

GONTRAN.

Oh ! parlons sans ambiguité !...
Ma qualité d'époux, madame, m'autorise,...
Me contraint d'exiger qu'à l'instant l'on me dise
La cause du manège étrange... inattendu
Que je remarque ici...

HÉLÈNE.

Grand Dieu, qu'ai-je entendu !...
Une accusation ?...

GONTRAN.

Faut-il un interprète
Pour vous la traduire ?

HÉLÈNE.

Ah ! Gontran ! je le répète,
Au nom de notre amour, cessez de m'accabler !...
Vous devez, je l'exige, ici me révéler
Le grief, quel qu'il soit, dont votre cœur m'accuse ;
Et, si mon témoignage est...

GONTRAN.

Non, je le récuse !...

HÉLÈNE.

Quoi ! docile aux élans d'un injuste soupçon,
Vous brisez par un mot la douce liaison
Dont jusqu'ici nos cœurs ont savouré le charme !
Et cela sans regret... sans verser une larme !...

Sous un prétexte faux qui répugne à l'honneur,
Vous mettez à néant les rêves de bonheur
Qu'ensemble nous formions ?... Non, l'amour véritable
Ne s'éteint pas ainsi !... Sa flamme est plus durable...
Le nôtre,—souviens-toi,—d'un serment solennel
A reçu devant Dieu le cachet éternel...
Depuis cet heureux jour, ah ! mon âme ravie...
Confiante, a vécu d'une nouvelle vie,
Et, dans l'enivrement d'un sort délicieux,
Notre bonheur semblait un prélude des cieux !...
C'est au sein des transports d'une telle existence.
Que le spectre glacé de votre indifférence
M'apparaît tout à coup dans un affreux réveil !...
Qu'ai-je fait pour subir un outrage pareil ?...

GONTRAN.

Le remords aurait dû vous dicter la réponse...

HÉLÈNE (*désespérée*).

Oh !...

GONTRAN.

Mais, à son défaut, le hasard vous dénonce
Et me dévoile, en vous, le crime revêtu
Des dehors séduisants de la fausse vertu...

HÉLÈNE.

Gontran, n'insultez pas ma dignité d'épouse !...
C'est un trésor sacré dont mon âme est jalouse.

GONTRAN.

Vos nobles sentiments arrivent en retard !...

HÉLÈNE (*accablée*).

Ai-je donc mérité, Gontran, de votre part,
Ce reproche offensant ?.. Par quel cruel caprice
Changez-vous tout à coup notre joie en supplice,
Et, sans preuve, osez-vous me suspecter ainsi ?...

GONTRAN.

Vous exigez, madame, un témoin ?... Le voici :

(*Il tire une lettre de sa poche et lit.*)

" *Ma chère Hélène* "...

HÉLÈNE (*à part*).

Ciel !...

GONTRAN (*lisant*).

" *Du sein de l'infortune,*"...

HÉLÈNE (*l'interrompant*).

Gontran !...

GONTRAN (*sévèrement*).

Ecoutez bien... (*il lit*) : " *ma douleur importune*
" *Fait appel à ton cœur... Par pitié ! par devoir !*
" *Viens calmer, s'il se peut, mon sombre désespoir.*"

(*Retournant la lettre.*)

L'adresse,... tout est là,... tout,... sauf la signature...
La preuve suffit-elle ?...

HÉLÈNE.

Ah ! Gontran, je vous jure !...

GONTRAN.

Plus de serments, madame !... Il me faut des aveux...
Le nom du ravisseur insolent dont les vœux,
Loin de vous irriter, ont été, sans colère,
Entourés par vos soins d'un coupable mystère !...

HÉLÈNE (*avec indignation*).

Des aveux !... quand mon cœur, fidèle à l'amitié,
Accomplit un devoir dicté par la pitié !...
Des aveux !... quand je sens s'élever dans mon âme
Tous les grands sentiments dont s'honore la femme !...
Des aveux !... pour répondre aux propos... insensés,...
A l'insulte !... Ah ! Gontran !... Gontran !... vous m'offensez !

GONTRAN.

Mettons fin, s'il vous plaît, madame, à cette scène
Déjà trop prolongée, et donnez-vous la peine
De nommer ce quelqu'un si digne d'intérêt
Qui vous touche à ce point !...

HÉLÈNE (*hésitante*).

C'est un pieux secret.

GONTRAN.

Vraiment ?... Et c'est pour moi, votre époux, qu'il existe !

HÉLÈNE (*suppliante*).

Ecoutez-moi...

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Pardon si j'entre à l'improviste...

HÉLÈNE (*tressaillant*).

Ah !...

LUDOVIC (*à Gontran*).

Mais je commençais à m'impatienter...

HÉLÈNE (*à part*).

Que faire !...

GONTRAN (*à part*).

Il ne pouvait plus mal se présenter !...

LUDOVIC (*saluant Hélène*).

Madame, recevez mes sincères hommages !...

HÉLÈNE (*s'inclinant confuse*).

Monsieur !...

LUDOVIC (*entre Hélène et Gontran*).

Vous possédez l'idéal des ménages
Devenu sans effort une réalité !...
Quant à moi... je suis las de l'idéalité,
Et je veux remplacer l'ombre par la substance...
On se fatigue à voir le bonheur à distance,
Lorsque tout nous invite à l'installer chez soi.

(*A Gontran.*)

Qu'en dis-tu, mon ami?...

GONTRAN.

Moi? hum!... Rien du tout...

LUDOVIC (*surpris*).

Toi!...
Diable !...

GONTRAN (*à part*).

Il m'embête !...

LUDOVIC.

Toi, le plus heureux des hommes,
Tu n'as pas !...

GONTRAN (*bas à Ludovic*).

Ludovic !...

LUDOVIC (*bas à Gontran*).

Hein! Quoi donc?

GONTRAN (*de même*).

Tu m'assommes
Avec ton examen !...

LUDOVIC (*à part*).

Tiens ! qu'est-ce qu'il a donc?...
Encore ses dégoûts?... (*A Hélène.*)
Vous, madame?

HÉLÈNE (*soupirant*).

Hélas !...

LUDOVIC (*ébahi*).

Bon !...

Elle aussi !...

GONTRAN (*à part*).

L'embarras devient intolérable !

LUDOVIC (*à part*).

Je suis entre deux feux...

HÉLÈNE (*à part*).

Que ne suis-je capable,
O mon Dieu, d'éviter ce pénible entretien !...

SCENE IX.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

On demande madame un instant...

HÉLÈNE (*à Madeleine*).

Moi ?

(*Signe affirmatif de Madeleine.*)

LUDOVIC (*à part*).

Très bien !
La bonne arrive à point pour nous tirer d'affaire.

HÉLÈNE (*à Ludovic*).

Vous ne m'en voudrez pas ?...

LUDOVIC (*saluant*).

Oh ! madame !... (*A part.*) Au contraire.

GONTRAN (*à part*).

Ouf ! quel soulagement !...

MADELEINE (*bas à Hélène, en sortant*).

C'est une dame en noir.

HÉLÈNE (*se hâtant*).

Ah ! c'est Clémence !...

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

GONTRAN, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Eh bien ?...

GONTRAN.

Je suis au désespoir !

LUDOVIC.

Le bonheur qui t'agace ?...

GONTRAN.

Oh ! trêve aux badinages !...
Ma femme est un démon qui m'abreuve d'outrages !

LUDOVIC.

Allons donc ! Le portrait, mon cher, n'est pas flatté ;
L'orage, paraît-il...

GONTRAN.

Oui, oui, c'est éclaté.

LUDOVIC.

Tant mieux.

GONTRAN.

Comment, *tant mieux !*

LUDOVIC.

Oui, comme a dit un sage :

(*Il imite le ton de Gontran dans la première scène.*)

" *Le bonheur sans mélange est un ciel sans nuage...*
" *Il lui faut les sillons vigoureux de l'éclair,*
" *Pour le vivifier, l'animer ! Est-ce clair ?* "
A-t-on jamais fourni raisons plus concluantes,
Logique plus solide ?

GONTRAN.

Ah ! tu m'impatientes !

LUDOVIC.

Tant mieux. (*Geste d'impatience de Gontran.*)
L'amour languit dans l'uniformité ;
J'en appelle, pour preuve, au sage précité :

(*Imitant encore Gontran.*)

" *Une béatitude uniforme et tenace*
" *A quelque chose en soi* "...

GONTRAN (*de plus en plus impatient*).

Dis donc !...

LUDOVIC.

" *qui vous agace* "...

GONTRAN (*perdant tout à fait patience*).

Encore !...

LUDOVIC.

...*et cætera*, jusqu'à l'épuisement...

GONTRAN.

Tu deviens ennuyeux !...

LUDOVIC.

Merci du compliment.

GONTRAN.

Ludovic, j'ai perdu le don de patience !...

LUDOVIC.

Parbleu, c'est évident !...

GONTRAN.

Ainsi, je te dispense...

LUDOVIC.

De mes bons avis ?...

GONTRAN.

Non. De tes citations.

LUDOVIC.

Dignes sujets, pourtant, de méditations.

GONTRAN.

Venons au fait... ma femme...

LUDOVIC.

Elle a brisé la glace
Qui reflétait si bien chaque chose à sa place,
Et dont les profondeurs, sombres comme la nuit,
A ton cœur détrompé n'offrait que de l'ennui ?...

GONTRAN.

Enfin !...

LUDOVIC.

Eh bien, voyons ce qui te préoccupe ?

GONTRAN.

Une intrigue...

LUDOVIC.

Une intrigue !

GONTRAN.

Oui, dont je suis la dupe,
Se déroule dans l'ombre...

LUDOVIC.

Où ?

GONTRAN.

Sous mon propre toit.

LUDOVIC.

Et l'auteur ?

GONTRAN.

Une femme.

LUDOVIC.

Ah ! diantre !... explique-toi.

GONTRAN.

Une femme perfide, hypocrite, inhumaine !

LUDOVIC.

Et cette femme, enfin ?

GONTRAN.

Ludovic... c'est la mienne !

LUDOVIC.

Ta femme !... (*Signe affirmatif de Gontran.*)
Et, t'appuyant sur un pâle soupçon,
Tu l'accuses !...

GONTRAN (*lui tendant la lettre*).

Voici l'acte de trahison.

LUDOVIC (*reconnaissant l'écriture*).

Grand Dieu !... Gontran !...

GONTRAN.

Quoi donc ?...

LUDOVIC.

Mais... mais cette écriture...

GONTRAN.

Eh bien?...

LUDOVIC.

Je la connais !...

GONTRAN.

Est-il vrai?...

LUDOVIC.

Je le jure.

GONTRAN.

Vite, son nom !...

LUDOVIC (*hésitant*).

Son nom ?...

GONTRAN.

Oui, je veux me venger !

LUDOVIC.

Hein ! Te venger ! De qui ?

GONTRAN.

Mais, de cet étranger,
De ce vil ravisseur !... Vite, son nom, te dis-je !

LUDOVIC.

Gontran, c'est impossible.

GONTRAN.

Ah ! son nom, je l'exige !...

LUDOVIC.

L'honneur me le défend.

GONTRAN (*à part*).

Il est donc du complot !...

(Eclatant.)

Ludovic !... Je deviens furieux, c'est le mot... ;
Contre moi tout le monde, ici, paraît s'entendre,
Et je suis, comme un sot, seul à n'y rien comprendre ;
Il me faut à l'instant des éclaircissements
Sur tous ces vains secrets, tous ces agissements,
Dont l'étrange concours m'enrage et m'humilie !...
Sinon, parbleu !...

LUDOVIC.

Voyons, Gontran, point de folie !
Expliquons-nous...

GONTRAN.

Morbleu, c'est à toi d'expliquer !...
Le coupable...

LUDOVIC.

Ah ! Gontran !...

GONTRAN.

Il faut me l'indiquer.

LUDOVIC.

Je ne puis te nommer ce prétendu coupable
Sans trahir le secret d'une femme admirable.

GONTRAN.

Encore une femme !

LUDOVIC.

Oui, digne de ton respect.

GONTRAN.

Pourtant, son procédé n'est rien moins que suspect...
Une beauté modeste et sensible à ta flamme

T'écrit un doux message, et... l'adresse à ma femme !...
Celle-ci te remplace officieusement.
Et l'on n'objecte en rien à ce remplacement !...
Entre nous, cet accord entouré de mystères
Dépasse le coup d'œil des esprits ordinaires.
Et, loin de mettre un terme à mon fatal soupçon,
Le confirme en tous points d'une étrange façon.

LUDOVIC.

Oui, l'affaire devient quelque peu compliquée,
J'en conviens,—et pourrait être mieux expliquée ;
Mais le devoir, l'honneur, un serment me retient...

GONTRAN.

Ainsi, tu compromets mon honneur pour le tien ?
Franchement, c'est pousser le scrupule à l'extrême !

LUDOVIC.

Mon cher ami, je suis dans un affreux dilemme !

GONTRAN.

Eh bien, nom d'un tonnerre !... essayons d'en sortir !...
Car ce malentendu commence à m'abrutir,
Et j'ai droit d'en connaître, enfin, la provenance !

LUDOVIC.

Soit. Je veux à tout prix vaincre ta défiance,
Et rendre à ton amour celle qu'un vain motif
Te fait répudier pour un crime fictif...
L'auteur inconscient du conflit regrettable
Qui trouble ton ménage, est un... ange !...

GONTRAN.

Ou le diable !

LUDOVIC.

Douce et timide enfant aux instincts généreux,
Qui veut autour de soi ne voir que des heureux !

GONTRAN.

Admets que ton prodige aux vertus sans pareilles,
Dans ce premier exploit, n'a pas fait de merveilles.

LUDOVIC.

Ah ! ne l'accuse pas !

GONTRAN (*en colère*).

Toi, tu veux l'excuser
Et de mon amitié lâchement abuser
En aidant ce complot que rien ne qualifie ?

LUDOVIC (*indigné*).

Un soupçon !...

GONTRAN.

Ta conduite en tout le justifie.

LUDOVIC.

L'insulte !...

GONTRAN.

Il me faut bien croire à ce que je vois.

LUDOVIC.

C'en est trop !... Cet affront ne me laisse aucun choix ;
Mon honneur outragé n'admet plus d'équivoques !
Il lui faut, à l'instant...

GONTRAN.

Comment ! tu me provoques ?...
Mais c'est donc l'agresseur qui devient l'offensé !...

LUDOVIC.

L'agresseur est celui qu'un travers insensé
Rend aveugle à tel point pour un ami d'enfance,
Que, de sa part, il prend le bienfait pour l'offense !

GONTRAN.

Fort étrange bienfait qui ruine en un jour
Tout un trésor d'espoir, d'harmonie et d'amour !

LUDOVIC.

Amour bien singulier qu'un soupçon vient détruire !

GONTRAN.

Etonnante amitié qui sourdement conspire,
Et sème la discorde où régnait le bonheur,
Au mépris des devoirs rigoureux de l'honneur !

LUDOVIC.

Assez !... brisons là !...

GONTRAN.

Soit !...

SCENE XI.

LES MÊMES, HÉLÈNE (*entrant précipitamment*).

HÉLÈNE (*agitée*).

Gontran !...

GONTRAN.

Quoi, vous, madame !
Vous ici ?...

HÉLÈNE.

Laissez-moi, pour soulager mon âme,
Laissez-moi révéler le pénible secret
Auquel m'avait soumise un serment indiscret !...
Je suis libre à présent !...

LUDOVIC (*à part*).

Je ne sais quel présage !...

GONTRAN.

Finissons-en !... D'abord, quel est ce personnage
Qui, dans mon domicile, a mis tout en émoi,
Et s'est permis d'écrire à ma femme ?...

SCENE XII

LES MÊMES, CLÉMENCE (*qui, pendant les trois derniers vers, est entrée par le fond, sans être aperçue*).

CLÉMENCE.

C'est moi...

(*Tous se retournent étonnés*).

LUDOVIC (*s'élançant vers Clémence*).

Je vous retrouve !

GONTRAN (*ahuri*).

Bon !... Qu'est-ce qui nous arrive
A présent !...

CLÉMENCE (*à Gontran*).

Vous cherchez l'auteur d'une missive
Qui par son contenu trouble votre bonheur ?

GONTRAN (*embarrassé*).

En effet, cet écrit a mis quelque froideur
Entre ma femme et moi...

CLÉMENCE.

Vous voyez le coupable.

GONTRAN (*s'inclinant*).

On ne peut rencontrer rival plus acceptable...
Mais, comment ?...

CLÉMENCE.

Laissez-moi parler à cœur ouvert !...
C'est un soulagement, car j'ai beaucoup souffert...

A l'âge où notre esprit se nourrit de caresses,
Et goûte du bonheur les sereines ivresses,
Moi, subissant du sort le plus cruel revers,
Je me trouvai soudain seule dans l'univers...
Bientôt, des tribunaux la sagesse incertaine
M'imposa pour tuteur un monstre à face humaine
Dont le langage obscur et l'hypocrite aspect
Inspirait au vulgaire un crédule respect.
Il fit, dénaturant ses pouvoirs par un crime,
De mon bien son domaine et de moi sa victime...
Et, prévoyant l'époque où ma majorité
Apporterait un terme à son autorité,
Il voulut d'un hymen m'arracher la promesse...
Mais Dieu veille sur ceux que le monde délaisse !...

(*A Ludovic.*)

Cherchant un défenseur, je franchis votre seuil ...
Par le ton sympathique et franc de votre accueil,
Je compris que mon sort n'était plus sans défense,
Et je sentis en moi renaître l'espérance.

LUDOVIC.

Grâce à Dieu, votre espoir va se réaliser !...
Ce monstrueux projet je saurai le briser !...
Tenez, mademoiselle, ah ! laissez-moi vous dire
A quel point sur mon cœur vous avez pris d'empire !...

GONTRAN (*à part*).

Bon, voilà le secret !... (*Il écoute ébahi.*)

LUDOVIC.

Votre apparition
M'avait charmé d'abord comme un vision
Qu'un mot... qu'un mouvement aurait fait disparaître :
Mais vos pleurs éloquents m'apprirent à connaître
D'un profond désespoir l'âpre réalité,
Et, contre les décrets de la fatalité,
Je promis d'employer ce qu'une âme énergique
Contient de dévoûment et d'élan sympathique...

Enfin, pour donner cours aux lenteurs de la loi,
Vous deviez demander asile sous le toit
D'une amie, à l'écart de la foule indiscrète ;
Mais un fatal oubli fit que votre retraite
M'est restée inconnue...

CLÉMENCE.

Oui, mon esprit troublé
Par l'effroi dont sans cesse il était accablé,
Négligeait l'important pour des soins inutiles,
Et cherchait au milieu d'émotions futiles,
Mille précautions, maint absurde projet,
Sans en déterminer la portée ou l'objet...
Dans ce trouble insensé, j'ai failli compromettre
Ton bonheur, chère Hélène, en te faisant promettre,
Même pour ton époux, un secret absolu...
Pardonne-moi !...

HÉLÈNE.

Clémence !... Ainsi Dieu l'a voulu ;
C'est par l'adversité qu'il éclaire notre âme ;
Pour corriger l'épouse, il éprouve la femme.
J'ai subi cette épreuve en servant l'amitié,
Et le mal, par le bien ainsi purifié,
Me rend à mon Gontran digne de sa tendresse...

GONTRAN (*tendant la main à Hélène*).

Oh ! je suis le plus sot tyran que je connaisse !...
Et, s'il est parmi nous un coupable... c'est moi !

HÉLÈNE.

Vous !...

GONTRAN.

Puisque injustement j'ai douté de ta foi...
Bien plus, lorsque ton cœur, d'un mouvement sublime,
Cédait au dévoûment, je t'accusais d'un crime...

Et, par je ne sais quel emportement jaloux,
D'un absurde complot je vous soupçonnais tous...
Oui, mon cher Ludovic, tes conseils étaient sages :
C'est par l'oisiveté qu'on détruit les ménages ;
Le bonheur ne vit pas d'amour contemplatif ;
Et, sans la vie active, un cœur devient rétif ;
Le travail est la clef d'une honnête existence
Et le parfait bonheur y trouve son essence.

LUDOVIC (*gaîment*).

Et l'orage ?...

GONTRAN (*de même*).

On finit par s'en rassasier...
Tous ces malentendus m'ont mis sur un brasier
Qui, par l'intensité cruelle de sa flamme,
A de tout préjugé purifié mon âme...
Dès demain je recherche une occupation !

LUDOVIC.

Je te la fournirai...

GONTRAN.

Hein ?...

LUDOVIC.

...Ta vocation.

GONTRAN.

Explique-toi.

LUDOVIC.

J'ai fait la démarche première
Pour vaincre les desseins de l'homme audacieux
Qui...

CLÉMENCE (*inquiète*).

Mon tuteur ?... Sait-il que je suis en ces lieux ?

LUDOVIC.

Ah ! n'appréhendez rien ! Je jure sur ma vie
Que jamais à nos soins vous ne serez ravie !...

Mais il faut remplacer ce vil persécuteur
Par un fidèle ami...

GONTRAN (*avec empressement*).

Je serai son tuteur !

LUDOVIC.

Très bien ! Je reconnais ton âme généreuse.

CLÉMENCE.

Ah ! merci mille fois !... Mon Dieu !... Je suis heureuse.

(*A Ludovic.*)

Vous, monsieur, dites-moi, comment récompenser
Ce service ?...

GONTRAN.

En effet, je venais d'y penser,
Et ma conclusion, c'est qu'en telle occurrence,
Le plus juste tribut... l'unique récompense,
C'est... je n'ai pas besoin de vous la suggérer !

LUDOVIC (*prenant la main de Clémence*).

Dites, mademoiselle, oserai-je espérer ?...

CLÉMENCE (*baissant la vue*).

J'ai trop apprécié votre sollicitude
Pour la récompenser par une ingratitude...

GONTRAN.

Bravo, mon cher ! voilà tous nos vœux accomplis !
Et nos cœurs, grâce à Dieu, par l'épreuve ennoblis,
N'ont plus qu'à savourer leurs bonheurs... authentiques !

LUDOVIC.

Le Bon Dieu sait unir les âmes sympathiques.
Ainsi, grâce au hasard qui m'a conduit ici,
Vos vœux seront comblés et les nôtre aussi ;
Nous ferons un ménage heureux comme le vôtre :
Un bonheur en attire un autre.

LES FAUX BRILLANTS

Comédie en trois Actes et en Vers.

Personnages :

FAQUINO, faux baron.
DUMONT, bourgeois.
OCTAVE, frère de Dumont.
OSCAR DANGE, avocat, amoureux de Cécile.
JEAN BRUNELLE, voyageur, neveu de Dumont.
TRÉMOUSSET, faux comte, compère de Faquino.
NICOLAS, serviteur chez Dumont.
UN NOTAIRE.
ELISE, fille aînée de Dumont.
CÉCILE, fille cadette de Dumont.
MARIANNE, fille de chambre.
SERGENTS DE VILLE.

ACTE Ier

Le théâtre représente le salon des Dumont.

SCENE I.

DUMONT, OCTAVE.

DUMONT.

En vérité, ceci tourne à l'impertinence !

OCTAVE.

Mon cher frère...

DUMONT.

Oh, je suis à bout de patience !

OCTAVE.

Mais...

DUMONT.

Brisons là !

OCTAVE.

De grâce !

DUMONT.

Ah ! quel martyre !

OCTAVE.

Un mot !...

DUMONT.

Non.

OCTAVE.

Déjà le public...

DUMONT.

Le public est un sot !...

OCTAVE.

Mais as-tu bien songé ?

DUMONT.

Je ne crois pas aux songes.

OCTAVE.

On répète partout que...

DUMONT.

Ce sont des mensonges !
Les cancans, Dieu merci, ne m'ont jamais ému...

OCTAVE.

Mais l'on dit hautement...

DUMONT.

Quoi ?

OCTAVE.

Que cet inconnu,
Dont tu fais un éclat voisin de la folie,
N'est qu'un... forçat sorti des bagnes d'Italie.

DUMONT (*bondissant*).

Ah, par exemple !

OCTAVE.

Et qu'en le suivant pas à pas,
Tu compromets...

DUMONT (*furieux*).

Cela ne te regarde pas !
Je suis maître chez moi. Et, puisqu'il faut tout dire,
Sache que ce *forçat*, cause de ton délire,
Est devenu d'Elise éperdument épris...

OCTAVE.

Quoi, tu consentirais !

DUMONT.

Oui, c'est un parti pris.

OCTAVE.

Quel aveuglement !

DUMONT.

Oh, quel infernal supplice !
Décidément, il faut que tout ceci finisse !

OCTAVE.

Soit. Quand ton sot orgueil repousse mes conseils,
Je t'abandonne... Adieu ! (*Octave sort.*)

DUMONT.

Les sots sont tes pareils !

SCENE II.

DUMONT (*très agité*).

Ouf ! Je suis hors de moi !... Ces débats me surmontent.
S'il fallait s'arrêter aux histoires qu'ils content,
Nul étranger n'aurait accès à nos salons.
Non, positivement...

SCENE III.

DUMONT, NICOLAS.

NICOLAS (*le chapeau sur la tête*).

Monsieur Dumont !...

DUMONT.

Allons !...
Est-ce ainsi qu'un valet se présente à son maître ?

NICOLAS.

Bon ! je me trompe encor ?...

DUMONT.

Mais, es-tu sans connaître
Ce que la bienséance ordonne à cet égard ?...
Décoiffe-toi, vilain !

NICOLAS (*se découvrant*).

Vous vous y prenez tard
Pour nous mettre au courant de vos façons nouvelles !
S'il faut que cela dure, on en fera de belles,
Franchement...

DUMONT.

Plus un mot !...

NICOLAS (*à part*).

Ah ! quel métier de chien !...

DUMONT.

Que murmures-tu là, dans ta barbe ?...

NICOLAS.

Moi ? rien...

DUMONT.

Mais, si, tu parles bas...

NICOLAS.

J'étudiais mon rôle.

DUMONT.

Ton rôle ?

NICOLAS.

Oui, je cherchais quelque belle parole,
Quelque mot bien poli, pour vous faire savoir...
Sans trop vous offusquer,... qu'on demande à vous voir.

DUMONT (*vivement*).

Hein ! Une visite ?...

NICOLAS (*négligemment*).

Oui. Voici sa carte.

DUMONT (*lui arrachant la carte des mains*).

Donne.
C'est lui !...

NICOLAS.

Probablement.

DUMONT (*désespéré*).

Ah ! l'aventure est bonne !
Et tu le laissais là, tout seul !... Quel embarras !...
Fallait l'introduire.

NICOLAS.

Eh ! je ne le savais pas.

DUMONT.

Parbleu, tu ne sais rien ! Cours, vite, avant qu'il parte !

NICOLAS (*à part, sortant*).

Le pauvre homme ! Je crains qu'il n'ait perdu la carte !

SCENE IV.

DUMONT (*seul*).

Cet impudent bavard n'apprend qu'à jacasser !
Il me faudra bientôt voir à le remplacer...

SCENE V.

DUMONT, FAQUINO.

FAQUINO (*avec fatuité, tendant la main à Dumont*).

Ce cher Dumont ! J'arrive un peu trop par surprise,
N'est-ce pas ?

DUMONT (*lui serrant la main*).

Point du tout.

FAQUINO.

Et mademoiselle Elise,
Elle est toujours charmante ?

DUMONT.

Oh ! mais, très bien, merci.

FAQUINO.

Et vous-même ?...

DUMONT.

Toujours alerte !...Et vous aussi?

FAQUINO.

Beaucoup moins bien portant que je puis le paraître ;
Les soucis, les regrets, la fatigue, et peut-être
Un peu d'ennui, voilà les maux dont je me plains.

DUMONT.

N'est-il aucun remède à ces profonds chagrins ?

FAQUINO.

Quand, dès l'enfance, on a connu des jours prospères,
Et que, par un concours d'événements contraires,
Le destin nous conduit au triste isolement
De l'exil,... ah, croyez que, difficilement,
L'on supporte, en son cœur, le pénible assemblage
Des souvenirs chéris, mais... poignants du jeune âge...
Dépouillé de mes biens, orphelin,... et soumis
Aux sinistres projets de puissants ennemis,
Je m'éloignai pour fuir leur malice profonde,...
Et je traîne depuis mes ennuis par le monde,
En attendant que Dieu, dans ses sages décrets,
Brise de ce complot les ténébreux apprêts...
Pardon si, captivé par votre amitié franche,
Mon cœur, pour s'alléger, dans le vôtre s'épanche !
Vous le voyez, Dumont, je ne vous cache rien...

DUMONT (*avec conviction*).

Votre candeur exquise, en tout cet entretien,
Vous dévoile à mes yeux ;... votre ton,... votre mine,...
Tout en vous me révèle une haute origine !...

FAQUINO (*l'interrompant*).

Assez, mon cher, changeons de propos, s'il vous plaît,
Votre amitié s'égare... (*Lorgnant un portrait.*)
Ah ! quel est ce portrait ?...

DUMONT (*attendri*).

Une enfant qui faisait le bonheur de ma vie !

FAQUINO.

Douce fleur du printemps !...

DUMONT.

Que le ciel m'a ravie.

(*Il reste en contemplation devant le portrait.*)

FAQUINO.

Profitons du moment. (*Il laisse tomber une lettre à ses pieds*).
(*Haut.*) Ah ! Je conçois combien
Votre peine est profonde !... Oui, je le conçois bien ;...
Mais, pour vous consoler, n'avez-vous pas encore
Près de vous deux enfants belles comme l'aurore.
Unissant à la fois la grâce et le bon ton
Avec la modestie ?

DUMONT.

Ah ! que vous êtes bon
D'apprécier ainsi...

FAQUINO.

...J'apprécie un mérite
Trop apparent, mon cher, pour que... (*Tirant sa montre.*)
Mais je vous quitte.

DUMONT (*lui serrant la main*).

Quoi, si tôt !

FAQUINO.

A ce soir.

DUMONT.

C'est entendu.

SCENE VI.

DUMONT.

DUMONT (*seul*).

Quel cœur !
Quelle distinction ! Quel esprit enchanteur !...

Il suffira qu'ainsi mon frère le connaisse
Pour qu'aussitôt chez lui le soupçon disparaisse...
(*Apercevant la lettre.*)
Une lettre ! (*L'ouvrant.*)
Mon Dieu !... C'est peut-être indiscret
De... pourtant, je lui porte un si grand intérêt !...
Oui, lisons ! (*Il lit, puis.*)
Hein !... Comment ?... Un baron ! Des domaines !
Et les fonds arrivant par les malles prochaines !...
Ah ! je m'en doutais bien !... On ne m'y trompe pas.
Prévenons tout de suite Elise !... (*Appelant.*) Nicolas !
(*Haussant le ton.*) Nicolas !... Nicolas !... Mais, c'est intolérable !...
Nic... (*Voyant accourir Marianne.*) Ah !...

SCENE VII.

DUMONT, MARIANNE.

MARIANNE (*à part*).

L'a-t-on mordu ?

DUMONT.

Ce valet détestable
Est-il mort ou vivant ?

MARIANNE.

Vos cris sont assez forts
Pour tuer les vivants et réveiller les morts !
Quelque mal vous saisit ?

DUMONT.

Silence ! Impertinente !
Va ! Cours !... Ah ! les voici !

MARIANNE.

Qu'est-ce qui le tourmente ?

SCENE VIII.

LES MÊMES, ELISE, CÉCILE.

DUMONT (*d'un air satisfait*).

Accourez, mes enfants, que je vous fasse part
D'un grand secret !... J'apprends à l'instant, par hasard,
Que notre Italien, cet homme incomparable...

ELISE (*empressée*).

Eh bien ?

DUMONT.

Si distingué,... si... si,...

CÉCILE (*à part*).

Si détestable !

DUMONT (*mystérieusement*).

Est un...

ELISE (*impatiente*)

Quoi ?

DUMONT.

Devinez.

CÉCILE.

Un voleur ?

DUMONT (*sans l'entendre*).

Un baron.

ELISE ET CÉCILE.

Un baron !...

DUMONT (*avec exaltation*).

Ah ! Cela se lisait sur son front.
Dans son noble regard, plein d'un charme indicible !
Mais j'en ai maintenant la preuve.

ELISE (*avec ravissement*).

Est-ce possible !

DUMONT.

Là, tout près du fauteuil qu'il venait de quitter,
Je trouvai cette lettre, et ne pus résister
A la tentation qui me vint de la lire.

CÉCILE.

Mais...

DUMONT.

Chut ! Ecoutez bien ce qu'elle va nous dire.

(*Il lit avec emphase.*)

" Naples, ce... 18...

Au baron

Christino Florentino Faquino.

Mon cher baron,

J'éprouve un vrai bonheur à vous informer que la cabale de vos ennnemis est enfin déjouée. Dans quelques jours, il vous sera permis d'entrer en possession de vos riches domaines. Je vous en apporterai moi-même les titres par le prochain transatlantique. En attendant je vous expédie une lettre de change qui vous fournira les moyens de figurer à l'étranger d'une manière digne de la noble race des Faquini...

Votre tout dévoué,

" *Le comte Luigi de Montebellicano.*"

Eh bien, n'avons-nous pas droit de nous applaudir ?

ELISE.

Ah, ciel ! En y songeant, je sens mon cœur bondir !...
Bientôt notre salon deviendra du grand monde
Le point de ralliement,... et la verve féconde,
L'éblouissant reflet de tous les beaux esprits,
Fera de notre cercle un joyeux paradis !...
On parlera de nous dans toutes les gazettes ;
Nous aurons pour amis des milords, des poètes ;

Les gens les mieux posés se montreront jaloux
De nous faire la cour et d'être admis chez nous !...

DUMONT.

Oui, mon enfant, voilà le brillant avantage
Qu'offre l'intimité d'un noble personnage !

ELISE.

Ah, que je suis heureuse !...

DUMONT.

On le serait à moins.

ELISE.

Nos voisins !... Oh ! je veux les avoir pour témoins
Des honneurs dont pour nous chacun sera prodigue !...

CÉCILE.

Ma sœur, tu me surprends !

MARIANNE (*à part*).

Son bonheur la fatigue.

ELISE (*sans entendre Cécile*).

Avoir un vrai baron tous les jours, près de soi !
Qu'en dites-vous, papa ?

DUMONT.

Mais c'est immense !

MARIANNE (*à part*).

Moi,
J'ai hâte d'en voir un, franchement.

ELISE.

Et l'entendre
Vous dire à chaque instant quelque petit mot tendre.

MARIANNE (*à part*).

L'eau m'en vient à la bouche !...

DUMONT.

Oui, c'est délicieux !...

(*S'exaltant.*)

Ce baron, mon enfant, c'est un don précieux
Que le ciel nous envoie. Avec son alliance
Nous arrivons à tout.

ELISE.

Ah ! Quelle providence !

DUMONT.

Un baron, songez donc !...

ELISE.

Oui, c'est tout un trésor !

MARIANNE (*à part*).

Une trouvaille, enfin, qui vaut son pesant d'or !

ELISE.

Je doute, franchement, si j'aurai le courage
D'endurer désormais le vulgaire entourage
Dont nous avons été jusqu'ici fréquentés...

CÉCILE (*vivement*).

Quoi ! Nos anciens amis seraient donc supplantés
Par ce baron, suivi de son douteux cortège
De faux ducs, de seigneurs sans domaines...

DUMONT (*furieux*).

Abrège !

CÉCILE.

Enfin...

DUMONT.

Silence ! Assez de ces honteux débats !

CÉCILE.

Mais, mon Dieu...

DUMONT.

Plus un mot !... Je ne te comprends pas !

(*Cécile sort.*)

SCENE IX.

DUMONT, ELISE, MARIANNE.

DUMONT.

Cette enfant, par ses goûts, déroge à notre race !
Au seul mot de baron, elle fait la grimace
Et préfère à l'honneur de sa noble amitié
L'amitié du commun !...

ELISE.

Oui, c'est une pitié.

DUMONT.

Hélas !... Mais, grâce à Dieu, ton âme grande et fière,
S'élève en ses instincts au-dessus du vulgaire,
Et me consolera des travers de ta sœur
En accueillant les vœux d'un noble et grand seigneur.

ELISE.

Ah, papa ! quand vient-il ?

DUMONT.

Ce soir.

ELISE.

Oui !

DUMONT.

Tiens-toi prête,
Et, sois belle surtout.

ELISE.

Je cours à ma toilette ! (*Elle sort.*)

MARIANNE (*à part, riant*).

Prenez garde en courant de vous rompre le cou !
Tout ce bruit pour un homme, arrivé... Dieu sait d'où !

(*Elle sort à la suite d'Elise.*)

SCENE X.

DUMONT (*seul*).

Quelle aubaine, grand Dieu !... Quelle rare fortune !...
Un illustre étranger nous tombe de... la lune...
Incognito !... D'instinct, je le juge à son air
Et lui fais bon accueil.. Sapristi, j'ai du flair !...
Son cœur à mon Elise aussitôt s'abandonne,

(*S'exaltant.*)

Et... bientôt je serai père d'une baronne !

(*Pause.*)

Voir ma fille en tout lieu mise au poste d'honneur !
Et moi par contre-coup partager son bonheur !...
Mais, bien plus, quand viendront les ennuis du vieil âge,

(*Avec attendrissement.*)

Avoir pour m'égayer un charmant entourage
De beaux petits barons m'appelant : " *Grand Papa !*"
Et me rajeunissant par leur joyeux sabbat !...
Ah, vraiment, je suis né sous une heureuse étoile !
Et son disque, à mes yeux, tout à coup se dévoile !...
Mais Cécile !... Oh, je veux lui parler !... Nicolas !
Nicolas !...

SCENE XI.

DUMONT, NICOLAS.

NICOLAS (*accourant le chapeau sur la tête et mangeant à grosses bouchées.*)

Oui, monsieur, j'arrive...

DUMONT.

Chapeau bas,
Mal appris !

NICOLAS (*à part, se découvrant*).

En effet mon chapeau le taquine !

DUMONT.

Que dévores-tu là ?

NICOLAS.

Je mange une tartine
Pour passer le temps...

DUMONT.

Brute !... Une dernière fois,
Je te préviens...

NICOLAS (*à part*).

Allons !...

DUMONT.

Qu'il faut être courtois,
Et ne plus m'ennuyer de tes façons maussades.

NICOLAS.

Oui, monsieur. (*A part.*) Il m'embête, avec ses *sermonnades !*

DUMONT.

Sinon, tu partiras ; tiens-toi pour averti.

NICOLAS (*à part*).

Nom d'un chien, je voudrais être déjà parti !...

DUMONT.

Tu m'entends ?...

NICOLAS.

Oui, monsieur !

DUMONT.

Maintenant, imbécile !...
Dis à Mademoiselle...

NICOLAS (*à part*).

Il est charmant...

DUMONT.

Cécile
Qu'elle vienne à l'instant, ici même...

NICOLAS (*sortant à reculons*).

J'y cours !...

DUMONT (*l'observant*).

Que fais-tu là ?...

NICOLAS (*reculant toujours*).

Je,... je...

DUMONT.

Hein ?...

NICOLAS.

Je sors à rebours.
C'est plus poli. (*Il sort.*)

DUMONT.

Nigaud ! (*Seul.*) Encore un qui m'agace !...
Oui,... j'y suis décidé, dès ce soir, je le chasse !

SCENE XII.

DUMONT, CÉCILE.

DUMONT (*apercevant Cécile*).

Ah, voici mon lutin !...

CÉCILE.

Vous désirez me voir,
Mon père ?

DUMONT.

Oui, pour fixer mes droits et ton devoir.
Ma volonté d'abord est ici souveraine ;
L'unique autorité sous mon toit, c'est la mienne ;
Tout le monde, entends-tu, devra s'y conformer,
Sinon...

CÉCILE.

Mais, cher papa, voulez-vous m'informer
A quel propos...

DUMONT.

Silence ! et laisse-moi tout dire ;
Les lois de la famille ont perdu leur empire ;
Le monde est renversé !... Notre siècle pervers
Du bon sens, tous les jours, présente le revers ;
Au sortir du berceau, l'enfant devient son maître ;
Le devoir filial paraît sans raison d'être,
L'autorité n'est plus qu'un vain mot dont rit ;
C'est en la méprisant qu'on montre son esprit ;
Et l'on voit, grâce aux torts qui partout se répandent,
Les parents obéir aux enfants qui commandent...
Je ne veux plus chez moi tolérer ces abus,
Et du père abdiquer les nobles attributs ;
Non !... Chacun doit ici se conduire à ma guise ;
Je veux être obéi.

CÉCILE.

Ne suis-je pas soumise ?

DUMONT.

Toi soumise ! A quoi ?

CÉCILE.

Mais... à votre volonté...

DUMONT.

A la mienne ? Allons donc !... Ton esprit indompté
N'a pour guide constant que son propre caprice ;
Il subit sans contrainte, et même avec délice,
L'influence du siècle et sa perversion ;

CÉCILE.

Oh, je ne comprends rien à cette explosion
De reproches pour moi, et de dures critiques
Pour vos contemporains...

DUMONT.

Comment ! Tu me répliques
Par l'éloge insensé du siècle où nous vivons !...
Mais sais-tu, pauvre enfant, à quoi nous arrivons
Avec ce beau gâchis de notions modernes,
Dont on fait le sujet d'un tas de balivernes
Où l'absurdité parle et la raison se tait ?...

CÉCILE.

Mais enfin dites-moi, de grâce, qu'ai-je fait,
Mon père ? Expliquez-vous, car je tiens à comprendre
En quoi j'ai pu manquer...

DUMONT.

Oui, je vais te l'apprendre.
La richesse et le rang, pour toi, n'ont aucun prix ;
Plus le mérite est grand, plus il a ton mépris ;
Il faut être bien né pour encourir ta haine,
Et ton esprit, cédant au penchant qui l'entraîne,
Par un caprice étrange, inhérent à l'erreur,
Cherche dans les bas-fonds pour trouver la grandeur.
Ah !... Si, pour entrevoir un horizon plus ample,
Tu suivais de ta sœur le grand, le noble exemple,...
J'atteindrais, grâce à toi, le comble de mes vœux !...
Au lieu d'un gendre illustre...

CÉCILE.

Eh bien ?...

DUMONT.

J'en aurais deux !...

CÉCILE.

Comment, deux ?

DUMONT.

Le baron épouserait Elise,
Et ta main...

CÉCILE.

Ma main !...

DUMONT.

Oui.

CÉCILE.

Mais vous l'avez promise.

DUMONT (*impatienté.*)

Promise ! Promise !

CÉCILE.

Oui...

DUMONT.

Laisse-moi donc la paix !

CÉCILE.

Mais Oscar...

DUMONT.

Ton Oscar ! Ton Oscar, tu le sais,
N'est qu'un simple avocat sans titre et sans lignée
Qui dans l'ombre toujours te tiendra consignée...

CÉCILE.

Mais à quoi, dites-moi, voulez-vous en venir ?

DUMONT.

Je veux te préparer un brillant avenir :
Tu n'as qu'à le vouloir pour devenir comtesse.

CÉCILE.

Quoi ! renoncer à tout, amour, bonheur, jeunesse
Et troquer, sans scrupule, en un marché honteux,
Mon honneur et ma foi contre un titre douteux !
Ah, mon père, jamais je n'aurai ce courage !

DUMONT.

Assez, Cécile, assez ! Plus un mot !... Oh, j'enrage !...

SCENE XIII.

LES MÊMES, PUIS NICOLAS ET JEAN BRUNELLE.

NICOLAS (*dans la coulisse*).

Arrêtez !...

JEAN BRUNELLE (*de même*).

Laisse-moi.

NICOLAS (*de même*).

Vous ne passerez pas.

JEAN BRUNELLE (*de même*).

Animal !

NICOLAS (*voulant arrêter Jean Brunelle qui le repousse*).

Restez là...

DUMONT (*allant à eux*).

Quel est donc ce fracas ?

NICOLAS.

C'est cet original...

JEAN BRUNELLE (*menaçant Nicolas*).

Original toi-même.

NICOLAS (*se redressant*).

Par exemple !...

JEAN BRUNELLE.

Tais-toi, visage de carême !...

DUMONT.

Insolent ! vous osez...

JEAN BRUNELLE.

Ah ! mon oncle Dumont,
Je vous retrouve enfin !...

DUMONT (*d'un air de dignité offensée*).

D'où nous vient ce démon ?...

JEAN BRUNELLE (*saisissant la main de Dumont et le regardant en face*).

Me reconnaissez-vous ?

DUMONT (*s'efforçant de retirer sa main*).

Non.

JEAN BRUNELLE.

Voyons... hein ?

DUMONT (*avec hauteur*).

Jeune homme,
Votre nom, s'il vous plaît ?

JEAN BRUNELLE (*riant*).

Moi ?... comment je me nomme ?

DUMONT.

Oui, morbleu ! car, enfin, je ne suis pas d'humeur...

JEAN BRUNELLE.

Ne retrouvez-vous pas les traits de votre sœur ?

DUMONT.

De ma sœur ?... (*A part.*) En effet !...

JEAN BRUNELLE.

De votre sœur jumelle
Qu'après votre départ épousa Jean Brunelle,
Le forgeron... Je suis leur unique héritier,
Voyageur et bon diable, enfin, de mon métier.
Après avoir bâti vingt châteaux dans la lune,
J'ai parcouru le monde en quête de fortune,

Et les mille incidents dont je fus le héros
M'ont fait un profit clair de cent mille... zéros !...
Enfin, tel qu'on me voit, n'en déplaise à mes proches,
J'ai bon appétit,... mais je n'ai rien dans mes poches !
Et puis... vous comprenez ?...

DUMONT.

Non, je ne comprends pas.

(*A part.*)

Quel contre-temps d'avoir ce brigand sur les bras !...
Il me faut, à tout prix, l'éloigner... Comment faire !

(*Bas à Nicolas.*)

Cours dresser un couvert et tout le nécessaire...

(*Il continue à parler bas à Nicolas.*)

JEAN BRUNELLE (*bas à Cécile*).

Cousine, permettez que je vous dise un mot.
Vous êtes menacés d'un ignoble complot.
Certain Faquino...

CÉCILE (*de même*).

Vous le connaissez ?

JEAN BRUNELLE (*de même*).

Sans doute,
Hélas, à mes dépens !... Mais écoutez.

CÉCILE (*de même*).

J'écoute.

JEAN BRUNELLE (*de même*).

Je viens le dénoncer, et je débarque à point.

CÉCILE (*de même*).

De grâce, mon ami, ne m'abandonnez point !

JEAN BRUNELLE (*de même*).

Comptez sur moi.

CÉCILE (*de même*).

J'y compte.

(*Ils se parlent bas.*)

DUMONT (*à part*).

A tout prix, je l'emmène !
Il ne faut pas qu'ici le baron le surprenne.

JEAN BRUNELLE (*bas à Cécile*).

Courage !

CÉCILE (*bas à Jean Brunelle*).

J'en aurai.

DUMONT (*à Jean Brunelle*).

Jeune homme, suivez-moi !
Vous devez avoir soif ?

JEAN BRUNELLE.

Un tant soit peu, ma foi.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

CECILE, PUIS OSCAR, PUIS JEAN BRUNELLE.

CÉCILE (*seule*).

Cet étranger me plaît ; sans que je le connaisse,
Quelque chose me dit qu'il tiendra sa promesse...

(*Elle s'assied sur un banc.*)

Hélas !... Dieu sait comment tout ceci doit finir !...
Et j'hésite en moi-même à sonder l'avenir.

(*L'orchestre accompagne les cinq vers suivants d'une symphonie douce et lente, et l'on aperçoit Oscar qui s'approche.*)

A peine ai-je franchi le seuil de l'existence,
Qu'au-devant de mes pas, comme un spectre, s'avance

L'adversité cruelle !... Ah !... Comment conjurer
L'orage que j'entends sourdement murmurer !...
Seigneur, épargnez-moi ! Je suis bien malheureuse !

OSCAR.

Cécile !...

CÉCILE (*effrayée*).

Oscar !

OSCAR.

Mon Dieu ! que vous êtes peureuse !
Se peut-il que l'aspect d'un esclave soumis
Vous effraie à ce point ?

CÉCILE.

Cher Oscar, je frémis
Sans le vouloir au bruit d'une feuille qui tombe ;
La course dans les airs d'une faible colombe
Me cause des frayeurs, tant mon esprit troublé
Souffre des noirs soucis dont il est accablé !

OSCAR (*s'asseyant près d'elle*).

Contez-moi vos chagrins.

CÉCILE.

Mon père...

OSCAR.

Eh bien ?

CÉCILE.

Je tremble
En prononçant son nom !...

(*Ils se lèvent.*)

OSCAR.

Vous tremblez !... mais ensemble
Nous avons prononcé le serment solennel
D'allier nos destins par un nœud éternel !...

Et lui-même a béni ce serment avec joie...
Se peut-il maintenant que votre esprit prévoie...

CÉCILE (*tremblante*).

Que lui dire !...

OSCAR (*inquiet*).

D'où vient cette agitation ?

CÉCILE (*avec angoisse*).

Quel supplice !...

OSCAR.

Ah, parlez !... Plus d'hésitation !...
Autrement je... De grâce, épargnez-moi ce doute !

CÉCILE.

Pouvez-vous m'écouter sans colère ?

OSCAR (*comprimant son émotion*).

Oui,... j'écoute...

CECILE.

Un prétendu baron aux titres indécis...

OSCAR.

Faquino ?

CÉCILE.

C'est son nom.

OSCAR.

Puis ?... Ensuite ?...

CÉCILE.

Il a pris

Sur mon père et ma sœur...

OSCAR.

L'infâme !...

CÉCILE.

Un tel empire,
Qu'ils n'ont d'attentions que pour lui...

OSCAR.

Le vampire !

CÉCILE.

Ma sœur est déjà prête à lui donner sa main,
Et mon père, oublieux de nos serments,...

OSCAR.

Eh bien ?...
Dites, dites, Cécile !...

CÉCILE (*baissant la vue*).

Il m'a parlé d'un comte,...
Ami de son baron,...

OSCAR.

Hé, comment !

CÉCILE.

Ah, j'ai honte
En faisant cet aveu !...

OSCAR.

Mais vous, Cécile, vous ?...

CÉCILE.

Moi, j'ai tout épuisé pour vaincre son courroux...

OSCAR.

Mais, cet engagement ? Il ne peut, sans parjure,
Le violer !

CÉCILE.

Hélas, il me lance l'injure
Quand je le lui rappelle, et mes pleurs impuissants
Coulent sans l'émouvoir... Oh, cher Oscar, je sens
Que, pour nous, désormais, le bonheur n'est qu'un rêve !...
Un doux rêve d'amour dans une nuit sans trêve !

OSCAR.

L'infâme Faquino ! Le monstre !... Se peut-il
Que, par son art maudit, cet intrigant subtil
Ait détruit en un jour nos chères espérances !...
Oh, mon âme se voue à toutes les vengeances !...
Et puisqu'ainsi du sort les décrets sont lancés,
Eh bien, soit ! Je me venge !...

(*Il s'élance pour sortir.*)

CÉCILE (*le retenant*).

Oscar !

JEAN BRUNELLE (*s'interposant*).

Chers insensés !...

(*Oscar et Cécile font un geste de surprise.*)

CÉCILE (*après une pause*).

Vous, monsieur !...

OSCAR.

De quel droit !...

JEAN BRUNELLE.

Ah ! je suis authentique,
N'est-ce pas, ma cousine ?

OSCAR.

Un cousin !

JEAN BRUNELLE.

Sans réplique,...
Et de plus votre ami.

OSCAR.

Je ne vous connais pas.

JEAN BRUNELLE.

Sois tranquille, mon bon, va, tu me connaîtras
Bientôt...

1er : ACTE. — *SCÈNE XIV.* — Eh bien, soit ! je me venge !... *(Page 62.)*

OSCAR (*offensé*).

Enfin, monsieur...

JEAN BRUNELLE.

Mon langage vous choque ?
Je n'ai pas du gandin le ton ni la défroque ;
Mais en retour, mon vieux, tonnerre ! j'ai du cœur !...
Maintenant, mes agneaux, soyons de bonne humeur.

OSCAR.

Mais d'où venez-vous ?

JEAN BRUNELLE (*riant*).

Moi ?... De l'autre bout du monde
Juste à point... Oui, morbleu, que le sort me confonde
Si je n'empêche pas cet infâme coquin
De pratiquer ici son métier de... requin !

OSCAR.

Quel coquin ?

JEAN BRUNELLE.

Faquino. C'est le mauvais génie,
Qui de cette demeure a troublé l'harmonie...
Moi je connais ses trucs pour en avoir souffert,
Et je lis dans son jeu comme en un livre ouvert.
L'oncle Dumont, pour lui, c'est un mouton à tondre ;
Cette toison le tente, et je puis vous répondre
Qu'il s'entend au métier... Donc, trêve aux beaux transports !
Et contre ce brigand unissons nos efforts...

OSCAR.

Mais, monsieur, franchement !...

JEAN BRUNELLE.

Excusez mes paroles ;
J'omets en discutant l'emploi des paraboles...
Mais contre le danger que nous voyons surgir,
Au lieu de pleurnicher, il faut ensemble agir...
Comptez sur moi, d'abord.

CÉCILE (*avec effusion*).

Ah ! je vous remercie.

JEAN BRUNELLE.

Ce fripon des grandeurs perdra la fantaisie,
Ou je perdrai mon nom.

(*A Oscar.*)

Partons.

OSCAR.

Je suis à vous.

CÉCILE.

Dieu vous guide !

OSCAR (*lui envoyant un baiser de la main*).

Au revoir.

CÉCILE.

Adieu. Protégez-nous.

JEAN BRUNELLE.

Laissez faire en cela votre ami Jean Brunelle.

(*Ils sortent au moment où Marianne entre.*)

SCENE XV.

CÉCILE, MARIANNE.

MARIANNE (*avec un geste de surprise*).

Ah, mon Dieu ! l'effrayant gibier, mademoiselle !

CÉCILE.

C'est un brave.

MARIANNE.

Un brave !

CÉCILE.

Oui. Grâce à lui, ce baron
Bientôt ne sera plus qu'un vulgaire larron.

MARIANNE.

Tout va donc à rebours parmi nous, puisqu'en somme,
Le baron est un gueux et le gueux un brave homme !
Vraiment, mademoiselle, je n'y comprends plus rien.

CÉCILE (*sortant*).

Tu comprendras plus tard.

MARIANNE.

Ma foi, je le veux bien.

SCENE XVI.

MARIANNE (*seule*).

Mais ce baron devient presque indéfinissable !
Pour les uns, c'est un ange, et pour d'autres,... le diable.
Selon le point de vue où chacun l'aperçoit.
J'espère que bientôt nous pourrons, quel qu'il soit,
L'examiner de près...

SCENE XVII.

MARIANNE, FAQUINO.

FAQUINO.

Ton maître est-il visible,
Ma mignonne ?

MARIANNE (*riant aux éclats*).

Comment ?...

FAQUINO.

Que vois-tu de risible
Dans cette question ?

MARIANNE.

Ah, monsieur, pour mon goût,
Je ne le vois que trop, à toute heure et partout !
Il n'a pas, j'en réponds, l'adresse ni l'envie
De se rendre invisible... (*Riant.*) Oh, jamais de sa vie !
Il faudrait pour cela qu'il fût diable... ou baron.

FAQUINO.

Ma bonne, tu parais ne pas comprendre.

MARIANNE.

Non ?

Alors, expliquez-vous.

FAQUINO.

Que veux-tu que j'explique ?

MARIANNE.

Tout ce que vous voudrez, c'est à vous la réplique.

FAQUINO (*à part*).

Pas timide, l'enfant !

(*Haut.*)

Mais je voudrais savoir
Si ton maître est bien seul et si l'on peut le voir.

MARIANNE.

Ah, c'est une autre affaire !... Alors veuillez attendre.
Je cours le prévenir...

(*A part.*)

On ne peut le comprendre
Dans son vilain jargon !...

(*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

FAQUINO (*seul*).

Bon. A l'heure qu'il est
Le bonhomme a dû lire en entier mon billet.
Qu'en aura-t-il pensé?... S'il s'était mis en tête
De n'y rien croire!... Allons! bah!

(*Souriant.*)

Il est trop... honnête ;
Son grand cœur est exempt d'un vulgaire soupçon
Et, plein de confiance, il mord à l'hameçon...
D'ailleurs, je serai cru sur ma simple parole
Et je n'aurai qu'à... Chut!... Commençons notre rôle...

SCENE XIX.

FAQUINO, DUMONT.

DUMONT.

Ah!

(*Ils se donnent la main.*)

FAQUINO.

Mon bien cher ami, je suis au désespoir!

DUMONT.

Eh, mon Dieu, qu'avez-vous?

FAQUINO.

Je reçus hier soir
Une lettre...

DUMONT.

Une lettre!

FAQUINO.

Oui, de grande importance ;

DUMONT.

Eh bien ?...

FAQUINO.

Je ne sais trop par quelle négligence...

DUMONT (*souriant et lui tendant la lettre*).

Connaissez-vous ceci ?

FAQUINO (*feignant la surprise*).

Mais, c'est elle !... Oh ! comment

Reconnaître...

DUMONT (*saluant profondément*).

Baron !.. C'est en me pardonnant...

FAQUINO.

Hé, quoi !... Vous savez tout !...

DUMONT (*confus*).

Oui... J'osai me permettre...

De lire...

FAQUINO (*simulant le désappointement*).

Ah !... Mais c'est fait... Veuillez donc me promettre,
Me jurer, cher ami, d'en garder le secret.

DUMONT.

Puis-je, au moins, demander sans paraître indiscret
Pourquoi ce parti pris, où votre esprit s'obstine
A ne rien dévoiler touchant votre origine ?

FAQUINO.

Pourquoi ? Pour éviter l'ennui d'être exposé
Au mépris d'un public toujours mal disposé
Envers ceux qui d'un titre à ses yeux font parade...

DUMONT.

Votre mine suffit à prouver votre grade.
Moi je l'ai deviné sans en être averti !...

FAQUINO.

La sagesse est un don que Dieu n'a départi
Qu'aux hommes dont le cœur est à la bonne place...
Tout le monde n'est pas comme vous perspicace !...
Or comment, dites-moi, croirait-on l'étranger
Qui, sans aucun garant, oserait se ranger
Parmi les grands seigneurs de la vieille Italie ?
On le dirait frappé d'une étrange folie ;
Ou... quelque vil dessein lui serait imputé,
Et son honneur, partout lâchement discuté,
Subirait des jaloux la critique sévère.

DUMONT.

Cher baron, ce n'est plus le moment de vous taire ;
Tout scrupule, à présent, doit être abandonné.
Oui, permettez que je...

FAQUINO.

Voir mon nom soupçonné,
Mes titres mis en doute...

DUMONT.

Ah ! cher baron, de grâce
N'allez pas d'un refus m'infliger la disgrâce !

FAQUINO.

Dumont, n'insistez pas !

DUMONT.

Si ! de tout mon pouvoir.
Au nom de l'amitié, laissez-vous émouvoir !...

FAQUINO (*après une pause, lui tendant la main*).

Hélas !... Vous l'emportez !... Je cède à l'influence
Qu'exerce sur mon cœur votre persévérance
A sonder de mes maux l'affreuse profondeur ;...
Sachez donc, puisqu'il faut parler avec candeur,
Qu'un titre sans fortune est...

DUMONT.

Je comprends le reste !...
Et je déplore en moi l'aveuglement funeste
Qui m'a fait ignorer votre triste abandon.
Il fallait sans retard m'informer...

FAQUINO.

A quoi bon
Proclamer ses malheurs quand ils sont sans remède ?
J'attends patiemment que la fortune cède,
Et me rende les biens qu'un inflexible sort
M'a fait perdre.

DUMONT.

Allons donc ! mais si je me fais fort
De remplacer pour vous cette ingrate fortune,
En comblant par un prêt la fatale lacune
Qui dans votre budget se laisse apercevoir,
Que direz-vous ?

FAQUINO.

Quel cœur !... On ne peut concevoir
D'amitié, cher Dumont, plus noble que la vôtre !
Vous êtes du bonheur le bienfaisant apôtre !
Et j'éprouve vraiment un sensible regret...
A vous refuser...

DUMONT (*désappointé*).

Ah !

FAQUINO (*avec fierté*).

Mon nom en souffrirait !

DUMONT.

Mais vos malheurs pour moi ne sont plus un mystère.

FAQUINO.

Votre offre m'humilie autant que ma misère !...
Du reste, je craindrais...

DUMONT.

Mais que craindriez-vous ?
Nous ferions de ce prêt un secret entre nous,
Et jamais hors d'ici...

FAQUINO.

Non, non, merci, vous dis-je.
Je dois subir mon sort, c'est l'honneur qui l'exige !
Je ne puis m'exposer...

DUMONT.

Vous exposer à quoi ?

FAQUINO.

Aux indiscrétions...

DUMONT.

Vous fiez-vous à moi ?

FAQUINO.

Plus qu'à moi-même, mais...

DUMONT.

Vous n'avez plus d'excuse
Et, pour dernier recours, permettez que j'abuse
Des nobles sentiments qui...

FAQUINO.

Non, n'en parlons plus !

DUMONT.

Pour nous brouiller, baron, il suffit d'un refus !

FAQUINO.

Vraiment votre amitié se montre tyrannique ;
J'en crains, mon brave ami, la vigueur sympathique
Et, s'il est un motif qui puisse m'ébranler,
C'est le danger de voir nos rapports se troubler.

DUMONT.

Alors vous acceptez?...

FAQUINO.

Mon Dieu ! c'est un supplice
De vous résister !... Mais...

DUMONT (*d'un air suppliant*).

Rendez-moi le service,
S'il vous plaît, cher baron, de prendre mon argent !...

FAQUINO.

Vous me poussez à bout !...

DUMONT.

Oui, je suis exigeant ;
Mais j'insiste, baron...

(*Il lui tend la main.*)

FAQUINO.

Eh, mon Dieu ! pour vous plaire
Il n'est rien, cher Dumont, que je ne puisse faire !

(*Ils se serrent la main.*)

Fin du Premier Acte.

ACTE 2e

(Même décor)

SCENE I.

ELISE, MARIANNE.

ELISE (*devant une glace*).

Comment me trouves-tu ?

MARIANNE.

Charmante.

ELISE.

Et mes cheveux,
Tombent-ils bien ainsi ?

MARIANNE.

Rien de plus gracieux !

ELISE (*se retournant*).

Ma robe ?

MARIANNE.

Elle est parfaite.

ELISE.

Et mes boucles d'oreilles ?

MARIANNE.

Ah ! franchement, ce sont deux petites merveilles !

ELISE (*tendant le bras*).

Agrafe-moi ceci... Prends garde ! Allons, tout doux,
Je ne suis pas de fer !

(*Marianne hausse les épaules. Elise se mire.*)

Bien. Mes autres bijoux,
Où sont-ils ?

MARIANNE (*lui tendant un coffret*).

Les voici. (*Elise y choisit un collier de brillants qu'elle passe à son cou*).

La gentille toilette !

(*A part, voyant Elise essayer un sourire devant la glace.*)

On s'arme jusqu'aux dents.

ELISE.

Me voilà toute prête,
Et j'attends bravement.

MARIANNE.

Qui donc attendez-vous ?

ELISE.

Eh ! qui veux-tu qu'ainsi nous recevions chez nous,
Si ce n'est le baron ?

MARIANNE.

Le baron !... Ah, j'ai hâte
Qu'il arrive !

ELISE.

Oui ! Pourquoi ?

MARIANNE.

Pour voir de quelle pâte
Est fait un vrai baron, et quelle mine il a ;
J'en aurai le cœur net au moins.

ELISE.

Que dis-tu là ?

MARIANNE.

Je dis que je m'y perds. Tout ici me surpasse !
Meubles, bêtes et gens, rien ne demeure en place ;
Et, dans ce branle-bas, pour cri de ralliement,
C'est le nom du baron qui revient constamment.
Cet homme, dont on fait ici tant de tapage,
Est donc bien important ?

ELISE.

C'est un grand personnage,
D'un mérite très rare, et chez nous, sans égal.

MARIANNE.

Vous ne permettez pas qu'on en dise du mal ?

ELISE.

Certes, non ! Et malheur à quiconque s'avise
D'en dire... ou de souffrir même que l'on en dise !

MARIANNE.

Mais votre sœur, je crois, juge ses qualités
Avec moins de...

ELISE (*piquée*).

Ma sœur dit des absurdités,
Et si par ses conseils tu deviens insolente,
A sortir de ces lieux tu ne seras pas lente.

MARIANNE.

Ah ! pardon si mes mots n'ont pas été polis !
On ne doit pas chercher, dans tout ce que je dis,
Expressions de choix, et parole profonde ;
C'est par l'intention que l'on juge son monde.
Loin de moi le dessein de vous manquer d'égard,
Et je retire tout pour réparer l'écart ;
Donc le baron n'est pas, j'en prends votre parole,
Ce qu'on en dit partout, un imposteur frivole ;

(*Mouvement d'Elise.*)

On a tort d'affirmer qu'en vous parlant d'amour,
Au gousset paternel il veut faire la cour...

ELISE (*irritée*).

Les monstres !...

MARIANNE.

Et qu'il est de cette confrérie
Qu'on nomme... chevaliers ?... chevaliers d'industrie ?...

ELISE.

Juste ciel ! est-il vrai que l'on en parle ainsi ?

MARIANNE.

Oui... mais bien plus encore, on se répète aussi...

ELISE.

Qui sont ces vils menteurs ?

MARIANNE.

De bien méchantes langues
Qui, sans rien respecter dans leurs basses harangues,
Imputent leurs méfaits au compte du prochain.

ELISE.

Et tu les laisses dire ?...

MARIANNE.

Oh ! moi, je n'en crois rien.
Mon Dieu ! non, pas un mot, puisque cela vous blesse.
J'ai pour avis toujours l'avis de ma maîtresse ;
Et, quand même on viendrait, preuve et pièces au poing,
Me démontrer les faits, mot pour mot, point par point,
Encor j'hésiterais, sans votre avis, d'y croire...
Mais je vous entretiens d'une ennuyeuse histoire...

ELISE.

Le public, Marianne, est fort impertinent !

(*Marianne fait un signe d'adhésion.*)

Il a tout mon mépris.

MARIANNE.

Le mien pareillement.

ELISE.

Se permettre sans gêne un langage semblable !
Mais c'est d'une insolence !

MARIANNE.

Oh ! c'est abominable.

ELISE.

Pour tenir ces propos, il faut être jaloux
Du mérite d'autrui !

MARIANNE.

Jaloux !... ils le sont tous.

ELISE.

Et ceux qui devant moi parleront de la sorte,
Seront mal reçus.

MARIANNE.

Oui, mettez-les à la porte
Sans avis ni procès.

ELISE.

Je n'y manquerai pas.
Mais qui t'a rapporté ces détails ?

MARIANNE.

Nicolas.

Il court souvent la ville et sait ce qui s'y passe
Tout comme la police.

ELISE.

Il faudra qu'on le chasse !...

MARIANNE (*déconcertée*).

Ah ! le pauvre Nicot ! Il m'a fait ces rapports
Sans vouloir au baron imputer aucuns torts.
Oui, tout innocemment, car...

(*Baissant la vue.*)

Enfin, il repose
En moi sa confiance... et... me dit mainte chose
Qu'aux autres il n'a pas le goût de répéter.

ELISE.

Qu'il prenne garde à lui... Toi, va tout apprêter
Afin que, sans effort, le baron reconnaisse
Dans notre intérieur l'élégante richesse

Dont s'ornent les logis où règne le haut ton ;
Car, un baron...

MARIANNE.

Ah ! c'est un monsieur tout de bon,
A ce qu'il paraît.

(ELISE (*avec exaltation*).

Oui, c'est l'idole des dames,
Qui charme leurs loisirs et captive leurs âmes
Par les beaux compliments qu'il sait leur débiter ;
Dans l'art du savoir-vivre, on ne peut l'imiter.
Il compte dans ses biens plus d'un vaste domaine ;
Ses noms sont de longueur à faire perdre haleine...

MARIANNE.

Un baron, c'est tout ça ? (*A part.*) Je n'y vois pas plus clair.

ELISE.

On peut le distinguer seulement à son air,
Qui trahit le secret d'une antique noblesse
Sous des dehors charmants.

MARIANNE.

Ce baron m'intéresse.
Serait-il, par hasard, ce jeune et beau causeur,
Le contraste frappant de cet autre, un poseur
Qui se sert en parlant de mots indéchiffrables,
Prononcés d'un ton sec, avec des airs capables,
Et qui...

ELISE (*indignée*).

Silence !... Oser lui faire un tel affront !

MARIANNE.

Quoi ! celui-là, c'est ?...

ELISE.

Oui, sotte ! c'est le baron.

MARIANNE (*étouffant un fou rire*).

Je ne m'en doutais pas

ELISE.

Assez d'impertinence !
A mon père je vais citer ton insolence.

(*Elle sort furieuse.*)

SCENE II.

MARIANNE (*seule*).

Bon voyage... et tâchez de ne rien oublier ;
Dites-lui qu'ici-bas jamais folle à lier
Ne montra plus que vous d'aigreur et de caprice.

SCENE III.

MARIANNE, NICOLAS.

NICOLAS.

Nom d'un nom, quel tracas ! quel ennui ! quel supplice !
J'en mourrai, c'est bien sûr.

MARIANNE.

Dis-moi donc, Nicolas,
D'où vient cette fureur ?

NICOLAS.

Ah ! ne m'en parle pas !
Il faut y mettre un terme ou j'en perdrai la tête !
Ainsi me surmener, oh ! ça n'est pas honnête !

MARIANNE.

Mais de quoi s'agit-il ?

NICOLAS.

Je suis brisé, rendu !

MARIANNE.

Quelque chose t'agace !

NICOLAS.

Ereinté, morfondu !
A peine ai-je le temps de manger une croûte ;
Du matin jusqu'au soir, toujours, toujours en route !
Je m'essouffle à courir, et ne fais plus qu'un rond,
Servant de messager d'ici chez le baron.
C'est à n'y plus tenir !... Depuis que cela dure,
J'en ai pris une entorse avec une foulure...
Marianne, on me traite ainsi qu'un vrai mulet,
Et si j'avais du cœur autant que de mollet,
Je les enverrais paître avec leurs paperasses !

MARIANNE.

C'est cela, l'on se fie à tes instincts bonasses.

NICOLAS.

J'en conviens.

MARIANNE.

Mais pourquoi l'échange quotidien
De ces lettres sans nombre ?

NICOLAS.

Hé, je n'en sais trop rien.

MARIANNE.

Mais on saisit toujours quelque fait qui transpire.

NICOLAS.

D'après ce qu'on peut voir, les choses sont au pire.

MARIANNE.

Est-il bien possible ?

NICOLAS.

Oui, sans appréhension,
Notre maître partout s'est porté caution
Des achats du baron ; même, il lui fait l'avance
D'argent pour subvenir à sa folle dépense ;
Cela seul représente un fort joli montant.

MARIANNE.

En effet.

NICOLAS.

Mais, bien plus, et voici l'important.

MARIANNE.

Ah !

NICOLAS.

Chaque fournisseur lui présente sa note ;
Pour le dévaliser à l'envi l'on complote ;
Bref, ce matin j'ai vu tout autour du bourgeois
Dix commis bien comptés se pressant à la fois.

MARIANNE.

Que faisait le bonhomme ?

NICOLAS.

Il payait avec grâce
En disant à chacun : " Monsieur, grand bien vous fasse."

MARIANNE.

Mais ce vilain baron l'a donc ensorcelé !

NICOLAS.

C'est mon idée. Et moi, jour et nuit attelé,
J'aide sans le vouloir à sa... sa manigance.

MARIANNE.

Mon pauvre Nicolas, soit dit sans médisance,
Ton baron, selon moi, n'est qu'un attrape-sot,
Qui pratique sur nous son métier.

NICOLAS.

C'est le mot.

MARIANNE.

Et l'on annoncera bientôt dans la gazette
Son départ imprévu sans tambour ni trompette.

NICOLAS.

Voilà tout justement ce que je me disais.

MARIANNE.

On devrait l'exposer au grand jour.

NICOLAS.

Je le sais.

MARIANNE.

Mais tu sers ses desseins.

NICOLAS.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARIANNE.

Dévoiler tes soupçons.

NICOLAS.

Oui, pour que l'on me chasse!

MARIANNE.

Quand le devoir commande on ne recule pas.

NICOLAS.

Et s'il faut que je parte?...

MARIANNE.

Eh bien, tu partiras.

NICOLAS.

Moi, m'en aller?

MARIANNE.

Sans doute!

NICOLAS.

Où faudra-t-il que j'aille?

MARIANNE.

Où tu voudras.

NICOLAS.

Oui-dà ! Pour coucher sur la paille,
En attendant qu'ailleurs je trouve un autre emploi ?
Merci bien !

MARIANNE.

Seras-tu plus à plaindre que moi ?

NICOLAS.

Toi, Marianne ?

MARIANNE.

Oui, moi.

NICOLAS.

Comment, l'on t'a chassée ?

MARIANNE.

Pas encor, mais j'en suis fortement menacée.
Depuis que du baron les noms sont proclamés,
Ma maîtresse a le cœur et la tête enflammés ;
Elle ne rêve plus que grandeur, que noblesse,
Et de ses vieux amis l'intimité la blesse ;
On ne peut rien lui dire, à moins de la flatter,
Sans s'exposer à voir sa colère éclater.
J'ai cherché, par le jeu d'un honnête artifice,
Tout en disant comme elle, à dompter son caprice ;
Mais l'orgueil en son âme étouffe le bon sens ;
Et moi, je viens d'apprendre à mes propres dépens
Qu'à vouloir corriger les sottises des autres,
Nous risquons fortement d'en commettre des nôtres.

NICOLAS.

Tout juste, et le moyen d'éviter cet ennui,
C'est de filer son nœud sans s'occuper d'autrui.
Mais, à propos, déjà depuis longtemps, mignonne,
Tu connais la tendresse où mon cœur s'abandonne,
Sans vouloir par un mot me donner quelque espoir !

MARIANNE (*riant aux éclats*).

Mieux vaut tout ignorer parfois que trop savoir.

NICOLAS.

Bon ! te voilà toujours avec tes fariboles !
Je ne puis là-dessus hasarder deux paroles
Que, par des mots badins lancés d'un ton moqueur,
Tu ne fasses rentrer jusqu'au fond de mon cœur
Les tendres sentiments dont sans cesse il déborde !

MARIANNE (*souriant*).

Et cela te déplaît, Nicot ?

NICOLAS.

Miséricorde !
Tu me tiens sans pitié toujours sur les tisons :
Loin de rien éclaircir, tout ce que nous disons
M'embrouille davantage. Et dès que je m'explique
Un peu, crac ! on dirait qu'une mouche te pique,
Et tu files... Mon Dieu ! quelques mots de ta part,
Pourtant, me suffiraient !

MARIANNE.

Nous y verrons plus tard.

NICOLAS (*d'un ton suppliant*).

Marianne ! pourquoi te montrer si cruelle ?

DUMONT (*dans la coulisse*).

Nicolas !

MARIANNE.

Tiens, voilà le bourgeois qui t'appelle !

NICOLAS (*se tournant vers la coulisse*).

Oui, monsieur !

(*Marianne s'échappe de l'autre côté, et Nicolas, la regardant aller, ajoute :*)

Allons, bon ! celle-ci qui s'enfuit !
Et l'autre...

DUMONT (*dans la coulisse*).

Nicolas !

NICOLAS (*faisant un soubresaut*).

...qui partout me poursuit !

SCENE IV.

DUMONT, NICOLAS.

DUMONT.

Nicolas !

NICOLAS (*courant à lui*).

Me voilà, monsieur !

DUMONT.

Vas-tu paraître,
Détestable nigaud ?

NICOLAS (*à part*).

Il est gentil, mon maître !

DUMONT.

Cours porter cette lettre au baron !

NICOLAS (*à part*).

Nom d'un chien !
J'ai beau courir, cela ne nous avance à rien ;
Il leur reste toujours quelque chose à s'écrire.
Allons, pauvre Nicot, en route !

(*Il sort.*)

SCENE V.

DUMONT (*seul, poussant un gros soupir*).

Ah ! je respire !
Dieu merci, les voilà tous payés... et contents.
Mais j'admettrai, morbleu, qu'ils m'ont mis sur les dents ;
J'en ai vidé ma caisse, et sans mes fonds en banque,
Sur lesquels j'ai tiré, nous aurions eu du manque.
Ce cher baron ! l'on voit, à sa façon d'agir,
Tout l'intérêt qu'il porte à me faire surgir
Du sein de la roture au niveau du grand monde.
Près de lui, c'est un charme, un bonheur qui m'inonde !
Et mon cœur se pénètre, en écoutant sa voix,
D'un suprême dégoût pour les instincts bourgeois.
Je ne veux, désormais, fréquenter que les sphères
Où l'homme est au-dessus des liaisons vulgaires ;
Oui, ma place est marquée au sommet des grandeurs.
Décidément, le sort m'a comblé de faveurs !
Déjà mon nom contient la noble particule,
J'ai bon air, je suis riche, en un mot, je cumule
Tout ce qui pose un homme et le met en crédit
Dans les cercles brillants... Le baron me l'a dit.
Mais, au fait, le moment de sa visite approche,
Il faut que tout ici soit d'un goût sans reproche,
Et que chacun se mette à contribution,
Pour qu'il retrouve en nous l'air de distinction
Qui...

SCENE VI.

DUMONT, ELISE (*accourant joyeuse un écrin dans les mains*).

ELISE.

Regardez, papa, le présent qui m'arrive
De la part du baron, avec une missive
Belle de sentiment, d'élégance et d'esprit !

DUMONT (*examinant l'écrin d'un air satisfait*).

Hein, les jolis bijoux !

(*Il prend la lettre des mains d'Elise.*)

Voyons ce qu'il écrit !

ELISE.

C'est un petit chef-d'œuvre, un vrai bouquet de roses !
Oh ! qu'il est donc charmant !

DUMONT.

Et qu'il fait bien les choses !

ELISE.

Oui, tout dénote en lui l'homme de qualité.

DUMONT.

Mais j'admire surtout sa libéralité !
A peine eut-il vaincu la noble répugnance
Dont l'affecta d'abord mon offre d'assistance,
Qu'animé tout à coup d'un généreux élan,
Il fit de son passif, en détail, le bilan
Et m'accorda l'honneur de puiser dans ma caisse
Pour en solder la somme. Ensuite, avec tristesse,
Des larmes dans la voix, et tout en rougissant,
Il me prit les deux mains, et d'un ton languissant
Me dit tout bas :

(*S'attendrissant.*)

" Merci ! " Puis, détournant la tête,
Il pleura.

(*S'essuyant les yeux.*)

Moi, je pleure aussi comme une bête,
Quand j'y pense... Quel homme !

ELISE (*avec émotion*).

Oui, quel cœur généreux !

DUMONT.

Nous ne pouvions parler, nous pleurions tous les deux.
Enfin mon noble ami, par un effort suprême,
Réussit à reprendre empire sur lui-même,
Et, poussant ses élans généreux jusqu'au bout,
Il déclara vouloir faire admirer partout
De ma franche amitié l'action bienfaisante.

ELISE.

Les nobles sentiments !

DUMONT.

Et, malgré notre entente,
Il refusa tout net d'en garder le secret.
" Oui, dit-il vivement, je veux être indiscret !
" Et mettant de côté le scrupule et la honte,
" Je ferai mes achats, mon cher, à votre compte."
Il voulait révéler, ainsi, dans son éclat,
L'excès de mes bontés.

ELISE.

Comme il est délicat !

DUMONT.

Et, moi, j'eus beau tenter mille arguments pour vaincre
Son généreux dessein, rien ne put le convaincre.
Il me fallut céder, et depuis ce moment
Des gens de tous métiers me viennent constamment
Solliciter le prix des emplettes princières
Qu'à mon compte il leur fait... Bijoutiers et fruitières,
Débitants de tabac, marchands de vin, tailleurs,
Arrivent essoufflés de partout... et d'ailleurs.

ELISE (*avec exaltation*).

Cher papa ! notre sort est bien digne d'envie !

DUMONT.

Oui vraiment, mon enfant, et jamais de ma vie
Je n'ai d'aussi bon cœur prodigué mes écus ;
J'en aurais sans regret dépensé dix fois plus

Pour l'ineffable honneur de compter pour intime
Ce noble personnage, et d'avoir son estime
Au point d'être par lui choisi pour bienfaiteur !

ELISE.

Oh ! tout cède aux attraits de son air enchanteur.

DUMONT.

Chez lui, rien de mesquin ; il hait la petitesse !
Le don, comme l'emprunt, se fait avec largesse
En passant par ses mains, témoin ce diamant.

ELISE.

Oui, cela doit coûter très cher.

DUMONT.

Evidemment.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE.

On m'a remis pour vous ce billet.

DUMONT (*interdit après avoir lu*).

C'est la note
De ces bijoux !

(*Regardant tour à tour la lettre du baron et la note du bijoutier qu'il tient chacune dans une main.*)

Mon Dieu ! quelle étrange marotte
Les possède ! On dirait une course au clocher !
Aussitôt l'achat fait, on en veut empocher
Tout de suite le prix, sans omettre une obole.

ELISE.

Ce sont des impudents !

DUMONT.

Oui, d'une sotte école.

MARIANNE.

Celui-ci se trémousse, et tout bas il m'a dit
Qu'on a de forts soupçons...

ELISE.

Des soupçons ?

DUMONT.

Le bandit !
Ose-t-il, par hasard...

MARIANNE.

Il m'a fait une histoire
A propos de...

DUMONT.

De qui ?

MARIANNE.

J'ai refusé d'y croire.

DUMONT.

Mais qu'a-t-il dit, voyons ?

MARIANNE.

Vous allez me gronder ?

DUMONT.

Non, non, parle !

MARIANNE.

D'abord, j'ai voulu le sonder,
Mais il restait muet.

DUMONT.

Tu me mets au supplice !
Achève !

MARIANNE.

Il me fallut employer l'artifice
Pour vaincre son silence. Enfin, sans rien cacher,
Il me rapporta... (*elle hésite*), mais cela va vous fâcher !

ELISE.

Oh ! parle donc !

DUMONT.

Mon Dieu, mais c'est un vrai martyre
De t'écouter.

MARIANNE.

Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire,
Sachez que le baron... Ah ! n'allez point penser
Que j'en croie un seul mot...

DUMONT (*vivement*).

Tu peux te dispenser
De ce long préambule ; achève tout de suite !
Que dit-il du baron ?

MARIANNE.

Qu'on le soupçonne...

DUMONT.

Ensuite ?

MARIANNE.

D'être le complice...

DUMONT.

Hein ?

MARIANNE.

D'une bande d'escrocs
Qui subsiste aux dépens des naïfs et des sots.

DUMONT.

Ah ! morbleu, c'est trop fort !...

ELISE.

Voyez l'impertinence !

DUMONT (*s'en allant*).

L'insolent, le... coquin !...

ELISE.

Tancez-le d'importance !...

DUMONT.

Venir dans ma maison l'insulter ; mille morts !...
Oui, je cours le payer... et le mettre dehors ! (*Il sort.*)

MARIANNE (*à part*).

Voilà tout ce qu'il veut.

ELISE (*avec hauteur*).

Soyons inaccessibles
A ces basses rumeurs !

MARIANNE.

Ils sont incorrigibles ! (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ELISE, CECILE.

CÉCILE.

Il est donc vrai, ma sœur, que cet Italien...

ELISE (*vivement*).

Parles-tu du baron ?

CÉCILE.

Son titre n'y fait rien.
Est-il vrai qu'en vantant son nom et sa naissance
Il a pris sur mon père une telle influence,
Qu'avec les airs d'emprunt d'une fausse fierté,
Il puise dans sa bourse en toute liberté ?

ELISE.

Il nous fait cet honneur.

CÉCILE.

Mais, c'est inconcevable !

ELISE.

Eh bien, cela, ma chère, est pourtant véritable.

CÉCILE.

Il va nous ruiner !

ELISE.

Tu plaisantes, vraiment.
Mais un tel débiteur, c'est un trésor !

CÉCILE.

Comment ?

ELISE.

Son intimité seule en honneurs nous procure
Des profits que d'avance il paie avec usure ;
Et c'est du vil métal trop estimer l'attrait
Que de s'inquiéter des emprunts qu'il nous fait.
Les soupirs d'un baron, ses vœux, ses politesses...

CÉCILE.

Ne sont pas des faveurs que l'on paie en espèces.
L'admirateur sincère offre des vœux gratuits ;
Il laisse agir son cœur et ne sert pas tout cuits
Des soupirs apprêtés et mesurés d'avance.

ELISE.

Dieu, quel outrage ! Quel... Ah ! je perds patience
A te voir prendre ainsi le bon sens à rebours !

CÉCILE.

Le bon sens perd ses frais à prêcher pour les sourds.

ELISE.

Impertinente !

SCENE IX.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT.

Enfin, notre comte est en route
Avec les parchemins du baron...

ELISE.

Ciel !

DUMONT (*à Cécile*).

Ecoute,
Mon enfant !... Il te faut faire un beau sacrifice,
Et brider de ton cœur le malheureux caprice.
Oui, tu dois repousser l'hommage audacieux
De cet Oscar, à qui... d'abord... faute de mieux
Nous avions accordé...

CÉCILE.

Quoi ! bannir de mon âme
Un amour dont vos soins ont activé la flamme !

ELISE.

Cécile, as-tu juré de flétrir notre nom ?

DUMONT.

De nous déshonorer par entêtement ?

CÉCILE.

Non !
Je jure de sauver l'honneur de ma famille !

ELISE.

En montrant ton dédain pour un homme qui brille
Par la splendeur d'un titre écrit sur parchemin,
Et t'apporte un château, son grand nom et sa main
Pour ton cœur...

CÉCILE.

Mais le cœur n'est pas, quoi qu'on en dise,
Un objet de trafic, comme une marchandise ;

Et celle qui le donne en retour d'un palais
Met l'amour à l'enchère et l'honneur au rabais.

DUMONT.

Ah ! morbleu, c'en est trop !... Tout ceci m'exaspère !...
Brisons là !... Je veux être obéi...

CÉCILE.

Mais, mon père !...

DUMONT (*sans l'entendre*).

Et voici de ton sort l'inflexible décret :
Les penchants du baron ne sont plus un secret ;
Entre mille ta sœur obtient sa préférence,
Et bientôt nous serons nobles... par alliance !
Elle a par son exemple indiqué ton devoir ;
Cet ami du baron annoncé pour ce soir,
Le comte, hum ! son grand nom me... m'échappe sans cesse...
Est l'unique héritier d'une antique noblesse.
Tu dois tout employer pour mériter ses vœux.

CÉCILE.

Vous voulez que j'éloigne Oscar ?

DUMONT.

Oui, je le veux.

CÉCILE.

Pour lui préférer cet inconnu ?

DUMONT.

Je l'exige !

CÉCILE.

Mais cela brisera mon cœur !

DUMONT.

Noblesse oblige !
Oui, tes goûts roturiers n'ont qu'à s'évanouir,
Et promptement.

SCENE X.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE (*accourant*).

Voici de quoi vous réjouir :
Le baron nous arrive en superbe équipage,
Muni de beaux chevaux, d'un cocher et d'un page
Tout galonnés d'argent.

DUMONT.

Le baron !

ELISE.

Ah ! je suis
Tremblante...

DUMONT (*agité*).

Rendons-lui tous les honneurs requis.

(*A Marianne.*)

Cours l'introduire.

(*Marianne sort.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, *moins* MARIANNE.

DUMONT (*excité*).

Elise !... es-tu bien toute prête ?

ELISE (*s'exhibant*).

Oui, papa, voyez !

DUMONT.

Rien ne manque à ta toilette ?

ELISE (*avec exaltation*).

Non, non, rien.

DUMONT (*de même*).

Calmons-nous !

ELISE.

Je sens battre mon cœur !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FAQUINO.

FAQUINO (*à la cantonnade*).

Merci !

DUMONT (*très agité*).

Bon, le voici !...

FAQUINO (*saluant profondément*).

Mesdames, j'ai l'honneur !

(*A Dumont.*)

Mon excellent ami !

(*Ils se donnent une poignée de main.*)

DUMONT (*à part*).

Tâchons de nous remettre.

FAQUINO.

Obéissant au vœu marqué dans votre lettre,
J'ai tout laissé sur l'heure, et me voici.

DUMONT.

Vraiment,
Je suis très honoré de votre empressement.

FAQUINO.

C'est un faible tribut de ma reconnaissance,
Et l'effet d'un penchant dont la douce influence
Me conduit sans effort dans vos foyers bénis
Où séjournent la grâce et l'esprit réunis.

ELISE.

L'esprit séjourne ici, baron, quand vous y êtes.

FAQUINO.

Vous cueillez l'abondance où je glane les miettes.

CÉCILE.

Pardon. A cet égard vous l'emportez sur nous :
L'abondance nous fuit pour arriver chez vous.

DUMONT (*bas à Cécile*).

Tu veux donc jusqu'au bout te montrer détestable !

FAQUINO (*à Cécile*).

Ah ! vous êtes pour moi mille fois trop aimable !

CÉCILE (*bas à Dumont*).

Vous voyez qu'il n'est pas de votre sentiment.

FAQUINO (*à Cécile*).

Vous avez le secret d'exprimer gentiment
De vos impressions la nuance précise.

CÉCILE.

Je n'avais pas l'espoir d'être aussi bien comprise.

FAQUINO.

Ni moi d'être par vous de la sorte jugé.

CÉCILE.

Et compris.

DUMONT.

(*Qui a suivi la conversation avec inquiétude.*)

Mais sans doute ! Enfin...

FAQUINO (*embarrassé*).

Très obligé,
Mademoiselle... pour... de votre... sympathie...
Tant d'honneur me confond.

CÉCILE.

C'est trop de modestie.

FAQUINO (*reprenant de l'aplomb*).

Cela vous étonne ?

CÉCILE.

Oui, sous vos dehors galants.
La modestie omet les apparats brillants,
Et chez un grand seigneur de votre... provenance,
On est toujours surpris d'en trouver l'apparence.

DUMONT (*à Elise*).

Dis un mot en passant du cadeau qu'il t'a fait.

FAQUINO (*à part*).

Elle a des soupçons. Bah ! j'ai de l'aplomb !

DUMONT (*à Faquino*).

Au fait,
Vous nous avez produit une aimable surprise...

ELISE.

Oui, ces bijoux, baron, sont d'une grâce exquise.

FAQUINO.

Leur éclat disparaît sous l'éclat de vos yeux.

ELISE (*baissant la vue*).

Ah, baron !...

DUMONT.

Et le comte ?

FAQUINO.

Il vient ce soir.

DUMONT.

Tant mieux.

Nous l'invitons.

FAQUINO.

Merci.

DUMONT.

Vos amis sont les nôtres.

FAQUINO.

Toujours hospitalier !

CÉCILE.

En vient-il beaucoup d'autres ?

(*Dumont fait un geste terrible à Cécile.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARIANNE, PUIS OSCAR.

MARIANNE (*annonçant*).

Monsieur Oscar Dange !

(*Luise fait un signe de mécontentement. Cécile un signe de consternation.*)

DUMONT (*troublé*).

Hein ? (*A part*) Peste ! il va tout gâter !

CÉCILE (*à part*).

Il a tout compromis en voulant tout hâter !

FAQUINO (*à Dumont*).

Quel est ce personnage ?

DUMONT.

Oh ! personne (*A Marianne.*) Qu'il entre.

(*A Faquino.*)

Un jeune homme assez vain pour se croire aimé...

FAQUINO.

Diantre !

DUMONT.

De Cécile...

FAQUINO (*à Dumont*).

Un rival pour le comte !

DUMONT (*à Faquino*).

Un manant !

(*D'un air déterminé.*)

Je vais lui faire voir...

(*A part, voyant entrer Oscar.*)

C'est diablement gênant !

OSCAR (*s'avançant vers Dumont*).

Monsieur Dumont, je viens...

DUMONT (*l'interrompant*).

Monsieur, je vous salue !

OSCAR (*reste un moment surpris, se retourne et salue Elise et Cécile.*)

Mesdames !...

(*Elise salue froidement, Cécile timidement, Oscar les regarde tour à tour et ajoute à part.*)

Tiens !... toujours la même retenue
Chez chacun d'eux !...

DUMONT (*négligemment*).

Baron, monsieur Dange, avocat !

(*Faquino salue avec hauteur, Oscar fixe Faquino sans le saluer.*)

FAQUINO.

Vous pratiquez, Monsieur, un métier délicat.

OSCAR.

Cela dépend, ma foi, de celui qui l'exerce.
Plutôt que l'art souvent c'est le métier qui perce.

(*Cécile et Oscar forment un groupe d'un côté ; Faquino, Dumont et Elise de l'autre.*)

FAQUINO (*à part, à Dumont et Elise*).

Ce jeune homme répond d'un ton facétieux
Et presque impertinent.

DUMONT (*de même*).

C'est un audacieux
Qui prétexte l'amour pour atteindre ma caisse.

OSCAR (*à part à Cécile*).

Oui, tout marche à souhait. Jean Brunelle, sans cesse,
Depuis notre entretien, les a suivis de près
Et, grâce à ses efforts, je connais leurs secrets.
Voilà pourquoi j'accours en toute confiance,
Ici, les dénoncer...

CÉCILE (*de même*).

Oh, c'est une imprudence !
Mon père est intraitable.

OSCAR (*de même*).

Mais j'ai la preuve en main.

CÉCILE (*de même*).

Il ne voudra pas même en faire l'examen.

OSCAR (*fixant Faquino*).

Ah, le monstre ! à tout prix je le ferai connaître !

DUMONT (*haut à Faquino*).

Oui, chez nous le vulgaire ose tout se permettre ;
Son audace est au pair de sa vulgarité,
Et réclame partout l'entière égalité.

FAQUINO.

Vraiment, votre pays offre un bien triste exemple
D'abus qu'avec regret l'homme bien né contemple.
Lorsqu'un peuple s'oublie et se laisse aveugler
Par ceux qui méchamment veulent tout niveler,
Et qu'il cède à l'instinct révolutionnaire
En abaissant le noble au rang du prolétaire,
Sa gloire est à son terme et ses jours sont comptés.

OSCAR.

Vos principes, Monsieur, sont un peu haut montés.

FAQUINO (*piqué*).

Me faites-vous l'honneur, Monsieur, d'une critique ?
Veuillez vous expliquer, s'il vous plaît.

(*Elise et Dumont font des gestes d'indignation. Cécile paraît consternée.*)

OSCAR.

Je m'explique.
La noblesse à nos yeux n'exclut pas le respect,
Quand son identité n'offre rien de suspect.
Mais nous nous défions des porteurs de faux titres
Qui nous viennent parfois débiter par chapitres
L'éloge extravagant de leur fausse grandeur ;...
Qui, forts de leur audace et de notre candeur,
Chantent sur un faux ton l'air aristocratique
En abordant le sol de la libre Amérique...
Dieu merci, sur ce sol, le titre est un détail,
Et la distinction le produit du travail.
Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite ;
Notre aristocratie est celle du mérite.

DUMONT.

Oh, quelle impertinence !

CÉCILE (*bas à Oscar*).

Oscar, je vous en prie !...

FAQUINO (*avec arrogance*).

Je ne goûte pas bien cette plaisanterie,
Monsieur.

DUMONT.

Ni moi, morbleu !

OSCAR (*éclatant*).

Vous la goûterez moins.
Monsieur le faux baron, quand devant ces témoins
J'aurai de vos complots fait connaître la trame.

FAQUINO.

Quoi, Monsieur, vous osez !...

OSCAR.

Oui, j'ose...

DUMONT.

C'est infâme !

FAQUINO.

Vous me rendrez raison !

OSCAR.

Le compte est bientôt fait.
Vous êtes des escrocs le modèle parfait,
Pratiquant vos exploits de victime en victimes,
Vivant avec fracas de gains illégitimes
Et cherchant, par l'éclat de ce faste indécent,
A vous approprier quelque cœur innocent.

FAQUINO (*à part*).

Il connaît tout !... Allons, je dois payer d'audace !

(*Haut.*)

Et vous avez l'aplomb de m'accuser en face !

OSCAR.

J'ai cet aplomb.

CÉCILE (*consternée*).

Mon Dieu !

DUMONT (*voulant intervenir*).

Oh, mais...

FAQUINO.

Alors, Monsieur,
Puisque vous me forcez à venger mon honneur,
Il me faut une excuse, ou la preuve formelle...

OSCAR.

Fort bien. J'ai mon témoin.

FAQUINO.

Et son nom ?

OSCAR.

Jean Brunelle.

FAQUINO (*reculant effaré*).

Jean Brunelle !... (*A part, se ressaisissant.*) Eh, tant pis, s'il est sur [mon chemin !...

OSCAR.

Vous le connaissez ?

FAQUINO.

Non.

OSCAR.

L'imposteur !

FAQUINO (*à part*).

Dès demain,
Je le mets au repos... Maintenant, de l'adresse !

(*Haut à Dumont.*)

Pardon, mon cher Dumont. (*A Oscar.*) Jeune homme, votre [adresse !

Chez nous, un tel affront se lave dans le sang !
Voici ma carte, à moi.

OSCAR (*déchirant et jetant la carte à ses pieds*).

La carte d'un brigand !

(*Tableau.*)

Dumont, furieux, indique du doigt la porte à Oscar. Faquino fait mine de s'élancer sur Oscar qui reste immobile et défiant. Cécile s'interpose. Elise paraît consternée.

Fin du Deuxieme Acte.

ACTE 3e

(Même décor)

SCENE I.

CECILE, PUIS OSCAR.

CÉCILE (*seule*).

C'en est donc fait !... Hélas, leur querelle funeste
A scellé pour toujours notre sort !... Et je reste
Aux mains de ces brigands, sans protecteur...

OSCAR (*entrant précipitamment*).

Enfin !
Je vous retrouve !

CÉCILE.

Ciel !... Oscar !...

OSCAR.

Ne craignez rien.

CÉCILE.

Vous venez ?...

OSCAR.

Du destin braver les anathèmes...

CÉCILE (*agitée*).

Qu'entends-je !...

OSCAR.

Aux grands malheurs les remèdes suprêmes !
Par pitié, par devoir, au nom de nos amours,
De grâce, écoutez-moi ! C'est un dernier recours.

CÉCILE.

Parlez !...

OSCAR.

Si vous m'aimez comme je vous adore,...
Fuyons !

CÉCILE (*tressaillant*).

Fuir !... Vous voulez que je me déshonore !

OSCAR (*sévèrement*).

Répondez-moi, Cécile, avez-vous oublié
Que par un nœud sacré votre honneur est lié ?

CÉCILE.

Mais, mon père !

OSCAR.

Il a joint sa promesse à la vôtre,
Et violer ce vœu pour en former un autre,
C'est rompre du serment le sublime lien,
C'est ternir à la fois votre honneur et le sien.

CÉCILE.

Oscar !

OSCAR.

Mais votre amour est-il donc si futile
Que d'un affreux bandit la manœuvre subtile
Puisse en paralyser les élans généreux !...
Quelle fatalité !... L'avenir radieux
D'une joie ineffable enveloppait ma vie.
Dans un nouvel Eden, mon âme était ravie
Quand l'abîme, soudain, s'est ouvert sous mes pas !
Et c'est vous qui...

CÉCILE (*suppliante*).

De grâce ! oh, ne m'accusez pas !
Cet infâme complot brise mon existence,
Il m'accable de honte autant qu'il vous offense ;
Mais cette fuite, Oscar...

OSCAR.

Cécile, à vos genoux
Je vous offre le cœur et la main d'un époux.

L'amour commande !...(*Il veut l'entraîner.*)
Allons par un nœud légitime
Sceller notre bonheur et prévenir un crime !

CÉCILE (*cédant, éperdue*).

Mon Dieu, que faire !...(*S'arrêtant.*) Non, je ne puis consentir,
C'est impossible !...

OSCAR.

Hé quoi ! ce cruel repentir,
Quand vous m'avez bercé d'un espoir ineffable !

CÉCILE.

Voulez-vous pour épouse une femme coupable ?
Cette route inconnue où, sans nous défier,
Nous nous aventurons, Oscar...

OSCAR.

C'est le sentier
Qui conduit au bonheur...

CÉCILE.

Qui conduit à la honte.

OSCAR (*éclatant*).

La honte !... Faut-il donc le prestige d'un comte
Pour vaincre votre crainte et vos chastes dédains ?

CÉCILE.

Vous m'outragez !...

OSCAR.

L'outrage est dans vos goûts hautains,
Dans vos profonds mépris pour les amours vulgaires
Qui hantent sans éclat les sentiers ordinaires.
Suivez donc désormais les sublimes élans
Qui portent votre cœur vers ses nobles galants
Qu'un hasard généreux a jetés sur nos rives
Pour captiver l'esprit des beautés... sensitives !

CÉCILE.

Ce gros sarcasme, Oscar, est une cruauté
Qui répugne au bon sens comme à la loyauté.
Mon cœur, vous le savez, n'a pas ces goûts volages
Pour les titres d'emprunt et les faux étalages.
Ma foi vous est acquise et, nonobstant vos torts,
Je vous aime toujours...

OSCAR.

Eh ! que veut dire alors
Cette hésitation et cette résistance,
Quand je veux par l'hymen unir notre existence ?
Vous avez droit...

CÉCILE.

J'ai droit de consulter mes goûts
Et d'écouter mon cœur dans le choix d'un époux ;
J'ai droit de résister à l'ordre tyrannique
De former sans amour une aliance inique,
Répugnant à mes vœux comme à ma dignité ;
Le contrôle d'un père est par Dieu limité ;
Son pouvoir se termine où l'outrage commence ;
Mais jamais avec droit l'enfant ne se dispense
De son autorité pour compléter les nœuds
Eternels et sacrés de l'hymen.

OSCAR.

Dites mieux :
Tous ces beaux sentiments dont vous donnez le texte
Arrivent à propos pour fournir un prétexte
A votre trahison.

CÉCILE.

Assez, monsieur, assez !
Laissez-moi seule ici pleurer.

OSCAR.

Vous me chassez ?
Très bien, je pars.

CÉCILE.

Partez, puisque mon infortune,
Loin de vous attendrir, hélas ! vous importune.

OSCAR.

Ma présence vous pèse.

CÉCILE (*avec dépit*).

En effet.

OSCAR.

Je le sais ;
Et vous ne m'aimez plus.

CÉCILE.

Je crois que je vous hais.

OSCAR.

Et si ce comte ici finissait par paraître,
Vous lui feriez l'accueil d'un prétendant !

CÉCILE.

Peut-être.

OSCAR.

Et vous l'épouseriez ?

CÉCILE.

Qui sait ?

OSCAR.

Précisément.
L'ardeur du faux amour s'éteint fort aisément.

CÉCILE.

Vous en donnez la preuve.

(*On entend tousser Dumont dans la coulisse.*)

Ah ! mon père !... De grâce !...
S'il vous retrouve ici !...

OSCAR (*se troublant*).

Que faut-il que je fasse?

CÉCILE.

Cachez-vous, vite, vite !...

OSCAR.

Où me cacher?

CÉCILE.

Partout !

(*L'entraînant*).

Courez de ce côté !... Non ! non ! à l'autre bout !

(*Le poussant derrière un écran.*)

Bon, là, ne bougez pas.

(*A part.*)

Ah ! c'est un vrai supplice !
Je ne puis de sa part souffrir cette injustice,
Et pour le corriger de son vilain soupçon,
Je vais un peu lui faire, en passant, la leçon.

(*Voyant entrer Dumont.*)

Ciel ! je tremble ! courage !

SCENE II.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT.

Ah ! te voila, Cécile?

CÉCILE (*tremblante*).

Oui, mon pere.

DUMONT.

Très bien.

CÉCILE (*à part, regardant du côté de l'écran*).

Pourvu qu'il soit tranquille.

DUMONT (*l'observant*).

Qu'as-tu donc ?

CÉCILE.

Moi ? Rien.

DUMONT.

Mais pourquoi de ce côté
Regardes-tu ?

CÉCILE.

Pour rien.

OSCAR (*à part, avec dépit*).

Me voilà bien posté !

DUMONT (*indiquant l'écran*).

Chut ! Ecoute. Il me semble entendre quelque chose.

CÉCILE.

Non. C'est un étourneau perché là, je suppose.

(*Elle indique une fenêtre ouverte au-dessus de l'écran.*)

OSCAR (*à part*).

Un étourneau ! Parbleu, c'est flatteur !

DUMONT (*à Cécile*).

Quoi ?

CÉCILE.

Comment ?

DUMONT (*regardant du côté de l'écran*).

Quelqu'un parle, je crois.

CÉCILE.

C'est moi.

DUMONT.

Toi ! mais...

(*Il suit de l'œil Cécile qui porte un regard inquiet vers l'écran.*)

OSCAR (*à part*).

Vraiment,
Ma situation devient intolérable.

DUMONT (*fixant Cécile*).

D'où vient ce trouble ?

CÉCILE.

Hélas ! je crains d'être coupable,
Mon père...

OSCAR.

Coupable !...

DUMONT (*surpris*)

Hein ? je n'ai pas bien compris.

CÉCILE.

Oui, je... j'ai réfléchi...

(*Dumont fait un geste de satisfaction.*)

OSCAR (*à part*).

Mais a-t-elle entrepris
De me pousser à bout ?

DUMONT (*avec ravissement*).

Et ton âme contrite
Se soumet à mes vœux ?

OSCAR (*à part, voulant s'élancer*).

Oh ! je me précipite !

CÉCILE.

Ma foi...

OSCAR.

Cruelle !

DUMONT.

Enfin...

OSCAR (*à part, trépignant de colère*).

Je suis au désespoir !

DUMONT.

Notre comte ?...

CÉCILE.

Mon Dieu ! vous me le ferez voir.

DUMONT (*éperdu*).

Tu... tu consens ?

OSCAR (*à part*).

Vraiment, ceci passe les bornes !

DUMONT.

Et les amours d'Oscar ?

CÉCILE.

Oh ! je les trouve mornes.

OSCAR (*à part*).

Ah ! par exemple !

CÉCILE.

Et puis je le dis entre nous...

OSCAR (*à part*).

Voyons.

CÉCILE.

Il est colère, et.. je le crois jaloux.

DUMONT (*saisissant la main de Cécile*).

Cécile, mon enfant !...

OSCAR (*à part*).

Mais c'est une infamie !

DUMONT (*avec émotion*).

Que tu me rends heureux !... Vrai, ma petite amie,
Tu recevras le comte ?

CÉCILE.

Eh bien... je... j'essaierai.

DUMONT.

Et tu l'épouseras ?

OSCAR (*surgissant de derrière l'écran*).

Non, je l'empêcherai !

CÉCILE (*épouvantée*).

Ah !...

DUMONT (*après un soubresaut*).

Vous ici, monsieur ?...

OSCAR.

Oui, moi, pour vous confondre !
Je suis trompé, trahi !... Mais je puis vous répondre
Que...

DUMONT (*furieux*).

Vous écoutiez, là, tout ce que nous disions,
Assumant sans dédain le rôle des espions !
C'en est trop !

(*Oscar reste interdit.*)

CÉCILE (*à part*).

Qu'ai-je fait !

OSCAR (*à Cécile avec amertume*).

Votre œuvre est accomplie !

DUMONT (*impérieusement*).

Jeune impudent, sortez !...

ACTE 2e : *SCÈNE II.* — Oscar (*surgissant de derrière l'écran*). Non, je l'empêcherai ! *(Page 116.)*

CÉCILE (*s'interposant*).

Oh ! je vous en supplie !

OSCAR.

Permettez...

DUMONT (*à Oscar*).

M'avez-vous compris ?

OSCAR.

Oui, je comprends
Qu'on manque à sa parole... Eh bien, je vous la rends.
Adieu, Cécile !

(*Il sort.*)

DUMONT (*à Cécile qui reste accablée*).

Ainsi, ton repentir précoce
N'était qu'un faux-fuyant ! Oh ! je deviens féroce,
Oui, sous ce feu roulant de contrariétés
Dont je trouve partout mille variétés !

(*Il sort.*)

SCENE III.

CÉCILE (*seule*).

D'un fol emportement voilà la conséquence !
Adieu bonheur, amour, rêvés depuis l'enfance,
Célestes visions qu'un doux rayon d'espoir
Dans son prisme enchanteur me laissait entrevoir !
Vous fuyez ! et mon cœur qu'avaient séduit vos charmes,
N'a plus que des regrets impuissants... et des larmes !

(*Elle sort sans voir Marianne.*)

SCENE IV.

MARIANNE, PUIS NICOLAS (*en livrée, dans une attitude gauche*).

MARIANNE (*seule d'abord, regardant sortir Cécile*).

Bon, des larmes toujours !... Et c'est ce vieux nigaud
Qui s'obstine à vouloir...

NICOLAS (*d'un ton de désespoir*).

Marianne !

MARIANNE (*se retournant*).

Nicot !

Ah mon Dieu !

(*Eclatant d'un fou rire.*)

Qu'il est drôle !

NICOLAS.

Hum !... drôle ! c'est-à-dire...

MARIANNE.

Te voilà joliment harnaché !

NICOLAS.

Tu peux rire !
Oui, c'est divertissant ! ainsi s'encarcaner,
Et voir autour de soi le monde ricaner !
Marianne, mon sort devient insupportable,
Et j'aime cent fois mieux tout envoyer au diable,
Oui, que de figurer dans cet accoutrement !
Je veux comme un chrétien m'habiller ; autrement,
Point d'affaire !

MARIANNE (*riant toujours*).

D'où vient cet étrange toilette ?

NICOLAS.

Hé ! c'est notre bourgeois qui m'en a fait l'emplette.

ACTE 3e : *SCÈNE IV.* — Marianne : Te voilà joliment harnaché ! *(Page* 118.*)*

MARIANNE.

A-t-il perdu la tête ?

NICOLAS.

Il dit pour ses raisons
Que l'on s'habille ainsi dans les bonnes maisons ;
Et qu'il faut désormais...

(*Marianne étouffe un fou rire.*)

Oui, toi, cela t'amuse !
Et loin de compatir à ma misère...

MARIANNE.

Excuse...

(*Elle rit.*)

Excuse-moi, Nicot, mais c'est vraiment plus fort ..

(*Elle rit.*)

Oui, c'est plus fort que moi...

(*Elle rit.*)

NICOLAS.

Juste ! voilà mon sort, ..
De toujours à tes yeux paraître ridicule !

MARIANNE.

Mais...

(*Elle rit.*)

NICOLAS (*gesticulant*).

Tiens ! finissons-en ! je veux être une mule,
Un imbécile, un, un... tout ce que tu voudras,
Si...

MARIANNE (*pouffant de rire*).

Prends garde, Nicot, n'étends pas trop les bras,
Tu peux faire éclater ton gilet...

NICOLAS (*furieux*).

Ah ! pardienne !
Il n'est plus avec toi patience qui tienne !
Et puisque contre moi tu te mets du complot,
Bonjour !

(*Il se dirige vers la porte.*)

MARIANNE (*le poursuivant*).

Hé ! Nicolas !...

NICOLAS (*sortant*).

Oui, je m'en vas...

MARIANNE.

Nicot !...

SCENE V.

MARIANNE (*seule*).

Mon Dieu, qu'il est fâché ! Mais ceci me rassure :
Le dépit violent n'est pas celui qui dure.
Il va comme toujours s'apaiser en chemin,
Pour revenir contrit et le cœur sur la main...
Pauvre Nicot !...

SCENE VI.

CECILE, OCTAVE, MARIANNE.

OCTAVE (*à Cécile*).

Vraiment, je ne puis le comprendre ;
Il s'obstine, se fâche et ne veut rien entendre.

CÉCILE.

Oh ! qu'importe ? il le faut...

(*Apercevant Marianne.*)

Oui, Marianne, cours
Prévenir mon père.

(*Marianne sort.*)

SCENE VII.

CECILE, OCTAVE.

CÉCILE.

Ah ! c'est mon dernier recours.
Plus d'hésitation, car la mesure est pleine ;
Il a promis la main de ma sœur et la mienne
A ces aventuriers. ... Je ne subirai pas
Un tel outrage... Non ! non ! plutôt le trépas !

OCTAVE.

Espérons, mon enfant ! Dieu nous sera propice.
L'honneur et le bon droit dominent l'injustice.
Tes nobles sentiments, par le malheur grandis,
Auront bientôt raison de ces affreux bandits.

CÉCILE.

Espérons, puisqu'enfin vous voulez que j'espère ;
Et prions pour que Dieu désabuse mon père.
Mais Oscar !

OCTAVE.

Oscar ?

CÉCILE.

Oui, je l'ai bien maltraité.

OCTAVE.

Mais il ne se plaint pas, lui, de l'avoir été.

CÉCILE (*avec émotion*).

Il ne m'en veut pas ?

OCTAVE.

Non. Il s'accuse, au contraire,
Et dit s'être montré brutalement sévère.
Il m'a même chargé d'implorer ton pardon,
Et de jurer pour lui que jamais..

CÉCILE (*avec chaleur*).

Qu'il est bon !
Qu'il est grand, mon Oscar ! Ah ! dites-lui...

OCTAVE.

Sans doute,
Sans doute... c'est connu... mais ce que je redoute,
Ce n'est pas, mon enfant, ton courroux ni le sien.
L'orage entre amoureux ne brisa jamais rien.
Il ne fait qu'enlever au froment son ivraie,
Et séparer l'or pur de la fausse monnaie ;
C'est pourquoi votre amour, ma chère, a résisté
A votre querelle.

CÉCILE *(joyeuse)*.

Ah !

OCTAVE.

Son cœur est attristé,
Mais...

CÉCILE (*vivement*).

Il m'aime toujours !...

OCTAVE.

Hé, mon Dieu, il t'adore !

CÉCILE (*avec volubilité*).

Cher oncle, dites-lui que je... je l'aime encore ;
Que je regrette... enfin... que j'ai beaucoup pleuré...
Qu'il est généreux !...

OCTAVE.

Oui ! Oui !

CÉCILE.

Qu'il est adoré !
Que toujours...

OCTAVE.

Oui, fort bien, je connais la formule
Et j'aurai, j'en suis sûr, un auditeur crédule,
Saisissant tous les mots et leurs sous-entendus
Avant que de ma bouche ils se soient répandus.

CÉCILE.

Que vous êtes gentil !

OCTAVE.

Bon... mais cherchons, Cécile,
Comment désabuser ton père.

CÉCILE.

Oh ! c'est facile.

OCTAVE.

Hum ! facile...

CÉCILE.

Oui. D'abord, ce prétendu baron
N'est qu'un imposteur.

OCTAVE.

Soit.

CÉCILE.

Qu'un vulgaire larron.

OCTAVE.

Mais la preuve ?

CÉCILE.

Hé ! j'en ai l'assurance formelle
D'un témoin de ses vols.

OCTAVE.

De qui ?

CÉCILE.

De Jean Brunelle.

OCTAVE.

Hein ? Brunelle ! Ce nom ne m'est pas inconnu.

CÉCILE.

C'est un nouveau cousin qui nous est survenu,
Et qui, depuis huit jours, suit notre homme à la piste.

OCTAVE (*réfléchissant*).

Un cousin !

CÉCILE.

Oui...

OCTAVE.

Grand Dieu !

CÉCILE.

Quoi donc ?

OCTAVE.

Rien !

CÉCILE (*effrayée*).

Ah ! j'insiste !

OCTAVE.

Jean Brunelle ! mais c'est... c'est l'enfant de ma sœur.

CÉCILE.

Oui, sans doute ; un brave homme au surplus...

OCTAVE.

Ah ! malheur !
Quel effrayant soupçon s'empare de mon âme !

CÉCILE.

Un soupçon ?

OCTAVE (*sans l'entendre*).

Plus de doute !

CÉCILE.

Expliquez-vous !

OCTAVE.

L'infâme !

CÉCILE.

Parlez !

OCTAVE.

Le brigand !

CÉCILE.

Lui ! Serait-il soupçonné ?

OCTAVE.

Non, pas lui !

CÉCILE.

Mais alors ?...

OCTAVE (*avec émotion*).

Ils l'ont assassiné !

CÉCILE.

Assassiné ? Mais, non ! non ! je ne puis le croire !

OCTAVE.

Oui, les faits sont encore tout frais à ma mémoire.
Mon journal les donnait en détail ce matin.

(*Tirant un journal de sa poche.*)

Justement, le voici.

(*Il lit.*)

" Hier soir, des promeneurs attardés ont découvert, étendu sur le pavé dans une ruelle déserte, un inconnu frappé d'une balle à la tête. Son mouchoir est marqué des initiales : J. B.

" Le malheureux, quoique insensible, respirait encore. On le transporta à l'hôpital, où il est mort, dit-on, dans le cours de la nuit. Tout porte à croire que cet étranger s'est suicidé."

CÉCILE (*émue*).

Ce n'est que trop certain !

Mon Dieu !...

(*Elle se cache le visage dans les mains, et s'appuie à un meuble.*)

OCTAVE (*courant à elle*).

Cécile...

CÉCILE.

Hélas ! mon pauvre Jean Brunelle !

OCTAVE.

Chère enfant !

CÉCILE.

Il est mort victime de son zèle !
Avec lui disparaît notre dernier espoir.
Désormais Faquino nous tient en son pouvoir !
Le crime est triomphant !

(*Sortant supportée par Octave.*)

Que faire ? Ciel... que faire ?

OCTAVE (*seul*).

Pauvre petite !... hélas !... Mais que fait donc son père ?
Ah ! voici Marianne...

SCENE V.

OCTAVE, MARIANNE.

OCTAVE.

Eh bien !

MARIANNE.

Notre bourgeois
Vous invite à venir plutôt une autre fois.
Il est très occupé, dit-il, et son notaire
Lui fait un long détail d'une ennuyeuse affaire.
C'est le contrat, je crois...

OCTAVE.

D'Elise ?...

MARIANNE.

Justement !

OCTAVE (*avec empressement*).

Où s'est-il retiré ?

MARIANNE.

Dans son appartement.

OCTAVE (*sortant*).

Il en est encor temps !

MARIANNE.

Vous allez...

OCTAVE.

Les rejoindre.

MARIANNE (*seule*).

La tempête, je crois, déjà commence à poindre.

SCENE VI.

MARIANNE, FAQUINO, TREMOUSSET.

FAQUINO.

La petite !

MARIANNE.

Monsieur ?

FAQUINO.

Faites-moi le plaisir

D'annoncer...

MARIANNE.

Oui, monsieur. (*A part.*) Peut-on si mal choisir !...
Ah ! ma pauvre maîtresse, elle a le goût bizarre !

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

FAQUINO, TREMOUSSET.

FAQUINO (*mystérieusement*).

Hein ! me suis-je montré d'une habileté rare ?

TRÉMOUSSET (*ayant regardé autour de lui*).

Admirable ! Ta balle est venue à propos
Me tirer d'embarras et le mettre au repos.
Ah ! quel démon ! Ses yeux lançaient des étincelles !
Et quel coup de poing !... Brrr !... j'en ai vu cent chandelles.
On eût dit franchement qu'un canon le poussait.

FAQUINO.

Oui, tu l'as paré bel, mon pauvre Trémousset !
Mais, enfin, nous voilà délivrés du seul homme
Qui pouvait nous gêner... et notre affaire, en somme,
Marche bien. Dans l'instant nous signons le contrat ;
Je toucherai la dot d'Elise... *et cætera*...

TRÉMOUSSET.

Très bien !

FAQUINO.

Même je veux, par quelque manigance,
Dès ce soir obtenir du beau-père une avance
Sur la dot susdite.

TRÉMOUSSET.

Oh !... Mais !...

FAQUINO.

C'est plus certain.

TRÉMOUSSET.

Soit.

FAQUINO.

Je préfère traiter au comptant.

TRÉMOUSSET.

C'est ton droit.

FAQUINO.

Il est bon de savoir, au seuil du mariage,
Sur quoi se fier ! Hein ! qu'en dis-tu ?

TRÉMOUSSET.

C'est plus sage.

FAQUINO.

Évidemment, mon cher.

TRÉMOUSSET.

Oui, surtout quand on est
Dans le cas de filer avant l'heure.

FAQUINO.

Indiscret !

TRÉMOUSSET (*regardant autour de lui*).

Hein !

FAQUINO.

N'anticipons pas sur l'avenir, mon drôle ;
Et tiens-toi prêt surtout à bien jouer ton rôle...

TRÉMOUSSET.

A propos, ce grand nom dont tu m'as décoré
Sonne bien à l'oreille et j'en suis honoré,
Mais il est beaucoup trop étiré pour mon compte
Et j'en perds la mémoire... je suis monsieur le comte
De... de... comment ?... *Monte... Monte...*

FAQUINO (*riant*).

Monte toujours.

TRÉMOUSSET.

Monte... belti... cano t...

FAQUINO.

Tout juste... Et tes amours
Avec cette cruelle et farouche Cécile
Font-elles du progrès ?

TRÉMOUSSET.

La tâche est difficile.

FAQUINO.

Il faut les cultiver.

TRÉMOUSSET.

Je les cultive aussi.
Malheureusement...

FAQUINO.

Quoi ?

TRÉMOUSSET.

C'est un cœur endurci.

FAQUINO.

Qu'on peut attendrir.

TRÉMOUSSET.

Hum !

FAQUINO.

Persiste.

TRÉMOUSSET.

Oh ! je persiste ;
Mais plus je suis pressant, plus elle me résiste,
Et si je ne me trompe, au train dont nous allons,
Je n'aurai de sitôt planté quelques jalons
Dans les champs parfumés de... de... de l'hyménée.
Tiens ! je deviens poète ! Et ma muse obstinée
M'entraîne malgré moi.

FAQUINO.

Suffit. Tenons-nous prêts ;
Et soignons bien surtout nos petits intérêts.

SCENE VIII.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT (*dans la coulisse*).

Impossible, mon frère, aujourd'hui de t'entendre !

(*Il change, en entrant, son air courroucé en un air aimable.*)

FAQUINO.

Le voilà !

(*Il échange des signes avec Trémousset.*)

DUMONT (*leur serrant la main*).

Chers amis ! je vous ai fait attendre...

FAQUINO.

Allons donc !

DUMONT.

Mon notaire était à m'expliquer
Le contrat.

FAQUINO.

Point d'erreurs ?

DUMONT.

Non, rien à répliquer.

FAQUINO

Ce matin, en passant, il m'en a fait lecture,
Et je n'ai pas eu lieu d'y faire une rature.

DUMONT.

Alors, puisque tous deux nous en sommes contents,
Il nous reste à signer.

FAQUINO.

Fort bien.

TRÉMOUSSET (*bas à Faquino*).

C'est le bon temps
Pour notre manigance.

FAQUINO (*bas à Trémousset*).

Oui, oui, laisse-moi faire.

DUMONT.

Je ferai dans l'instant prévenir le notaire.

FAQUINO.

A votre aise. Ah ! pourtant...

(*Il tire sa montre.*)

Tiens, je suis en retard !...
Mais qu'importe ?

DUMONT.

Quoi donc ?

FAQUINO (*avec indifférence*).

Oh ! rien. C'est à l'égard
De l'acquisition que ce matin j'ai faite
D'une maison de ville élégante et coquette,
Nid charmant pour passer notre lune de miel.

DUMONT.

Ah ! vraiment ! Mais en quoi ?...

FAQUINO.

Le point essentiel,
C'est qu'il faut qu'aujourd'hui même mon vendeur touche
Le prix de son immeuble.

DUMONT.

Eh bien ?

TRÉMOUSSET (*à part*).

La fine mouche !

FAQUINO.

Sans quoi la vente est nulle.

DUMONT.

Alors il faut payer.

FAQUINO.

Précisément. J'allais courir chez mon banquier,
Pour passer à l'escompte une lettre de change.

(*Regardant sa montre.*)

Mais... il est...

DUMONT (*regardant sa montre*).

Oui, trop tard.

TRÉMOUSSET (*à part*).

Voilà que ça s'arrange.

FAQUINO.

C'est fâcheux, j'en avais calculé le montant
De manière à pouvoir vous remettre au comptant
Vos avances...

DUMONT.

Mon cher, cette délicatesse
En un pareil moment, de votre part, me blesse.
Mettez donc le scrupule un instant de côté
Et réglons votre achat.

TRÉMOUSSET (*à part*).

Hé, c'est toute beauté !
Le bonhomme est tombé comme un rat dans le piège.

FAQUINO.

Mais...

DUMONT.

Point d'excuse.

TRÉMOUSSET (*à part*).

Allons, bon ! voilà qu'il l'assiège.

DUMONT (*plaisamment*).

Quand un futur beau-père ordonne...

FAQUINO.

Permettez...

DUMONT.

Non, je ne permets pas... D'abord vous remettez
Cet escompte à demain.

FAQUINO.

Mais, d'ici là, que faire ?

DUMONT.

Mon Dieu !... toucher la dot et solder votre affaire.

FAQUINO.

La dot de votre fille !

TRÉMOUSSET (*à part*).

Il est pris tout de bon.

FAQUINO.

Payée avant la noce ! Au comptant !

DUMONT.

Pourquoi non ?
Le placement est sûr.

TRÉMOUSSET.

Oui, c'est incontestable.

DUMONT.

Vous le consolidez par un titre valable.

(*A Trémousset.*)

Qu'en dit monsieur le comte ?

TRÉMOUSSET.

Exactement

DUMONT.

Très bien

FAQUINO.

Songez donc...

DUMONT.

Inutile.

TRÉMOUSSET (*à part*)

Oh ! mais, c'est qu'il y tient !

DUMONT.

Oui, c'est convenu.

TRÉMOUSSET (*à part*)

Bon ! nous l'avons ! quelle chance !
Ah ! la vertu toujours reçoit sa récompense.

FAQUINO.

C'est vraiment abuser...

DUMONT.

Mais laissez donc... voici...

(*Il lui remet un portefeuille.*)

FAQUINO (*prenant le portefeuille*).

Eh ! vous insistez tant...

DUMONT.

Oui, oui, prenez...

FAQUINO.

Merci !

(*Tendant le portefeuille à Trémousset.*)

Comte, me ferez-vous le plaisir ?...

TRÉMOUSSET (*saisissant vivement le portefeuille*).

Oh ! sans doute !

FAQUINO.

De courir...

TRÉMOUSSET (*voulant partir*).

Oui, mon cher. (*A part.*) Je ferai bonne route.

FAQUINO (*bas à Trémousset*).

Prends le premier convoi pour les Etats-Unis ;
Je te suivrai de près.

TRÉMOUSSET (*bas à Faquino*).

Prends ton temps.

DUMONT (*après avoir sonné*).

Mes amis,
Maintenant, s'il vous plaît, terminons notre affaire.

(*A Nicolas qui entre.*)

Préviens mademoiselle Elise et le notaire
Que nous les attendons pour signer le contrat.

TRÉMOUSSET (*tendant la main à Dumont*).

Au revoir !

DUMONT (*surpris*).

Quoi ?...

TRÉMOUSSET.

Je cours compléter cet achat.

DUMONT (*le retenant*).

Pardon, vous partirez après la signature.
J'y tiens beaucoup.

TRÉMOUSSET (*à part*).

Pas moi.

FAQUINO.

Bon, voici ma future !

(*Il s'empresse auprès d'Elise qui vient d'entrer, et cause avec elle.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, ELISE.

TRÉMOUSSET (*à part*).

J'aimerais mieux filer.

DUMONT.

Vous nous ferez l'honneur
D'assister au contrat.

TRÉMOUSSET.

Oh !... mais... oui, de grand cœur !

DUMONT.

C'est très aimable à vous.

TRÉMOUSSET (*à part*).

Sapristi ! comment faire ?

(*Apercevant Elise et allant la saluer.*)

Ah ! pardon !

DUMONT.

Tout est prêt... Que fait donc le notaire ?

(*Apercevant Cécile qui entre.*)

Ah !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE (*à part, voulant se retirer*).

Ciel !... les assassins de mon cher protecteur !

DUMONT (*allant à elle*).

Approche, mon enfant. (*Bas à Cécile.*) Prends un air moins boudeur !

TRÉMOUSSET (*tendant la main à Cécile*).

Mademoiselle, je...

CÉCILE (*reculant d'horreur*).

Monsieur...

DUMONT (*bas à Cécile*).

Sois convenable

Au moins, morbleu !

CÉCILE (*à part, frémissant*).

La main d'un meurtrier !

TRÉMOUSSET (*à part*).

Ah ! diable !

CÉCILE (*bas à Dumont*).

Mon père, ignorez-vous qu'un meurtre audacieux ?...

DUMONT (*de même*).

Que nous importe à nous ?

(*Cécile continue à parler bas à Dumont en lui indiquant Faquino et Trémousset. Dumont s'indigne de plus en plus.*)

TRÉMOUSSET (*à part*).

Cet air mystérieux

Me fait peur ; aurait-elle eu vent de notre affaire ?

DUMONT (*à Cécile*).

Tais-toi, sotte, ou... j'éclate !

CÉCILE (*avec découragement*).

Ah !

NICOLAS (*annonçant*).

Monsieur le notaire !

FAQUINO.

Le notaire.

TRÉMOUSSET.

Ah ! voici le notaire !

(*Ils échangent de grands saluts avec le notaire et le conduisent à un siège que lui présente Dumont.*)

LE NOTAIRE.

Messieurs !...
Hem !... je suis très sensible à l'accueil gracieux
Dont on m'honore... ahem !...

FAQUINO.

Nous rendons au mérite
Un légitime hommage...

LE NOTAIRE.

Ah ! baron !

CÉCILE.

L'hypocrite !
Le monstre !... Dieu ! comment déjouer ce complot ?
Seule, que puis-je faire ? (*A Elise.*) Ah ! ma sœur, un seul mot !

ELISE.

Laisse-moi.

(*Dumont et les autres causent avec le notaire.*)

CÉCILE.

Je t'en prie !

ELISE (*impatientée*).

Ah !

CÉCILE.

Le devoir m'oblige
De t'avertir...

ELISE (*s'éloignant*).

Merci !

CÉCILE.

Mais...

ELISE.

Laisse-moi, te dis-je.
Persiste, s'il t'en tient, dans tes goûts roturiers ;
Quant à moi...

CÉCILE.

Mais, ma sœur, ces deux aventuriers
Sont coupables...

ELISE (*avec emportement*).

Silence !

CÉCILE.

Oui, coupables...

ELISE.

Silence !

CÉCILE.

D'un effroyable crime...

ELISE (*s'éloignant brusquement*).

Ah ! c'est trop d'insolence !

CÉCILE (*désespérée*).

Hélas !

DUMONT (*au notaire*).

Bien. Procédons...

LE NOTAIRE (*regardant par-dessus ses lunettes*).

Tout le monde est présent ?

DUMONT.

Oui ! oui !...

LE NOTAIRE.

(*Il prend une prise, se mouche, étale lentement ses papiers et lit solennellement.*)

" Par-devant "...

DUMONT.

Oh ! c'est fort intéressant.
Cher notaire, pour nous d'entendre votre prose ;
Mais, tous, nous l'avons lue, et partant je propose
Que vous nous exemptiez la répétition.

LE NOTAIRE.

Je tiens à bien remplir ici ma mission.
Et veux instrumenter conformément au code :
Or le code est précis, très précis sur le mode
Et les formalités à suivre en pareil cas.

FAQUINO.

Bah ! les formalités ne m'embarrassent pas.

TRÉMOUSSET (*à part*).

Ni moi non plus.

DUMONT (*vivement*).

Enfin, la chose une fois faite
Suffit de par la loi, sans qu'on nous la répète !
Et rien n'oblige à lire une seconde fois.

LE NOTAIRE (*réfléchissant*).

C'est logique... oui, monsieur, votre avis a du poids...

(*Avec emphase.*)

Il est irréfutable !

DUMONT.

Alors...

TRÉMOUSSET (*à part*).

Que de formules !

LE NOTAIRE (*à Dumont, d'un ton sentencieux*).

Votre grand sens légal a vaincu mes scrupules !

DUMONT.

A la bonne heure !

TRÉMOUSSET (*à part*).

Enfin !

LE NOTAIRE (*offrant solennellement la plume à Elise*).

S'il vous plaît...

SCENE XI.

LES MÊMES, JEAN BRUNELLE (*la tête entourée d'un bandeau*).

JEAN BRUNELLE, (*entrant brusquement*).

Arrêtez !...

CÉCILE (*courant à lui*).

Jean Brunelle !

FAQUINO (*reculant consterné*).

Encor lui !

(*Elise laisse échapper sa plume et se jette avec un cri d'épouvante dans les bras de Dumont.*)

DUMONT (*avec indignation*).

Comment, monsieur !

TRÉMOUSSET (*avec un geste de désappointement*).

Matés !...

3e ACTE : *SCÈNE XI.* — A genoux, misérables ! *(Page* 143.*)*

JEAN BRUNELLE (*montrant Faquino du doigt*).

Cet homme est un brigand, un assassin farouche !...

FAQUINO (*tirant un pistolet de sa poche*).

Ton mensonge, maraud, va mourir dans ta bouche !...

(*Cécile se jette au-devant du pistolet de Faquino. Elise pousse un cri ; Dumont la dépose sur un fauteuil et se retourne du côté de Faquino d'un air consterné. le notaire disparaît derrière la table ; Trémousset s'élance sur Jean Brunelle du côté opposé à Faquino. Jean Brunelle arrache le pistolet des mains de Faquino. les saisit tous deux par les épaules. et les terrasse à ses pieds.*)

JEAN BRUNELLE.

A genoux, malheureux !...

(*Il menace Faquino et Trémousset du pistolet. Tous deux restent prosternés et se gardent de leurs mains. Jean Brunelle. se croisant les bras et regardant ses deux adversaires avec un sourire de mépris. ajoute :*)

Ah ! vous m'avez cru mort !
Mais Dieu, pour vous punir, a veillé sur mon sort...

(*A Faquino.*)

Vil meurtrier ! ta balle a glissé sur mon crâne...

FAQUINO.

Je vous jure...

JEAN BRUNELLE.

Ma plaie est là qui te condamne.

(*Saisissant Faquino par le collet et le redressant.*)

Allons, debout, coquin ! tes forfaits sont au jour ;
La justice de Dieu commence, c'est son tour !...

(*Trémousset cherche à s'esquiver, mais il est rencontré. en sortant. par Oscar qui le repousse sur la scène.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, OSCAR, OCTAVE, MARIANNE, NICOLAS, SERGENTS DE VILLE.

OSCAR (*repoussant Trémousset*).

On ne passe pas !

(*Il fait signe à Nicolas d'approcher.*)

NICOLAS (*hésitant*).

Oh ! je suis très excitable,
Et par emportement, je peux...

(*Il fait un geste menaçant.*)

OSCAR (*avec un geste d'impatience*).

Va-t'en au diable !

(*Il fait signe aux sergents de ville, qui entourent Faquino et Trémousset.*)

JEAN BRUNELLE (*à Faquino*).

Allons, fier descendant des nobles Faquini,
Retournez au cachot, votre règne est fini.

(*Les sergents de ville, sur un signe de Jean Brunelle, emmènent Faquino et Trémousset. Oscar s'élance vers Cécile, qui l'accueille avec empressement. Dumont paraît ahuri. Elise s'évente affaissée dans un fauteuil.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MOINS FAQUINO, TREMOUSSET ET LES SERGENTS DE VILLE.

DUMONT (*paraissant s'éveiller d'un horrible songe*).

Ah ! grand Dieu ! quel malheur !

JEAN BRUNELLE (*à part*).

Il en a pour son compte
Des grandeurs d'ici-bas.

DUMONT.

La ruine et la honte
Pour partage !... Ah ! qui donc pourra me secourir !

OSCAR.

Moi !

DUMONT.

Vous, Oscar, ici !... Vous !

OSCAR.

Oui, pour vous offrir
Mon concours empressé dans le trouble où vous êtes.

DUMONT.

Il est donc ici-bas encor des gens honnêtes !

JEAN BRUNELLE.

Le règne des escrocs, cher oncle, a fait son temps,
Et le tour est venu pour les honnêtes gens.

DUMONT.

C'est ma ruine, hélas !

OSCAR.

Non, je l'ai prévenue.
La police, avertie à temps, est parvenue
A s'emparer sans bruit de toutes les valeurs
Dont vous aviez chargé ces infâmes voleurs.

DUMONT.

Quel complot infernal ! mais aussi quelle chance !

(*Avec un gros soupir de soulagement.*)

Je renais à la vie !

OSCAR (*prenant Cécile par la main*).

Et nous à l'espérance.

DUMONT (*à Oscar*).

Elle est à vous. Que Dieu vous donne le bonheur,
Et vous sauve du goût de la fausse grandeur !

ELISE (*s'approchant vivement*).

Et vous ajoutez foi, mon père, à cette histoire ?

DUMONT.

Je cède à l'évidence ; il nous faut bien y croire.

ELISE.

Est-il possible, hélas ! Que vais-je devenir ?

DUMONT (*avec sollicitude*).

Pauvre enfant ! mon orgueil brise ton avenir !...

JEAN BRUNELLE.

Non, non, rien n'est brisé, mais tout peut, au contraire,
S'accommoder à point.

DUMONT.

Hein ! que voulez-vous faire ?

JEAN BRUNELLE.

Remplacer Faquino, c'est tout simple.

DUMONT.

Comment ?

Epouser Elise !

ELISE.

Ah ! mon Dieu !

(*Elle remonte en s'éventant.*)

DUMONT.

Vous !

JEAN BRUNELLE.

Franchement,
Il faut bien l'avouer, j'ai cette fantaisie.

DUMONT.

Mais... pourtant... enfin...

ELISE.

Ah ! je suis toute saisie !

JEAN BRUNELLE.

Cher oncle, je comprends votre hésitation ;
Il vous faut sur mon compte une explication,
N'est-ce pas ?

DUMONT.

Oui, j'admets qu'après...

JEAN BRUNELLE.

Fort bien, c'est juste.

DUMONT.

Mon avanie...

JEAN BRUNELLE.

Oui, oui, cela vous tarabuste.
Et vous rend défiant ?...

DUMONT.

Ma foi...

JEAN BRUNELLE.

Rassurez-vous,
Et laissez-moi vous dire...

DUMONT.

Oui, dites...

JEAN BRUNELLE.

Entre nous,
Je n'ai jamais atteint mes châteaux dans la lune ;
Mais j'ai fait en revanche une honnête fortune.

ELISE (*à part*).

Après tout ce cousin est fort aimable.

DUMONT.

Mais
Vous disiez avoir tout perdu ?

JEAN BRUNELLE.

Je me vantais.

DUMONT (*étonné*).

Vous avez des moyens ?

JEAN BRUNELLE.

Je suis millionnaire ;
Mon banquier, sur ce point, pourra vous satisfaire.

ELISE (*à part*).

Il est tout à fait bien !

JEAN BRUNELLE.

Je m'étais mal vêtu
Pour traquer ces brigands...

DUMONT (*cherchant Elise, qui est restée au second plan*).

ELISE ! où donc es-tu ?
Ah ! te voilà !

(*L'attirant par la main.*)

Voyons !

ELISE (*paraissant hésiter et baissant la vue*).

Mon Dieu !

DUMONT.

Point de défaite !
Tiens !

(*Il leur joint les mains.*)

Voilà, mes enfants ! C'est une affaire faite !

(*Elise et Jean Brunelle font groupe d'un côté. Cécile et Oscar de l'autre, et se parlent en souriant ; le notaire et Octave conversent*

ensemble au second plan ; Nicolas se jette aux genoux de Marianne qui lui donne un soufflet en riant.)

DUMONT (*au public*).

Ce que c'est que la chance !... Oui, c'est quand on le fuit,
Qu'avec acharnement le bonheur nous poursuit !

LE LAUREAT

Opéra comique en deux actes.

Personnages :

PAUL, lauréat de l'Université, amoureux de Pauline, Ténor.
BERNARDIN, rentier, oncle de Paul, Basse.
ERNEST, universitaire, ami de Paul, Baryton.
PAULINE, nièce de la mère Michel, Soprano.
LA MÈRE MICHEL, maîtresse de pension, Alto.
PLUSIEURS UNIVERSITAIRES.

ACTE 1er

Le théâtre représente une pièce dans la pension de la mère Michel ; table au centre, couverte des débris d'un souper d'étudiants.

SCENE I

PAUL, ERNEST, *et plusieurs universitaires, assis et debout, fumant, buvant, causant et riant, positions variées et originales.*

CHŒUR DES ÉTUDIANTS.

Du lauréat
Chantons la gloire.
Il nous faut boire
A sa victoire,
Sur l'ariette, l'aria
Du baccalauréat.
Du bac, du ba,—du baccalau,—du baccala,
Du baccalauréat.

ERNEST (*seul*).

Amis, célébrons le succès
De notre camarade
Et, sans formule de procès,
Donnons-lui l'accolade ;
Oui, dût-il en être malade !

CHŒUR : Du lauréat, etc.

PAUL (*avec effusion*).

Mon cœur s'émeut de votre joie ;
Oui, véritablement.
Dans votre amitié je me noie
Et ne sais trop comment
Répondre à votre compliment !

CHŒUR : Du lauréat, etc.

ERNEST.

Ce diplôme qu'on lui confie
A l'université
Le fait triompher de l'envie
Et de l'adversité
Pour être... à l'univers cité !...

CHŒUR : Ah !... Du lauréat, etc.

1er ACTE : *SCÈNE I.* — LA MÈRE MICHEL : Quel aria !...Quel aria ! *(Page* 153.*)*

ERNEST.

Dans le cours de ses longues veilles
Tout seul il déterra
Du droit les antiques merveilles,
L'esprit... et cœtera...

(*Ensemble.*)

ERNEST (*pirouettant*). LA MÈRE MICHEL (*entrant furieuse*).

Et cœtera... tera ! Silence !... On se taira !

CHŒUR.

Ah !
Du lauréat
Chantons la gloire.
Il nous faut boire
A sa victoire
Sur l'ariette, l'aria...

LA MÈRE MICHEL.

Quel aria !... Quel aria !...

CHŒUR.

Du baccalauréat.
Du bac, du ba,—du baccalau,—du baccala,
Du baccalauréat !

SCENE II.

LES MÊMES, LA MÈRE MICHEL.

LA MÈRE MICHEL (*ahurie et les interpellant tour à tour*).

Dites-moi donc ! Dites-moi donc !
Voulez-vous perdre ma maison?

CHŒUR.

Mais non ! Mais non ! Mais non ! Mais non !

LA MÈRE MICHEL.

Vraiment, c'est pis qu'une caserne !
Quelle horreur !
Une véritable caverne
De voleurs !

CHŒUR.

Nous, des voleurs ?

LA MÈRE MICHEL (*éperdue*).

Mais non ; mon Dieu, Seigneur !
Vos vilains cris me font perdre la tête !...

CHŒUR.

Parler ainsi n'est pas honnête,
Mère Michel !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ciel !
Quelle tempête !

ERNEST (*sentencieusement*).

Dites-moi donc ! Dites-moi donc !
Mère Michel, quel abandon
De votre caractère !

CHŒUR.

Oui, nom d'un nom, d'un nom, d'un nom !

ERNEST.

Cette colère
Est un scandale, foi d'honneur,
Et fait horreur !

CHŒUR.

Oui, fait horreur !...

LA MÈRE MICHEL.

Mon Dieu ! mon Dieu, Seigneur !
Vous voulez donc me rendre folle !

ERNEST.

Si vous veniez à perdre la boussole,
Nous en serions, sans hyperbole,
Fort chagrinés.
Prenez
Notre parole.

CHŒUR.

Prenez
Notre parole.

ERNEST (*d'un ton conciliant*).

Voyons, mère Michel !...

LA MÈRE MICHEL.

Laissez-moi tranquille !

ERNEST.

Soyons raisonnables !

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, soyons raisonnables !

LA MÈRE MICHEL.

Raisonnables ! Raisonnables ! Ah ! je vous trouve drôles vous autres !... Quoi ! vous me faites, toute la nuit, un vacarme à soulever les toits, et vous avez l'aplomb de me dire ensuite qu'il faut être raisonnables !

ERNEST.

Mais vous nous avez permis...

LA MÈRE MICHEL.

Je vous ai permis !... Est-ce que je savais, moi, qu'on allait éveiller tout le voisinage avec ce vilain sabbat ?

ERNEST.

Songez donc...

LA MÈRE MICHEL.

Ah bien oui, je vous en souhaite des songes, quand on ne peut pas même dormir !

UN ÉTUDIANT.

Comptez-vous pour rien l'honneur de posséder sous votre toit le lauréat de l'Université, premier grand prix de?...

LA MÈRE MICHEL.

Je m'en moque pas mal, moi, de votre premier grand prix !... Du premier jusqu'au dernier, vous méritez de coucher au violon. Voilà ce que j'en pense...

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Ah ! mère Michel !... (*Musique.*)

LA MÈRE MICHEL.

Eh bien quoi ?... Mère Michel ! Mère Michel !

ERNEST.

Traiter avec une pareille irrévérence notre lauréat !...

LA MÈRE MICHEL.

Bon ! le voilà encore avec son lauréat ! Dites plutôt scélérat !...

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Ah ! mère Michel !... (*Musique.*)

UN ÉTUDIANT.

C'est la première fois que...

LA MÈRE MICHEL.

Et ce sera la dernière, je vous le promets !

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Ah ! mère Michel !... (*Musique.*)

LA MÈRE MICHEL.

Tenez ! Voulez-vous que je vous le dise ? Il faut qu'on en finisse, et tout de suite !

UN ÉTUDIANT.

Oui, mère Michel, vous avez raison.

LA MÈRE MICHEL.

Bon, en voilà un, au moins, qui est raisonnable.

LE MÊME ÉTUDIANT.

Finissons-en, en effet ; mais à une condition, c'est que la mere Michel trinque avec nous.

LA MÈRE MICHEL.

Ah, par exemple !...

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, c'est cela ! c'est cela ! (*Ils emplissent leurs verres et en présentent un à la mère Michel, qui le prend après s'être fait un peu prier.*)

ERNEST.

Mes amis, je suis enchanté
De vous proposer la santé
De notre hôtesse.
Elle prodigue ses bienfaits
Aux bons, comme aux mauvais sujets,
Dans sa tendresse.

CHŒUR.

A la mère Michel,
Buvons tous à la ronde ;
Que notre cœur réponde
A son cœur maternel.

ERNEST.

Sans trop convoiter nos écus
Et, modèle des trois vertus
Théologales,
Elle tolère nos clameurs,
Nos fredaines et nos humeurs
Un peu brutales.

CHŒUR.

A la mère Michel, etc.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Vive la mère Michel ! (*Musique.*)

(*Ils trinquent avec elle.*)

LA MÈRE MICHEL (*qui s'est graduellement apaisée*).

Merci, mes enfants, merci !... Et, maintenant, allons tous nous reposer.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Très bien ! Bonsoir, mère Michel !

ERNEST.

Bonsoir ! Bonsoir !
De ce vin les vapeurs perfides
Commencent à nous émouvoir.
Du reste, nos verres sont vides !...
Donc, au revoir !
Bonsoir !

CHŒUR.

En effet, nos verres sont vides !...
Donc, au revoir !
Bonsoir !

SCENE III.

PAUL (*seul*).

Hélas !... le bonheur n'est jamais sans mélange ! Pourquoi ce jour de triomphe a-t-il été pour moi presqu'un jour de tristesse ?... Ah ! c'est qu'il marquait le terme de mon séjour auprès d'une douce et sympathique créature que je laisserai demain sans avoir osé lui dévoiler l'amour dont son premier regard a rempli mon âme !... Encore, si je pouvais découvrir quelque indice !... Mais non, rien !... Rien que des paroles aimables, gracieuses, spirituelles, comme l'amitié seule sait les dire !... Pauline ne m'aime pas !...

Romance.

Dans son regard où brille la candeur
Comme un rayon perçant la nuit profonde,
Je cherche en vain le secret de son cœur !
Ses grands yeux noirs n'ont rien... rien qui réponde
Aux doux transports dont l'ivresse féconde
Fait tour à tour ma peine et mon bonheur.
Si j'avais le don de lui plaire
Et que l'on m'offrît en retour
Tous les domaines de la terre,
Ah ! je choisirais son amour !

Souvent, je vois, à travers son sourire,
Poindre une larme, essuyée aussitôt ;
Tout à la fois, elle rit et soupire
Et de son chant, parfois, le dernier mot
Se fait entendre au milieu d'un sanglot.
Oh ! je voudrais alors pouvoir lui dire :
Si j'avais le don de te plaire
Et que l'on m'offrît en retour
Tous les domaines de la terre,
Oui, je choisirais ton amour !

SCENE IV.

PAUL, ERNEST (*qui est entré pendant le dernier couplet, sans être aperçu de Paul*).

ERNEST (*à part*).

Décidément, tout ne va pas bien chez ce gaillard-là.

(*Haut, en touchant Paul à l'épaule.*)

Dis donc, mon vieux !...

PAUL (*surpris*).

Hein !...

ERNEST.

Tiens, comme te voilà effarouché !

PAUL.

Tu étais là ?

ERNEST.

Oui, j'arrivais.

PAUL (*troublé*).

Quand je... quand tu ?...

ERNEST.

Quand je suis entré, parbleu !

PAUL.

Tu m'as donc entendu ?

ERNEST.

Non... c'est-à-dire, oui... mais je n'ai rien compris.

PAUL (*soupirant*).

Ah, mon cher ami !...

ERNEST.

Tu n'es pas bien ? Quelque chose sur l'estomac, je suppose ?

PAUL.

Hélas ! c'est le cœur qui est malade !

ERNEST.

Justement, je m'en doutais...

PAUL.

Tu t'en doutais ?...

ERNEST.

Oui, que cette salade aux homards te ferait du mal.

PAUL.

Une salade aux homards ?...

ERNEST.

Le fait est que c'est très malsain...

PAUL (*distrait*).

Quoi, le ?...

ERNEST.

La salade aux homards.

PAUL.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait que ce soit indigeste, une salade aux homards ?...

ERNEST.

Ça te fait... ça te fait... une indigestion, quoi !

PAUL.

Mais je n'en ai pas mangé de cette salade !

ERNEST.

Il fallait me le dire... C'est donc autre chose ?... Au fait, j'ai remarqué, ce soir, à ma grande surprise, que, loin de prendre part à notre fête avec ta gaieté ordinaire, tu paraissais subir une certaine contrainte dans ton rôle de... héros du jour.

PAUL (*interrompant*).

Ernest, j'éprouve le besoin de te faire une confidence !...

ERNEST.

Ah çà ! mon cher, entendons-nous ! Je ne goûte que très médiocrement les confidences... surtout après souper...

PAUL.

Oh ! il me faut ouvrir mon cœur à quelqu'un... sinon...

ERNEST.

Il fera explosion ? C'est différent. Cas d'urgence. Je t'écoute, mon cher, avec... dévouement.

PAUL.

Mon bon ami, je suis...

ERNEST.

Toqué ?

PAUL.

...Amoureux !

ERNEST.

Amoureux ? C'est la même chose... excepté que c'est le contraire. Le toqué se pousse, tandis que l'amoureux se laisse entraîner... Et quel est l'objet de tes soupirs ?

PAUL.

Une adorable enfant qui...

ERNEST.

Oh, ça va sans dire ! mais...

PAUL.

Un trésor de grâces et de vertus !

ERNEST.

Elles paraissent toujours ainsi... dans les commencements.

PAUL.

Belle... comme l'aurore !

ERNEST.

C'est indispensable.

PAUL.

Bonne ! Oh ! bonne comme...

ERNEST.

Des ananas au sucre blanc... Rien de plus délicieux !... Elle est riche ?

PAUL.

Qu'est-ce que la richesse, mon ami ?

ERNEST.

La richesse ? C'est quelque chose fort insaisissable pour les trois quarts du genre humain, mais très commode pour ceux qui l'atteignent.

PAUL.

Oui, mais on s'en passe bien.

ERNEST.

C'est-à-dire que la dame de ta pensée n'est pas millionnaire?

PAUL.

Non. Elle n'est pas riche; mais en revanche...

ERNEST.

Elle est de haute lignée?

PAUL.

Sa position est très modeste, au contraire.

ERNEST.

Allons donc!

PAUL.

Son père est parti il y a plusieurs années pour la Californie, et l'on n'en a reçu aucune nouvelle depuis son départ. Sa mère en est morte de chagrin.

ERNEST.

La pauvre femme! Et leur fille?

PAUL.

Elle fut recueillie par une vieille tante qui lui a donné, au prix de mille sacrifices, une instruction de premier ordre...

ERNEST.

Mais c'est l'histoire de notre gentille petite Pauline, la nièce de la mère Michel!

PAUL.

Tu l'as nommée.

Oui, tous les accomplissements
En elle se confondent!

ERNEST.

Fort bien. Et ses doux sentiments
A ton amour répondent?

PAUL.

Hélas ! sur ce point, j'ai mes doutes !

ERNEST.

Ah !... C'est un point essentiel !

PAUL.

Oui, j'en conviens.

ERNEST.

Et tu redoutes
Un refus ?

PAUL.

J'invoque le ciel
Pour qu'il me donne le courage
De lui déclarer mon amour.
Mais je ne sais quel noir présage
A mes aveux vient couper court.

ERNEST.

Bah ! Il faut avoir le courage
De lui déclarer ton amour !
Et te moquer du noir présage
Qui te joue un si mauvais tour.

Duo.

PAUL.

Oui, je veux avoir le courage
De lui déclarer mon amour,
Et me moquer du noir présage
Qui peut me perdre sans retour !
Plus de faiblesse !
J'aurai du cœur.
La hardiesse
Est l'arme du vainqueur !

ERNEST.

Oui, tu dois avoir le courage
De lui déclarer ton amour,
Et te moquer du noir présage
Qui te joue un si mauvais tour !
Plus de faiblesse.
Allons, du cœur !
La hardiesse
Est l'arme du vainqueur !

Fin du Premier Acte.

ACTE 2e

(*Le théâtre représente le salon chez la mère Michel.*)

SCENE I.

PAUL, ERNEST, PLUSIEURS ÉTUDIANTS.

CHŒUR.

L'heure de la séance
A l'horloge vient de sonner.
Partons sans réticence !
Allons en vrais docteurs ès science
Nous façonner !

ERNEST (*à Paul*).

Tu vas entrer dans la carrière
Où l'on protège l'orphelin
En consolant sa mère.
Dédaignant l'art de Patelin,
Puisses-tu, devant la justice,
Ne jamais du plaideur malin
Seconder l'artifice.

CHŒUR.

L'heure de la séance, etc...

PAUL.

Adieu, l'heure s'avance ;
A regret, nous nous séparons.
Courage et bonne chance !
Bientôt, nous nous retrouverons
A l'audience.

CHŒUR.

Adieu, nous nous retrouverons
A l'audience.

(*Ils donnent tous des poignées de main à Paul et se retirent.*)

SCENE II.

PAUL, PUIS PAULINE.

PAUL (*seul.—Parlé avec accompagnement de musique*).

Ah ! je les laisse avec regret
Ces lieux où, par un double attrait,
L'amour et l'amitié m'enchaînent...
Oui, quand mes regards s'y promènent,
Je retrouve maint souvenir
Qui parle à mon cœur de Pauline...

(*Prenant une détermination.*)

Aux aveux je me détermine,
Enfin... ciel ! je l'entends venir !

(*Il remonte au fond du théâtre et Pauline entre sans le voir.*)

PAULINE (*récitatif*).

J'interroge en vain l'avenir.
Dans mon angoisse...

PAUL (*à part*).

Elle est divine !

PAULINE.

Rien ne soulage mon émoi.
Mon Dieu, prenez pitié de moi !

Romance.

(*Paul écoute sans être vu de Pauline ; il fait des signes d'admiration et de ravissement.*)

PAULINE.

Dieu de bonté, consolateur suprême,
Par ma douleur laissez-vous émouvoir.
Ah ! dites-lui, dites-lui que je l'aime !
S'il part, au moins, qu'il me laisse l'espoir !

Dans les tristes jours de l'absence
Quand l'ennui nous remplit le cœur,
Un faible rayon d'espérance,
Oh ! c'est un trésor de bonheur.

Pitié ! pitié pour la pauvre orpheline !
Faites qu'un jour je puisse le revoir !
Hélas ! son cœur à d'autres se destine !
Il part !... et moi... je reste sans espoir
Si, pendant les jours de l'absence,
Quand l'ennui remplira mon cœur,
J'avais un rayon d'espérance,
Pour moi ce serait le bonheur !

PAUL (*s'élançant vers Pauline*).

Pauline !...

PAULINE (*surprise et confuse*).

Ah !... J'ai livré le secret de ma flamme.
Mon Dieu ! dans le délire où s'égare mon âme,
Je ne sais plus, hélas ! dissimuler mes vœux,
Et ne puis réprimer les transports douloureux
D'un amour sans espoir qui me charme et m'accable !

PAUL (*avec enthousiasme*).

Pauline ! Mon bonheur paraît invraisemblable !

PAULINE (*avec ravissement*).

Ciel ! que dit-il ?...

PAUL (*chaleureusement*).

Longtemps, j'ai combattu l'ardeur
Des feux dont vos regards ont embrasé mon cœur ;
J'ai résisté longtemps à l'occulte influence
Qui m'attirait à vous, malgré ma résistance ;...
Mon énergie... enfin tout mon être a cédé
Au charme bienfaisant dont j'étais possédé ;...
Oui, l'amour est vainqueur... Pauline, je vous aime !...

PAULINE.

Il m'aime !... Ah ! c'est un songe !... En mon bonheur
[extrême.
Je crois voir l'univers partager mon émoi !...

PAUL.

Votre amour m'est plus cher que le sceptre d'un roi !...
Désormais, les maux de la vie
Pour nous n'auront pas de rigueur,
Et la tristesse, sans vigueur,
A notre bonheur asservie,
Jamais n'atteindra notre cœur.

Duo.

PAULINE, PAUL.

Félicité suprême !
Son regard enchanteur
Me révèle l'emblème
De mon futur bonheur.

PAULINE.

Tous les instants de notre vie
Seront consacrés au bonheur.
Plus douce qu'un parfum de fleur.
Sa tendre essence, au ciel ravie,
Séjournera dans notre cœur.

Duo.

PAUL, PAULINE.

Félicité suprême !
Son regard enchanteur
Me révèle l'emblème
De mon futur bonheur !

SCENE III.

LES MÊMES, LA MÈRE MICHEL.

LA MÈRE MICHEL (*dans la coulisse*).

Pauline !

PAULINE.

Ah ciel !... De grâce, monsieur Paul !...

PAUL (*sortant précipitamment*).

Oui, oui, je m'enfuis !... A bientôt !

(*Il lui envoie un baiser de sa main.*)

LA MÈRE MICHEL.

Qu'est-ce que c'est que ça !... Malgré ma défense on a des conversations, seul à seul, avec les pensionnaires !...

PAULINE.

Ma tante, je...

LA MÈRE MICHEL.

On se laisse envoyer des poignées de baisers !

PAULINE.

Mon Dieu, ma tante...

LA MÈRE MICHEL.

Et l'on n'est pas indignée ?

PAULINE.

Je vous assure, ma tante, que...

LA MÈRE MICHEL.

Et l'on prend des petits airs innocents, comme si de rien n'était !...

PAULINE.

Ah ! ma tante...

LA MÈRE MICHEL.

Plus un mot, mademoiselle, et surtout, qu'on n'y retourne plus.

PAULINE.

Mais, ma tante...

LA MÈRE MICHEL.

Tiens ! tiens ! va te remettre à ta couture, et... laisse-moi tranquille !

(*Pauline sort.*)

SCENE IV.

LA MÈRE MICHEL (*seule*).

Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui !... Que les temps sont changés !... Oui, c'est bien déplorable de voir ça, comme le monde dégénère !... Seigneur ! Seigneur ! la terrible charge que la mienne !... Tout une tribu de jeunesses à tenir en respect !... Guette ici ! Cours là ! C'est toujours à recommencer ; et quand je surveille d'un côté, on m'échappe de l'autre... Foi d'honnête femme, j'aimerais dix fois mieux avoir la garde d'un panier de puces !... Ah ! les insupportables !... un vrai troupeau de loups-garous qui, sous prétexte d'étudier je ne sais quoi, passent les nuits à faire le sabbat et les journées à dormir !... On appelle cela, paraît-il, suivre les cours... Si, du moins, mon pauvre défunt Michel vivait encore, je n'aurais pas toutes ces misères !... Oui, j'ai été bien heureuse avec lui ! Tellement heureuse que, sans la dernière recommandation qu'il me fit de toujours conserver son souvenir... (*soupirant*), ma foi... je ne sais trop ce que je ferais !... Jusqu'à présent, Dieu merci, les dernières volontés du défunt ont été respectées ; je me suis montrée inabordable à tous les prétendants... Ma mine seule a suffi pour les tenir à distance... Je m'en flatte... Mais c'est une terrible position, tout de même, et s'il se présentait, à l'heure qu'il est, un parti recommandable... (*soupirant*) eh bien !...

Si, dans l'heure présente, un cœur compatissant
Offrait de m'élever aux ennuis du veuvage,
Franchement, je ne sais si j'aurais le courage
De me montrer rebelle à ce vœu séduisant.

2e ACTE : *SCÈNE IV.* — BERNARDIN : Madame veuve Michel, j'ai l'honneur de vous saluer ! *(Page 171.)*

Mon pauvre cœur,
Dans sa souffrance,
Pleure l'absence
D'un protecteur.

Enfin...

(*On entend un grand coup au timbre de la porte d'entrée.*)

Ah !... juste ciel ! quelle est cette visite
Qui, si violemment, chez moi se précipite ?...
Ah ! Seigneur !... Si c'était... un avertissement !...
Mon Dieu !... Pourquoi ce trouble et ce saisissement ?...

(*On sonne de nouveau.*)

Encore ! Ah !... je suis tout émue !...

(*Allant ouvrir.*)

Courage ! oui, soyons résolue !...

SCENE V.

LA MÈRE MICHEL, M. BERNARDIN.

BERNARDIN (*lisant dans son carnet, d'un ton bref*).

"Madame veuve Michel, maîtresse de pension, rue d'Aiguillon, Québec." C'est bien ici ?

LA MÈRE MICHEL (*d'un petit air intéressant*).

Oui, monsieur, c'est ici.

BERNARDIN.

Et c'est à madame veuve Michel que j'ai l'honneur de parler ?

LA MÈRE MICHEL (*baissant timidement la vue*).

Oui, monsieur. (*A part.*) Il a la mine d'un vrai monsieur !... Je ne sais quel pressentiment !...

BERNARDIN.

Madame veuve Michel, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il salue.*)

LA MÈRE MICHEL (*répondant au salut*).

Monsieur ! (*A part.*) Qu'il est donc poli !

BERNARDIN.

Je cherche votre logis depuis une heure, madame, et c'est un véritable bonheur pour moi de vous trouver enfin.

LA MÈRE MICHEL.

Votre bonheur est bien partagé, monsieur, je vous assure. (*A part.*) Comme mon cœur bat vite !

BERNARDIN.

Je me nomme Bernardin, madame.

LA MÈRE MICHEL.

Bernardin ?... (*A part.*) C'est un joli nom, Bernardin !

BERNARDIN.

Oui, madame, Jean-Chrysostome-Emmanuel Bernardin, rentier, rue Mignonne, Montréal.

LA MÈRE MICHEL.

Rue Mignonne ! (*A part.*) Il me semble qu'un jeune ménage serait heureux dans la rue Mignonne !

BERNARDIN.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, madame...

LA MÈRE MICHEL.

On fait vite connaissance, ces années-ci, monsieur Bernardin !

BERNARDIN.

Cependant, votre nom ne m'est pas étranger...

LA MÈRE MICHEL.

Vraiment, monsieur ? (*A part.*) Il a entendu parler de moi ! Mais il est charmant !

BERNARDIN.

Oui, madame Michel, on m'a dit beaucoup de bien sur votre compte.

LA MÈRE MICHEL (*d'un petit air modeste*).

Oh ! monsieur, vous êtes trop flatteur !

BERNARDIN.

Je sais que vous avez un cœur loyal et honnête...

LA MÈRE MICHEL.

Une pauvre veuve n'a que cela pour partage. (*A part.*) Mon Dieu ! je sens que je n'aurai plus le courage de résister !

BERNARDIN.

Et je compte sur votre franchise...

LA MÈRE MICHEL (*à part*).

Je suis toute tremblante comme la première fois !

BERNARDIN.

...Pour obtenir de vous une réponse qui fera ma consolation ou mon désespoir.

LA MÈRE MICHEL.

Ne craignez rien, monsieur Bernardin, je n'aurai pour vous que des paroles de consolation. (*A part, soupirant.*) Pauvre défunt, son souvenir s'efface à vue d'œil !

BERNARDIN.

Est-il possible, chère madame Michel ?...

LA MÈRE MICHEL.

C'est bien trop possible, monsieur Bernardin. (*A part.*) Adieu, les dernières volontés du défunt !

BERNARDIN.

Est-il possible que toutes mes inquiétudes n'étaient que des illusions ?

LA MÈRE MICHEL (*levant timidement la vue*).

Il faut bien l'avouer. (*A part.*) Je suis vaincue !

BERNARDIN.

Oh ! chère madame Michel, vous me rendez le plus heureux des hommes, et si je ne craignais d'offenser votre modestie (*étendant le bras*), j'aurais le courage de vous embrasser !

LA MÈRE MICHEL (*reculant et prenant un air de vertu effarouchée*).

Doucement, monsieur Bernardin, vous allez un peu vite en besogne !...

BERNARDIN (*confus*).

Ah ! pardon, madame Michel ! Excusez-moi, si dans un moment d'expansion...

LA MÈRE MICHEL.

Vous êtes tout excusé. (*Baissant timidement la vue.*) Seulement une pauvre veuve qui n'a que sa réputation pour fortune doit prendre des précautions...

BERNARDIN.

Vous avez raison, madame Michel. (*A part.*) Le fait est que j'ai commis une sottise ! (*Haut.*) C'est une distraction, voyez-vous...

LA MÈRE MICHEL.

Une distraction !

BERNARDIN.

Oui, je songeais à...

LA MÈRE MICHEL (*avec empressement*).

A qui, monsieur Bernardin ?

BERNARDIN.

A mon neveu...

LA MÈRE MICHEL.

A... à votre neveu !...

BERNARDIN.

Oui, c'est un enfant auquel je m'intéresse infiniment ; sa pauvre tante me l'avait particulièrement recommandé en mourant...

LA MÈRE MICHEL.

Et cette tante était votre ?...

BERNARDIN.

Ma femme.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! je puis sympathiser avec vous, monsieur Bernardin ; moi aussi, je suis passée par cette rude épreuve ; je suis devenue veuve à la fleur de l'âge.

BERNARDIN.

J'en suis désolé, madame Michel.

LA MÈRE MICHEL.

C'est trop aimable de votre part, monsieur Bernardin !

BERNARDIN.

Mais il est une providence pour la veuve et l'orphelin...

LA MÈRE MICHEL.

Je n'ai pas d'orphelins, monsieur Bernardin. (*D'une voix tremblante.*) Je suis seule au monde !

BERNARDIN (*d'un ton sympathique*).

Vous êtes seule au monde ?

LA MÈRE MICHEL (*avec tristesse*).

Oui, monsieur Bernardin, toute seule !

BERNARDIN (*à part*).

Hé ! qu'est-ce que ça me fait qu'elle soit seule au monde !... Je me laisse toujours attendrir comme un imbécile ! (*Haut.*) Au fait, j'étais à vous demander...

LA MÈRE MICHEL (*avec empressement*).

Oui, cette question dont la réponse doit faire votre bonheur ! (*A part.*) Il n'avance à rien !

BERNARDIN.

Eh bien, j'attends la réponse.

LA MÈRE MICHEL.

Et moi, j'attends la question.

BERNARDIN.

Mais je viens de vous la faire !

LA MÈRE MICHEL (*avec un sourire aimable*).

Non, vous me l'avez laissé un peu soupçonner, voilà tout...

BERNARDIN (*à part*).

Qu'est-ce qu'elle a donc à me regarder de travers ?

LA MÈRE MICHEL (*baissant la vue*).

...Mais vous comprenez, monsieur Bernardin, que dans une affaire aussi délicate, ce n'est pas à moi de faire les premières démarches...

BERNARDIN.

Sapristi, madame, entendons-nous ! Je suis venu exprès pour vous demander...

LA MÈRE MICHEL (*avec empressement*).

Oui ! oui !...

BERNARDIN.

Laissez-moi donc finir, s'il vous plaît !...

LA MÈRE MICHEL.

Oui, oui, finissez !...

BERNARDIN.

...Pour vous demander...

LA MÈRE MICHEL.

...Oui, pour me demander...

BERNARDIN.

...Des renseignements sur le compte de mon neveu...

LA MÈRE MICHEL (*avec un geste de surprise et de désappointement*).

De... de votre neveu ! Mais...

BERNARDIN.

Oui, et j'ai dit, avant de partir, à ma femme...

LA MÈRE MICHEL (*abasourdie*).

Votre femme !... sa... sa femme !... Mais... mais vous avez donc une femme !...

BERNARDIN.

Sans doute. Est-ce que je n'ai pas un air conjugal ?

LA MÈRE MICHEL.

Mais... mais vous me disiez tout à l'heure qu'elle était morte !...

BERNARDIN.

Oui, mais vous ne m'avez pas donné le temps d'ajouter que, depuis son décès, j'ai convolé en secondes noces.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! mon Dieu ! (*A part.*) Et ce pauvre défunt dont le souvenir commençait à s'effacer !

BERNARDIN.

Mais qu'avez-vous donc, madame Michel ?

LA MÈRE MICHEL.

Oh ! rien, monsieur ! (*Elle s'évente avec son tablier.*) Ce n'est rien ; la surprise, voyez-vous...

BERNARDIN.

Je ne vois rien de surprenant chez un oncle qui s'informe de son neveu ! Mais revenons, encore une fois, à la question. Voulez-vous, s'il vous plaît, me renseigner sur le compte de...

LA MÈRE MICHEL.

De qui, monsieur Bernardin ?

BERNARDIN.

Hé ! de mon neveu, madame ; de mon neveu, nom d'un... (*A part.*) Décidément elle commence à radoter, la chère femme !

LA MÈRE MICHEL.

Mais je ne le connais pas, moi.

BERNARDIN.

Comment ! vous ne connaissez pas vos pensionnaires ? (*A part.*) En voilà encore une bonne.

LA MÈRE MICHEL (*abasourdie*).

Mes pensionnaires ?

BERNARDIN.

Oui, oui. Paul Letendre est un de vos pensionnaires, n'est-ce pas ?

LA MÈRE MICHEL.

Quoi, monsieur Paul est votre neveu !

BERNARDIN.

Sans doute.

LA MÈRE MICHEL.

Et vous êtes son oncle !

BERNARDIN.

Naturellement, puisqu'il est mon neveu.

LA MÈRE MICHEL.

Que ne le disiez-vous tout de suite ?

BERNARDIN.

Mon Dieu ! Voilà une heure que je cherche à vous le dire...

LA MÈRE MICHEL (*d'un air de désolation*).

Hélas ! quelle méprise !
Ah ! dites-moi comment,
Monsieur, vous faire excuse ;
Car, véritablement,
Je suis toute confuse
De ce malentendu !

BERNARDIN.

Mon Dieu !... C'est entendu !...
Une simple méprise !
Ça n'est point défendu.
Chacun, quoi qu'on en dise,
En commet à son tour.

LA MÈRE MICHEL.

Permettez qu'en retour
De votre complaisance...

BERNARDIN.

De grâce, coupons court
A cette conférence !...
Et revenons un peu,
Si vous voulez m'en croire,
Madame, à mon neveu !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! c'est une autre histoire !

BERNARDIN.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

LA MÈRE MICHEL (*mystérieusement*).

Ecoutez !... Entre nous,
De mes pensionnaires,
C'est le moins turbulent...
Mais... comme ses confrères...
Il est un peu galant.

Ensemble.

BERNARDIN.

Lui !...
Ma foi, c'est naturel !...
A son âge,
Le cœur n'est point cruel.
Et le sage
Aime sept fois le jour
Quand l'amour
Le tient en esclavage,
Pour la première fois,
Sous ses lois.

LA MÈRE MICHEL.

Oui !...
Il a du naturel
Pour son âge !...
Son cœur n'est point cruel,
Le beau page !
Non, son cœur n'est pas sourd,
Et l'amour,
Prenez mon témoignage,
Le réduit quelquefois
Sous ses lois.

BERNARDIN.

Ah ! il a des amourettes, monsieur Paul !...Et moi qui lui destinais un excellent parti.

LA MÈRE MICHEL.

A vous parler franchement, il me paraît disposé à prendre son parti sans l'assistance de personne.

BERNARDIN.

Nous mettrons ordre à cela... Mais il s'agit d'autre chose pour le moment...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAUL (*entrant par le fond sans être vu*).

PAUL (*à part*).

Quoi, l'oncle Bernardin !

BERNARDIN (*à la mère Michel*).

Je suis venu exprès, bravant l'intempérie de la saison, pour m'informer de sa conduite.

PAUL (*à part*).

Ah ! vraiment !

BERNARDIN.

Il m'est parvenu certaines nouvelles peu satisfaisantes sur son compte.

PAUL (*à part*).

Tiens ! Tiens !

BERNARDIN.

Je veux éclaircir tout cela.

PAUL (*à part*).

Nous éclaircirons.

BERNARDIN.

On le dit livré à la dissipation...

PAUL (*à part*).

Allons donc !

BERNARDIN.

...Négligeant ses études et s'amusant au lieu de suivre ses cours...

LA MÈRE MICHEL.

Mais...

PAUL.

Pardon, cher oncle, on vous a mal renseigné.

BERNARDIN.

Ah ! c'est vous, monsieur mon neveu ?

PAUL (*lui tendant la main*).

Moi-même, prêt à vous donner tous les renseignements désirés.

LA MÈRE MICHEL (*sortant*).

A la bonne heure. Laissons-les se débrouiller et continuons notre petite besogne. Entre l'oncle et le neveu, on ne met pas le nez.

BERNARDIN (*à part*).

Il est encore audacieux, le scélérat !

SCÈNE VII.

BERNARDIN, PAUL.

PAUL.

Vous ne sauriez croire, cher oncle, le plaisir que j'éprouve à vous voir aujourd'hui...

BERNARDIN.

Oui, hein ! (*A part.*) Le fripon ! (*Haut.*) Ce plaisir est-il sans mélange ?

PAUL.

Sans aucun mélange, je vous assure.

BERNARDIN.

Ta conscience n'éprouve aucun remords ?

PAUL.

Aucun remords. Pas plus que n'en éprouve l'enfant qui vient de naître.

BERNARDIN.

Pourtant tu n'es pas précisément né d'hier.

PAUL.

Non, pas précisément ; c'est ce qui prouve mon mérite exceptionnel.

BERNARDIN.

Or çà, monsieur mon neveu, nous allons, avec votre permission, faire trêve au badinage !

PAUL.

Très volontiers ; je suis prêt à me soumettre au plus sévère interrogatoire.

BERNARDIN (*à part*).

Voyez donc quel aplomb ! Ah ! il est rendu plus loin que je ne pensais !...

PAUL.

J'irai même au-devant de vos questions.

BERNARDIN.

Tu peux t'en dispenser. Tes déportements me sont connus. Loin de poursuivre tes études avec l'assiduité d'un jeune homme soucieux de son avenir, tu dépenses follement ta vie en divertissements frivoles, au milieu d'un cercle de jeunes étourdis...

PAUL.

S'il vous plaît...

BERNARDIN.

Silence !...

PAUL.

Permettez-moi un mot d'explication.

BERNARDIN.

Une explication ? Je voudrais bien entendre cela ! Oseras-tu nier ?...

PAUL.

Bien plus. J'ai la preuve du contraire...

BERNARDIN.

Une preuve ! Ah ! Ah !...

PAUL.

Oui, une preuve irréfutable.

BERNARDIN.

A-t-on jamais vu pareille audace ! Et, où est-elle cette preuve ?

PAUL.

La voici.

(*Il tire de sa poche son diplôme qu'il présente à Bernardin ; celui-ci le déploie et reste stupéfait en le lisant.*) (*Musique.*)

BERNARDIN.

...Lauréat ! Premier grand prix !...

(*Il regarde Paul quelques instants d'un air étonné, puis lui tend les deux bras. Paul s'y précipite.*)

Ah ! pardon, mon cher enfant, pardon !... Quelle injustice !...

PAUL.

N'en parlons plus, cher oncle. C'est votre sollicitude pour moi qui vous a fait prendre au sérieux les faux renseignements qu'on vous a donnés sur mon compte. L'important, c'est que je n'ai pas trompé vos espérances et que nous sommes heureux.

BERNARDIN.

Oui, mon cœur a été trop prompt, comme toujours... Je ne me corrigerai jamais de cela !... Mais, puisque tu ne m'en gardes pas rancune, réjouissons-nous et parlons de tes perspectives pour l'avenir.

PAUL.

Je le veux bien.

BERNARDIN.

Tu es arrivé à cette époque de la vie où l'on s'occupe sérieusement de fixer ses affections.

PAUL.

J'y songe.

BERNARDIN.

Ah ! vraiment ! Cela s'adonne bien. Dernièrement, j'ai fait la rencontre d'une excellente personne, et j'ai pensé à toi.

PAUL.

Ah ! c'est singulier ! Nous avons eu la même pensée.

BERNARDIN.

Comment cela ?

PAUL.

Moi aussi, j'ai fait la découverte d'une jeune fille accomplie, et j'ai pensé à...

BERNARDIN.

A quoi !

PAUL.

A moi.

BERNARDIN.

Hein ?

PAUL.

Oui.

BERNARDIN.

Tu l'aimes ?

PAUL.

Passionnément !

BERNARDIN.

Et tu veux l'épouser ?

PAUL.

Tout de suite.

BERNARDIN.

Ah ! dis donc, mon enfant, mais qui est-elle, cette jeune fille ?

PAUL.

La nièce de la mère Michel.

BERNARDIN (*faisant un haut-le-corps*).

La quoi !... La nièce de cette vieille bonne femme qui m'a fait, il y a un instant, toutes sortes de grimaces ?... Es-tu sérieux ?

PAUL.

Les amoureux le sont toujours.

BERNARDIN.

Sacrebleu, mon neveu, à quoi songes-tu ?

PAUL.

A mon bonheur.

BERNARDIN.

Mais elle est sans position, sans fortune, cette jeune fille !

PAUL.

En la prenant pour femme, j'épouse un trésor !

BERNARDIN.

Tut ! Tut ! Tut ! Point de sottises, mon garçon... Tu n'es pas lauréat, premier grand prix... et neveu, par-dessus le marché, de Jean-Chrysostome-Emmanuel Bernardin, pour la simple fantaisie de faire un mariage obscur, à la suite d'une amourette d'occasion.

PAUL.

Vous ne la connaissez pas...

BERNARDIN (*s'échauffant*).

Que je la connaisse ou non, cela ne fait rien à la chose, et je trouve un peu singulier, soit dit en passant, que tu te sois permis de faire le choix d'une femme sans consulter mes goûts.

PAUL.

Ne trouveriez-vous pas encore plus singulier que j'eusse omis de consulter les miens ?

BERNARDIN.

Ainsi, tu persistes, en dépit de mes judicieuses observations ?...

PAUL.

L'honneur et l'amour m'y forcent.

BERNARDIN (*éclatant*).

Eh bien, tâche que ces deux choses-là te fassent vivre, et ne compte plus sur moi... Un lauréat... premier grand prix, et

cœtera, neveu de Jean-Chrysostome-Emmanuel Bernardin, épouser une personne sans nom et sans fortune !... Ah ! mais c'est tout simplement énorme !

PAUL.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

BERNARDIN.

Pas d'explications !... je ne consens à rien !... Ne m'en parle plus !

Hé, morbleu, c'est presque un amour
Illicite !...
Puisque, par un si mauvais tour,
On m'irrite,
Eh bien, c'est fait, pour couper court,
Mon neveu, je vous déshérite !

PAUL.

Votre tempérament,
Cher oncle, en ce moment,
Vous fait innocemment
Commettre l'arbitraire.

(*Bernardin fait un mouvement d'impatience.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, PAULINE (*entrant par le fond, sans être vue*).

PAUL (*à Bernardin*).

Est-il donc nécessaire
De se mettre en colère
Pour se comprendre un peu ?

BERNARDIN (*avec colère*).

Halte-là, mon neveu !
Je n'y tiens plus, corbleu !

Ah ! l'aventure est bonne !
Je crois, Dieu me pardonne,
Que c'est moi qu'on sermonne !
En a-t-il du toupet !

PAUL.

Permettez, s'il vous plaît...

BERNARDIN.

Non, non, non, c'en est fait !
Après cette insolence,
Monsieur, je vous dispense
D'autres frais d'éloquence.

PAUL (*avec irritation*).

Hé, comme il vous plaira !

BERNARDIN.

Voyez s'il se taira.
Impertinent, ingrat,
Si de ce mariage
Tu m'infliges l'outrage,
De tout droit d'héritage
Je te dispenserai !...

PAUL.

Frappez à votre gré ;
Je m'en consolerai
Auprès de ma Pauline.

PAULINE (*à part*).

Ciel ! Il se détermine
A sa propre ruine !...
Je veux intervenir...

BERNARDIN.

Il te faut consentir...

PAUL.

Jamais ! Plutôt mourir !...

Ensemble.

BERNARDIN.

Fort bien, puisque dans cet amour
Qui m'irrite
Ton cœur s'engage sans retour,
Je te quitte.
Oui, c'en est fait, pour couper court,
Mon neveu, je vous déshérite.

PAUL.

Enfin puisqu'ainsi mon amour
Vous irrite,
De vos legs mon cœur sans retour
Vous acquitte.
Oui, c'en est fait, pour couper court,
Cher oncle, je me déshérite.

BERNARDIN.

Quoi ! ton cœur s'éprend ainsi
D'une femme sans fortune !...
Je veux voir cette importune
Avant de partir d'ici !...

(*Faisant mine de partir.*)

Où la trouver ?...

PAULINE (*s'interposant*).

Me voici !...

(*Bernardin reste interdit. Pauline prend une attitude digne et fière.*)

PAUL (*surpris*).

Ciel, Pauline !...

BERNARDIN.

Vous !...

PAULINE.

Moi-même.

BERNARDIN.

Vous êtes ?...

PAUL (*avec élan*).

Celle que j'aime...

PAULINE (*cantabile*).

Moi, je suis l'enfant du malheur
Qu'un sort funeste a lancé dans la vie
Comme une épave au naufrage ravie !...
Mon patrimoine est la douleur !...

Trio. (*Ensemble.*)

PAULINE.

Ma dot unique
Est mon amour ;
Mais aux chastes accents d'une âme sympathique
Le cœur aujourd'hui reste sourd.

PAUL.

Sa dot unique
Est son amour ;
Mais aux chastes accents de sa [voix sympathique
Mon cœur ne peut pas rester [sourd.

BERNARDIN.

La dot unique
N'est pas l'amour.
C'est en prenant l'amour par le [côté pratique
Qu'aujourd'hui l'on se fait la [cour.

PAULINE (*à Bernardin*).

Monsieur !

BERNARDIN (*effaré*).

Eh ! quoi ?...

PAULINE.

Ecoutez-moi.

BERNARDIN (*agité*).

Oui, oui, sans doute,
Je vous écoute...

PAULINE.

Dans un moment
D'enivrement
Et de faiblesse,
J'ai fait l'aveu
De ma tendresse...

BERNARDIN (*l'interrompant vivement*).

A mon neveu ?...
Voyez un peu !...

PAUL (*aux pieds de Pauline*).

Et je m'empresse,
A vos genoux.
De...

PAULINE (*à Paul*).

Levez-vous !
Un abîme existe entre nous !...
Notre bonheur n'était qu'un rêve !...
Soyez riche... Je vous relève
De votre promesse...

PAUL.

Ah ! douleur !

BERNARDIN.

Bon, j'en suis quitte pour la peur !

PAUL (*désespéré*).

Pourquoi cette rigueur subite ?...
Grâce !... Je vous supplie !...

PAULINE.

Hélas !...

BERNARDIN (*à Paul*).

Mon cher neveu, n'insiste pas...

PAULINE.

Devant ce dédain qui m'irrite,
Mon cœur retrouve sa fierté
Et je vous rends la liberté !...

PAUL.

Oh ! je préfère l'esclavage
A cette liberté !...

BERNARDIN (*à Paul*).

Mon Dieu !
Ne persiste pas davantage...
Partons... fuyons loin de ce lieu !...

SCENE IX.

LES MÊMES, LA MÈRE MICHEL.

LA MÈRE MICHEL (*entrant précipitamment, une lettre à la main*).

Pauline !... Ah, je suis tout en nage !...
Tiens, lis !... Une lettre... voici...
De ton père...

PAULINE.

Ah ! Seigneur !... merci !...
Il est vivant !...

(*Elle baise la lettre et lit avec avidité. La mère Michel suit des yeux par-dessus son épaule.*)

BERNARDIN (*à Paul*).

Sortons d'ici.

PAUL.

Non, je veux partager sa joie.

PAULINE (*tout en lisant*).

Juste ciel !... mon âme est en proie
Au délire !... Il vient !... Il arrive !...
Il est riche !... Ah ! cette messive
D'un double amour remplit mon cœur !...
L'orpheline trouve son père
Et, sans déroger à l'honneur,
Elle associe à son bonheur

(*Tendant la main à Paul.*)

Celui qui, seul, a su lui plaire !...

PAUL (*laissant sa main*).

Pauline, vos accents,
Comme la voix d'un ange,
Ont enivré mes sens
D'un bonheur sans mélange !...

BERNARDIN.

Allons donc !... je me sens
Tout ému !... c'est étrange
Comme je suis braillard !...

(*A Paul.*)

Ecoute, mon gaillard !...
Si tu veux épouser
Cette jeune personne,...

PAUL.

Eh bien ?...

BERNARDIN.

Soit, ça m'adonne !

(*Paul lui serre la main avec transport.*)

PAUL.

Alors, sans épuiser
La note sensitive,
Pouvons-nous concevoir
Un peu le doux espoir
Du legs en perspective ?...

BERNARDIN (*avec bonhomie*).

Ma foi, tout nous arrive
On ne peut plus à point,
Et je n'objecte point
A cette alternative.

PAULINE (*à la mère Michel*).

Et vous, ma bonne tante ?

LA MÈRE MICHEL.

Oh ! moi, je me contente
Du bonheur du prochain
En souvenir du mien...
D'une vie heureuse et sans ombres.
Je vous fais le souhait formel ;
Et, quand vous aurez des jours sombres.
Venez voir la mère Michel.

SCENE X.

LES MÊMES, ERNEST, PUIS LES AUTRES ÉTUDIANTS QUI ENTRENT AVEC EMPRESSEMENT.

(*La mère Michel communique la bonne nouvelle à Ernest qui fait des signes de satisfaction. Même pantomime entre Ernest, et les autres étudiants, à mesure qu'ils entrent.*)

Duo.

PAUL ET PAULINE.

Ah ! mon âme ravie
Ne connaît plus que le bonheur !
Désormais de la vie
Je vais savourer la douceur !

TOUS (*chœur final*).

Au bon moment,
L'amité nous rassemble.
Chantons gaîment,
Oui, célébrons ensemble,
Avec entrain,
Par un joyeux refrain,
L'heureuse circonstance
Qui $\begin{matrix}\text{nous}\\\text{les}\end{matrix}$ unit
Et qui fournit,

Contre toute espérance,
En ce jour,
La juste récompense
De l'amour.

FATENVILLE

Piece en un acte.

Personnages :

FATENVILLE.
DUCLOS, père de Rose.
JOSON, domestique.
ARTHUR, amoureux de Rose.
ROSE, fille de Duclos.
LISETTE.

La scène est dans une petite ville, à quelques lieues de Montréal. Le théâtre représente une pièce de la maison de M. Duclos, capitaliste du lieu ; Lisette est occupée à ranger les meubles ; elle fredonne un air quelconque. Joson entre subitement, tenant à la main une petite malle de voyage, qu'il laisse tomber, par mégarde, sur les talons de Lisette, en disant d'un air bourru :

SCENE I.

JOSON.

En v'la encore un qui va r'cevoir la pelle [1].

LISETTE (*se retournant effrayée et fâchée*).

Aïe ! Mon insécrable butor ! T'en fais jamais d'autres. Si tu peux y r'venir, j'te vas donner d'mon manche à balai sur les épaules !...

[1] Expression populaire qui signifie se faire refuser en mariage.

JOSON (*reculant et joignant les mains d'un air penaud*).

Cher p'tit ange du bon Dieu ! j't'ai t'y fait mal ?...

LISETTE.

Si tu m'as fait mal, grand pain d'orge ! Avec c'te...

JOSON.

Pardonne-moi, ma p'tite Lisette ; c'est pas d'ma faute, j't'assure...

LISETTE (*balayant avec fureur de son côté*).

Il est ben temps de m'demander pardon, à c't'heure que tu m'as presque estropiée, vilain gauche que t'es !

JOSON.

Voyons, Lisette, te fâche donc pas comme ça tout d'une pièce ;... ça t'avient pas...

LISETTE (*brandissant son balai*).

Ça m'aviendrait de t'faire goûter d'mon...

JOSON (*lui présentant les épaules en riant*).

Eh bien ! si ça peut t'faire du bien...

LISETTE (*lui donnant du balai sur les épaules*).

Tiens ! puisque t'en veux !...

JOSON (*se tenant l'épaule*).

Sapristi ! Tu t'fais pas prier !

LISETTE.

C'est moins qu'tu mérites, grand maladraite.

JOSON.

Ça t'a t'y soulagée au moins ?...

LISETTE.

J'sais pas c'qui me r'tient !...

SCÈNE I. — LISETTE (*lui donnant du balai sur les épaules*). Tiens ! puisque t'en veux !... (*Page* 198.)

JOSON.

Allons donc, mon p'tit agneau ! T'es pas raisonnable... J'conviens qu'j'ai fait une bêtise. Mais, après tout, j'ai du sentiment, va !... Épi, dans l'fond, si j'sus un peu bourru, moi aussi, c'est pas sans cause. I' s'passe pas d'journée sans qu'il nous arrive quelque nouveau pantin d'la ville ; y'en a pas plus tôt un d'parti que, flan !... en v'la un autre qui nous *ressout ;* et c'est toujours ce pauvre Joson qu'on charge comme un mulet. Comment veux-tu ! la moitié d'mon temps s'écoule à trimbaler les batteries d'campagne de ces beaux messieurs... et, par-dessus le marché, pour me remettre en bonne humeur, il faut que je r'çoive de c'te... chose-là sur les épaules,... épi, que j'dise merci !

LISETTE (*s'apaisant*).

Si t'étais pas si gauche, itou.

JOSON.

Hé ben, oui, j'sus gauche... mais ça n'empêche pas qu'y a moyen d'vivre ensemble sans s'faire de ces caresses-là ; y faut ben un peu s'endurer les uns les autres. Te souviens-tu de c'que M. le curé nous disait, dimanche dernier, au prône ?

LISETTE.

Oui, i'disait : " Bienheureux les pauvres d'esprit... "

JOSON.

Non ! Non !

LISETTE.

Et je m'sus dit, en l'écoutant, j'connais certaines gens qu'auront la place d'honneur, dans l'autre monde.

JOSON.

Bon ! la v'la qui m'pousse encore des pointes ; ... mais non, c'est pas ça que j'veux dire ; il nous disait d'nous aimer les uns les autres.

LISETTE.

Epi ?...

JOSON.

Hé ben, i'm'semble que si tu voulais écouter M. le curé, y aurait pas besoin de... de c't'instrument-là pour nous mettre d'accord.

LISETTE.

C'est possible; mais chacun est libre d'aimer son prochain à sa manière.

JOSON.

J'admets ça ; (*se frottant l'épaule*) i'm'semble, pourtant, qu'on n'prend pas toujour l'amour du bon côté.

LISETTE (*souriant*).

Tiens, Joson, j'cré qu't'as encore le manche à balai su l'cœur.

JOSON.

Sur les reins, tu veux dire.

LISETTE.

N'importe, j'te pardonne tout ça.

JOSON.

Beau dommage !

LISETTE.

Parlons du nouveau déballé... Ousque tu l'as pêché, celui-là?

JOSON.

Comme tous les autres, à la gare du chemin de fer. Je r'gardais ben tranquillement débarquer les passagers, quand j'vis venir de mon côté un grand frisé, avec une moustache retroussée en queues de souris, des gants jaunes comme un *sept francs*, des bottes de cuir *impotent*, et, par là dessus, un *castor* haut comme un pain de sucre blanc. En l'apercevant, je m'sus dit : " En v'la encore un ! " Mais y avait pas moyen d'échapper. I'm'accoste donc, de l'air d'un homme qui veut m'enjamber par-dessus la tête, et me dit en retroussant ses queues de souris : " Ecoute donc, grand butor ! " (*Avec un air de dignité offensée.*) — " Je m'appelle

Joson, monsieur, que j'lui réponds.—Eh ben, "*Chausson*," qu'i m'riposte, veux-tu m'dire ousque reste M. Duclos? — C'est là, que j'lui réplique, en montrant la maison. — Ousqu'est son domestique? qu'i m'demande. — Me v'la, monsieur, que j'dis: et, sans plus de façons, i'm'jette son porte-manteau su l'dos en ajoutant: "Tu diras à ton bourgeois que son ami, M. *Va-t-en-vite*, sera chez lui dans une demi-heure," et j'partis avec ma charge, pas trop content d'ses compliments, et j'sus arrivé icite... et j'ai... mais parlons plus d'ça... (*Il se frotte l'épaule.*)

LISETTE.

Comment-c'que tu l'appelles?

JOSON.

Va-t-en-vite.

LISETTE.

Fatenville, tu veux dire?

JOSON.

P't'être ben; j'sais qu'ça rimait sur queuque chose comme ça.

LISETTE.

C'est justement lui! Mam'selle Rose m'en a parlé hier. I paraît qu'c'est une espèce d'avocat que M. Duclos a rencontré à Montréal et qui l'a si ben enjolé en lui parlant d'économie et de je n'sais quoi, que l'bonhomme s'est dit en lui-même: "V'la justement l'gendre qu'i m'faut"; et va sans dire qu'i l'a invité à venir nous voir. Un autre serait descendu à l'hôtel; mais monsieur Fatenville ne connaît pas ces façons-là, et, lorsqu'il accepte une invitation, c'est à condition qu'on le loge, qu'on le pensionne...

JOSON.

Et qu'on porte ses paquets!

LISETTE.

Mam'selle Rose en a eu des nouvelles par une de ses amies qui lui écrit que c'est un pédant et un mal appris de la pire sorte. Aussi, a s'propose d'y faire petite mine, quand il se présentera.

JOSON.

Y en a-t-y une fichue différence entre ce gibier-là et M. Arthur !

LISETTE.

Ah ! ça, c'est l'joli garçon, par exemple... Il a une si belle façon... épi c'est un ami d'enfance de Mam'selle Rose ; mais il paraît que M. Duclos n'veut pas en entendre parler... Son père a eu des malheurs, un procès, je n'sais quoi ; et tu sais qu'avec not'bourgeois, pas d'argent pas d'affaires. Par chance que Mam'selle Rose ne chante pas sur c'te gamme-là.

JOSON.

Et penses-tu qu'ils viendront à bout du bonhomme ?

LISETTE.

J'sais pas comment ça tournera à la fin... Toujours qu'ils s'aiment ben, va !

JOSON.

Ces pauvres jeunes gens !

LISETTE.

C'matin, encore, i'y a écrit un petit billet...

JOSON.

Un billet ?

LISETTE.

Oui, un petit billet tout parfumé.

JOSON (*reniflant*).

Ah !

LISETTE.

Et j't'assure que ça parlait ben ; c'te pauvre petite demoiselle ! a pleurait à chaudes larmes en l'lisant.

JOSON.

Vous avez qu'à voir !

LISETTE.

I'paraît qu'y disait qu'il l'aimait, épi... qu'y s'ennuyait, épi... qu'y voulait s'tuer, épi... qu'y s'en irait ben loin, chercher fortune, épi... qu'il n'l'oublierait jamais, épi... qu'il reviendrait, épi... qu'ils s'marieraient...

JOSON.

C'est-il donc joli d'avoir d'l'esprit comme ça ! (*S'approchant d'un air aimable.*) Si j'pouvais t'écrire de même, moi aussi, hein, Lisette ?

LISETTE.

Tiens, Joson, par exemple, ne r'commence pas...

JOSON.

Ah ! pargué, avec toi, c'est toujours comme ça. On n'a pas l'temps de t'dire une petite *tendreté* que flanc ! v'là qu'ça nous tombe su l'dos comme une malédiction... Bonté divine ! si j't'entendais une fois, une pauvre p'tite fois m'dire : " Joson, j't'aime ! " j'cré qu'j'en mourrais d'plaisir !

LISETTE.

Aie pas peur, va, Joson, s'y n'en dépend que d'ça, tu cours une chance de faire de vieux os.

JOSON (*d'un air triste*).

Oh ! t'as beau dire, Lisette, c'est toujours ben *d'valeur* quand on n'a personne à qui conter ses p'tits secrets... Tiens,... pas plus tard qu'à c'te heure, si tu voulais être plus raisonnable, j'aurais queuque chose de gentil à t'dire.

LISETTE.

Mais, mon cher Joson, rien n'empêche, dis toujours.

JOSON (*à part, joyeusement*).

Elle a dit son cher Joson !...

LISETTE.

J'fais ben voir comme ça ; mais ça n'veut rien dire... (*Souriant.*)... Qu'est-ce que c'est que tu voulais m'apprendre ?

JOSON (*s'approchant*).

Oh ! ça s'dit pas comme ça.

LISETTE.

Mon p'tit ami ...

JOSON (*à part*).

Hé ! hé ! son p'tit ami !...

LISETTE.

Tu n'me refuseras pas ça, Joson ?...

JOSON,

Ben, dis-moi rien qu'un p'tit mot, épi...

LISETTE.

Rien qu'un p'tit mot ?

JOSON.

Oui, rien qu'un tout petit mot.

LISETTE.

Et qué que ce p'tit mot-là.

JOSON.

Dis-moi seulement que tu m'aimes.

LISETTE (*s'en allant*).

Ah ! pour ça, par exemple !

JOSON (*s'en allant*).

C'est bon, j'n'ai rien à t'dire.

LISETTE (*revenant*).

Hé ben, oui, Joson, tu sais ben que j't'aime.

JOSON.

Cher p'tit rossignol ! — Répète-moi donc ça encore une fois.

LISETTE.

Et tu me l'diras après ?

JOSON.

J'te l'promets. Dis-moi seulement : " Mon cher p'tit Joson, j't'aime ! "

LISETTE (*sur le même ton*).

Mon cher p'tit Joson, j't'aime !

JOSON.

Hé ! hé ! c'est-il donc gentil !...

LISETTE.

Ben, parle à c't'heure.

JOSON.

Hé ! hé !

LISETTE (*levant son balai*).

Ah ! si tu penses m'enjôler comme ça, par exemple !

JOSON (*reculant*).

Non ! Non !

LISETTE.

Hé ben, qu'est-ce que c'est que tu voulais m'dire ?

JOSON.

C'que j'voulais t'dire ?

LISETTE.

Oui, imbécile !

JOSON.

J'voulais,... (*reculant*) j'voulais t'dire merci !

(*Joson se sauve, Lisette le poursuit; il se heurte, en sortant, contre Fatenville qui entre; celui-ci reprend son aplomb, se retourne tout d'une pièce, ajuste son lorgnon et regarde aller Joson.*)

SCÈNE II.

LISETTE, FATENVILLE.

LISETTE (*à part, après avoir ri*).

V'la not'gibier : en a-t-il un air empêtré !...

FATENVILLE (*se retournant*).

Quel est ce personnage, s'il vous plaît?

LISETTE (*riant toujours*).

C'est un jeune homme pressé, monsieur.

FATENVILLE (*lorgnant Lisette*).

Mais elle est très gentille, celle-ci...

LISETTE (*à part*).

Est-il grossier à vot'goût !

FATENVILLE.

M. Duclos est-il ici?

LISETTE (*brusquement*).

Oui, monsieur. (*A part.*) Pain d'orge, va !

FATENVILLE.

Annoncez, s'il vous plaît, son ami, M. Fatenville.

LISETTE.

Oui, monsieur.

FATENVILLE.

Merci, mon chérubin (*il la lorgne*).

LISETTE (*s'éloignant*).

Son *chéri ben !*... Il m'appelle son *chéri ben !* (*Secouant son balai.*) Ah ! j'sais pas c'qui me r'tient de... (*Elle sort furieuse.*)

SCENE III.

FATENVILLE (*seul*).

Magnifique ! magnifique ! Parole d'honneur, ces paysannes sont charmantes ! Si la demoiselle de céans est un peu de cette trempe, je ne retourne pas à Montréal sans avoir mis les bans à l'église. Mais ne soyons pas trop exigeant ; occupons-nous de la dot... c'est l'important de la transaction... Quant à la future... je la prends telle qu'elle est. On ne vient pas à la campagne chercher une élégante, encore moins une femme d'esprit... Pour cette partie-là, parbleu, je m'en charge, moi. A elle les soins du ménage, à moi le reste et, pour peu que je m'en donne la peine, je saurai bien avoir de l'esprit pour deux... Mais, au fait, pour ne pas être trop rudement éprouvé, il vaut mieux se préparer au pire... Je me la représente dans toute sa grâce rustique :... encolure solide,... voix de basse-taille,... démarche embarrassée,... conversation idem,... cheveux à la Pompadour,... pourvu qu'ils ne soient pas roux ;... j'abhorre les cheveux roux !... Mais voici mon digne amphytrion ; il est tout rayonnant, le cher homme !

SCENE IV.

FATENVILLE. DUCLOS.

DUCLOS (*lui tendant la main*).

Vous voilà donc enfin, M. le citadin ! Il paraît que l'on consent difficilement à quitter la ville. Vous êtes attendu avec impatience depuis bientôt trois semaines, et je vous avouerai que je commençais à désespérer.

FATENVILLE.

Oh ! mes occupations, mon cher M. Duclos ! vous n'imaginez pas toutes les difficultés qui se présentent, lorsqu'il s'agit de couper court aux affaires pour prendre quelques jours de délassement. Il a fallu toute l'estime que je vous porte pour m'empêcher de vous manquer de parole.

DUCLOS.

C'est très aimable de votre part et soyez assuré que vous êtes le bienvenu. Je crains seulement que notre modeste campagne ne vous offre qu'une bien faible compensation pour toutes les brillantes distractions de la ville ; mais nous allons faire de notre mieux pour rendre votre séjour agréable. D'abord, mon cher Fatenville, rappelez-vous qu'ici vous êtes chez vous.

FATENVILLE.

Ne soyez pas en peine de moi. (*S'installant dans un fauteuil.*) Je suis heureux de goûter un peu de repos, surtout après la rude campagne électorale que nous venons de terminer.

DUCLOS (*désappointé*).

Vous vous occupez de politique !

FATENVILLE.

Il le faut bien, mon cher monsieur ; qu'est-ce que deviendrait le pays si nous ne nous en mêlions pas ?

DUCLOS.

Il est vrai.

FATENVILLE.

J'admets que nos services ne sont pas toujours appréciés. Malgré nos protestations de dévouement, le public s'acharne à nous imputer des vues intéressées et, bien souvent, nos plus belles périodes, les plus sublimes élans de notre éloquence, restent sans effet. Il y a lieu de se décourager, à la vérité ; pour ma part, je m'en console facilement en songeant que les plus grands génies ont été incompris... (*Lorgnant autour de l'appartement.*) Mais, mon cher M. Duclos, savez-vous que vous êtes très bien installé ? Parole d'honneur, si ce n'était que le silence et la tranquillité qui nous entourent, je me croirais dans un salon de ville !

DUCLOS.

Hé ! Hé ! vous êtes trop flatteur, mon cher ami. Il y a loin de tout ceci à vos somptueux appartements de la ville et je vous dirai franchement que, si vous observez ici quelque élégance, c'est à ma petite Rose qu'il faut s'en prendre.

FATENVILLE.

Qu'est-ce que c'est que ça, votre petite Rose?

DUCLOS.

C'est ma fille.

FATENVILLE.

En effet! (*A part.*) J'avais oublié son nom.

DUCLOS.

C'est bien le seul reproche que je puisse lui faire, de me causer un peu trop de dépense, avec tous ces ornements superflus qui, en fin de compte, ne rapportent rien... Mais, que voulez-vous? Elle est fille unique et je ne puis rien lui refuser.

FATENVILLE.

C'est une faiblesse bien pardonnable; au fait, j'espère que vous ne tarderez pas a me faire connaître ce charmant lutin qui se plaît à vous contrarier d'une manière aussi agréable.

DUCLOS.

La voilà précisément qui nous arrive; mais, sans doute que vous aurez de l'indulgence...

FATENVILLE.

Oh! soyez tranquille, je saurai bien la mettre à l'aise.

SCENE V.

FATENVILLE, DUCLOS, ROSE.

(*Rose est vêtue d'un négligé simple mais élégant; elle s'avance d'un air distrait; puis, apercevant Fatenville, elle laisse échapper une légère exclamation de surprise et veut se retirer. Fatenville la lorgne en se levant lentement.*)

DUCLOS (*la rappelant*).

Viens, mon enfant, M. Fatenville saura bien t'excuser. C'est un de mes bons amis que j'ai l'honneur de te présenter.

ROSE (*faisant une légère inclination*).

Monsieur? (*A part.*) L'impertinent, de me lorgner ainsi!

FATENVILLE (*saluant d'un air emprunté*).

Charmé de faire votre connaissance, mademoiselle. (*A part.*) Elle n'est pas mal du tout!

ROSE (*avec hauteur*).

Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un ici, et, sans la voix de mon père qui m'a rappelée, je me serais empressée de me soustraire à votre examen, monsieur.

FATENVILLE (*à part*).

Si je n'étais à la campagne, je dirais qu'elle se moque de moi, parole d'honneur! (*Haut, d'un air embarrassé.*)... Oh! pardon, mademoiselle,... je... je... je suis ravi de vous surprendre au milieu de vos occupations journalières... (*A part.*) Diable! est-ce moi qui vais être intimidé maintenant?

DUCLOS.

Oh! notre ami est très indulgent, ma chère; il sait qu'à la campagne...

FATENVILLE.

Certainement! certainement! Je sais parfaitement à quoi m'en tenir là-dessus... Parole d'honneur, mademoiselle, je préfère cent fois la simplicité d'une naïve et modeste villageoise aux manières recherchées et souvent empruntées de nos citadines.

DUCLOS (*à part*).

Il a du bon sens, ce garçon-là!

ROSE.

Je suis heureuse, monsieur, de vous trouver aussi bien disposé et je m'aperçois, à vos paroles, que la naïveté ne vous est pas tout à fait étrangère.

DUCLOS (*à part*).

Bien répondu, très bien! Ah! elle tient de famille, cette enfant-là!

FATENVILLE.

Voyez-vous, mademoiselle, j'ai beaucoup étudié le genre humain ; je me suis plu, dans mes instants de loisir, à analyser les différentes classes de la société, depuis la plus élevée jusqu'à la plus modeste, et ce que je vous en dis est le fruit d'une longue et patiente observation.

DUCLOS (*à part*).

Quel abîme de science que ce gaillard-là !

ROSE.

En effet, j'ai cru voir, en entrant ici, que vous avez un goût très prononcé pour l'observation.

FATENVILLE.

Vraiment, je ne me croyais pas aussi bien apprécié et vous me donnez une nouvelle preuve, mademoiselle, que la perspicacité est le caractère distinctif de l'esprit féminin.

DUCLOS (*à part*).

Il est impayable !

ROSE.

Vous nous jugez trop favorablement, M. Fatenville ; j'admets que la femme est douée d'une faculté de perception qui ne se rencontre pas toujours chez l'autre moitié de l'espèce humaine, et qu'elle voit quelquefois à l'œil nu ce que maint observateur expérimenté peut à peine discerner, même avec le secours d'une lunette d'approche ; mais il ne faut pas, pour tout cela, lui attribuer le monopole des qualités intellectuelles...

DUCLOS (*à part*).

Bravo pour ma petite Rose !

ROSE.

Quant à moi, je suis plus généreuse et, quoique, dans mon estime, votre noble sexe pèche aussi souvent par la tête que par le cœur, je veux bien lui concéder sa juste part des qualités du cœur et de l'esprit. Cependant, je dois déclarer, aussi franchement

que vous l'avez fait avec moi, que la modestie n'est pas toujours son *caractère distinctif* et que l'on rencontre assez fréquemment d'élégants échantillons de l'espèce chez qui la vanité tient lieu de qualités plus solides.

DUCLOS (*à part*).

Décidément, elle tient de famille, cette enfant-là !

FATENVILLE.

A mon tour, je proteste contre vos opinions à notre égard (*se rengorgeant*), et je crois qu'il ne faut pas confondre la dignité d'un homme qui se sent supérieur à ceux qui l'entourent, avec les airs d'emprunt que donne la vanité.

DUCLOS.

C'est vrai ; c'est parfaitement vrai, ce que vous dites là, mon cher M. Fatenville. On est trop souvent porté, lorsque l'on n'a pas l'expérience du monde, à se tromper sur les apparences.

ROSE (*à Fatenville*).

Il est très difficile que l'on se fasse illusion sous ce rapport, et la distinction entre la fatuité et le vrai mérite est bien aisée à faire. Les hommes d'esprit, n'en déplaise à votre sexe, sont aussi rares qu'ils sont faciles à reconnaître ; les sots ont aussi leurs *caractères distinctifs*, pour me servir de vos paroles ; ils ont, de plus, l'avantage d'être les plus nombreux dans ce bas monde et l'on n'a, la plupart du temps, qu'à lever les yeux et à regarder devant soi pour en découvrir quelque riche spécimen.

DUCLOS (*à part*).

C'est encore vrai ça. Ils ont, parbleu, raison tous les deux.

ROSE (*voulant se retirer*).

Mais vous me forcez, malgré moi, de commettre une indiscrétion : vous avez sans doute, avec mon père, des affaires plus importantes que cette conversation et j'ai eu tort de vous interrompre.

FATENVILLE.

Oh ! mademoiselle, au contraire, nous en étions à parler de vous et vous êtes arrivée on ne peut plus à propos. N'est-ce pas, M. Duclos ?

DUCLOS.

Certainement, mon enfant, notre ami n'est pas venu pour affaires et tous ses moments sont à nous... (*Bas à Rose.*) Il est venu exprès pour toi.

ROSE (*bas à Duclos*).

Tant pis !

DUCLOS (*de même*).

Hein ?

ROSE (*de même*).

Il est détestable !

DUCLOS (*de même*).

Tais-toi ! (*Il donne des signes de mécontentement.*)

FATENVILLE (*à Rose*).

Je puis vous certifier que c'est parfaitement exact ; j'étais fatigué... blasé du tumulte de la ville et du grand monde, et j'ai saisi avec empressement la première occasion venue pour m'enfuir.

DUCLOS (*à part*).

Elle se moquait donc de lui, tout ce temps-là !

ROSE (*à Fatenville*).

C'est-a-dire que vous avez pris congé du grand monde pour venir vous vulgariser parmi nous ? (*Duclos fait des signes d'impatience à Rose qui ne le regarde pas.*)

FATENVILLE.

Précisément, mademoiselle.

ROSE.

Vous voulez condescendre à vous faire campagnard pour quelques jours ? (*Fatenville fait un signe affirmatif, Duclos continue ses démonstrations à Rose.*) C'est très aimable à vous et nous allons vous aider autant que possible à opérer la transformation ; mais je crains que la tâche ne soit au-dessus de nos forces.

DUCLOS (*à part*).

Et moi qui la croyais déjà toute entichée ! Oh, les femmes ! les femmes ! (*Il continue ses signes à Rose qui ne les aperçoit pas.*)

FATENVILLE.

Soyez tranquille sur mon compte ; j'aime beaucoup les mœurs villageoises et je n'aurai aucune difficulté à m'y faire.

DUCLOS (*continuant ses signes*).

—Mais sans doute ! Mais sans doute ! !...

ROSE.

D'abord, il va falloir faire disparaître ce vilain instrument (*indiquant le lorgnon*). Examiner les gens sous le nez, à travers un lorgnon, peut être de mode dans les cercles que vous fréquentez ; mais, à la campagne, cela passerait pour une inconvenance. (*Duclos redouble ses démonstrations.*)

FATENVILLE.

Ha ! ha ! ha ! Quelles mœurs primitives !

ROSE.

Vous devez, en même temps, oublier, s'il se peut, votre mérite personnel et ne pas avoir l'air de vous croire plus instruit, plus spirituel, plus intelligent que le commun des mortels. Autrement vous passeriez, aux yeux des naïfs villageois, pour un fat et un impertinent.

DUCLOS (*à part*).

C'est indigne ! Il va s'apercevoir... (*Il fait des gestes terribles.*)

FATENVILLE.

Mais lorsque l'on se sent une supériorité réelle !... :

ROSE.

Il suffit d'en faire parade pour qu'on vous la conteste. (*Duclos gesticule toujours.*)

FATENVILLE (*à part*).

Parole d'honneur, ces villageois ne sont pas aussi intelligents que je les croyais.

DUCLOS (*bas à Rose*).

As-tu entrepris de le chasser par tes sarcasmes ?

ROSE (*bas à Duclos*).

Vous voyez bien qu'il ne les comprend pas.

SCENE VI.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

M. Arthur est ici qui demande à vous voir.

DUCLOS (*à part*).

Bon ! un rival à présent. Il ne manquait plus que cela !

ROSE (*à part*).

Quelle imprudence ! Il ne pouvait arriver plus mal à propos.

LISETTE.

Est-ce que je vais lui dire de...

DUCLOS.

Non, dis-lui que j'ai des affaires importantes.... que Rose est malade et que... que le diable l'emporte !...

LISETTE.

Oui, monsieur.

ROSE.

Mais, mon père !

DUCLOS.

Eh bien, quoi, *mon père* !...

ROSE.

Est-ce ainsi que vous traitez le fils d'un ancien ami ?

DUCLOS.

Cela me regarde, mademoiselle !

FATENVILLE.

Mais laissez-le donc entrer, je vous en prie ; c'est, sans doute, quelque type villageois.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR (*saluant amicalement*).

Ma foi, je me suis fatigué d'attendre après cette perfide Lisette et j'ai pris la liberté de sauter par-dessus les formes pour venir vous présenter mes adieux avant mon départ...

ROSE.

Vous nous laissez, M. Arthur !...

ARTHUR.

Il le faut bien, mademoiselle.

DUCLOS (*à part*).

Allons, tant mieux !... Ça me remet un peu...

ARTHUR.

La position pénible dans laquelle se trouvera ma famille si, comme j'ai tout lieu de le craindre, nous perdons le malheureux procès que vous connaissez, me mettra dans la nécessité de m'en rapporter entièrement à mon propre travail pour vivre. Je n'ai pas voulu attendre la catastrophe pour me mettre à l'œuvre ; un ami, qui jouit d'une excellente clientèle, m'a offert une société avantageuse ; j'ai accepté son offre et je pars demain.

DUCLOS.

C'est ce que vous avez de mieux à faire et je suis heureux, mon cher Arthur, de vous entendre énoncer un projet aussi favorable à vos intérêts, (*à part*) et à mon repos.

ROSE (*à part, avec dépit*).

Je m'en doutais bien ! Il fallait qu'il annonçât son départ pour être le bienvenu.

DUCLOS.

En attendant, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami, M. Fatenville.

ARTHUR (*saluant*).

Monsieur...

(*Fatenville, qui n'a cessé de lorgner Arthur, le salue d'un air de protection.*)

ARTHUR (*à Rose*).

Quelle est cette espèce ?

ROSE (*bas à Arthur*).

C'est une nouvelle affliction.

ARTHUR (*souriant*).

Quoi ! encore un prétendant ? Je ne vous laisserai donc pas seule avec vos ennuis.

ROSE (*bas à Arthur*).

C'est-à-dire que j'aurai un ennui de plus.

FATENVILLE (*bas à Duclos, indiquant Arthur du pouce, pendant que celui-ci s'entretient à voix basse avec Rose*).

C'est le bailli de l'endroit ?

DUCLOS (*bas à Fatenville*).

Pas tout à fait. Il a été admis au barreau l'an dernier.

FATENVILLE (*avec mépris*).

Un avocat de campagne ; cela revient au même.

DUCLOS.

Son père était un des plus riches propriétaires de notre localité ; mais une lacune dans ses titres a donné lieu à un procès

ruineux qui menace de le réduire à un état de gêne auquel ni lui ni son fils ne sont habitués.

FATENVILLE.

C'est sans doute la faute de ses aviseurs légaux ; il y en a si peu, mon cher monsieur, qui soient à la hauteur de leur mission

DUCLOS.

Tout le monde n'a pas vos connaissances.

FATENVILLE.

Oh ! je bénis le ciel tous les jours des quelques avantages qu'il m'a prodigués sous ce rapport ;... mais n'allez pas croire que je me suis formé une trop haute idée de mes talents.

DUCLOS.

Au contraire, je connais votre modestie.

FATENVILLE.

Je ne me vante jamais, moi, voyez-vous.

DUCLOS.

Je le sais bien.

FATENVILLE.

Et si j'ai un défaut, c'est de me mépriser.

DUCLOS.

C'est là votre malheur.

ROSE (*à Arthur*).

Pendant qu'ils s'entretiennent ensemble, passons dans le jardin, nous y causerons plus à l'aise de nos projets.

ARTHUR.

Je le veux bien ; mais peut-être que votre père...

ROSE.

Soyez tranquille. Un baiser sur chaque joue suffira pour...

ARTHUR (*la suivant*).

Je comprends... Et votre Fatenville ?...

ROSE.

Je saurai bien lui donner le change a celui-là.

ARTHUR.

Pas par le même procédé, j'espère ?

ROSE.

Jaloux, va ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

DUCLOS, FATENVILLE.

FATENVILLE (*avec importance*).

Oui, mon cher monsieur, si l'ignorance est une grande affliction, la science, je vous assure, est un fardeau souvent très lourd à porter. Quelque plaisir qu'il y ait à dépasser, par la force de son propre génie, le niveau des intelligences ordinaires, on se sent quelquefois, dans cette sphère élevée, tellement au-dessus du commun des esprits, que malgré nous, le sentiment de l'isolement s'empare de notre âme, et l'on se surprend, par moments, à regretter d'être instruit.

DUCLOS.

En effet, ce doit être une terrible charge qu'une éducation hors ligne. (*A part.*) Quelle acquisition pour la famille des Duclos qu'une tête comme celle-là !

FATENVILLE.

Je m'étais fait l'illusion de croire à la possibilité de trouver, dans les hautes régions de la société, une compagne suffisamment douée pour parcourir avec moi les sentiers tortueux de l'étude et pour charmer mes loisirs par des entretiens dignes d'une intelligence d'élite. Mais j'ai bien vite reconnu l'inutilité de mes espérances et, dans mon dépit de me voir constamment incompris, j'ai résolu de rechercher, au milieu des cercles plus modestes, une femme digne, sinon par l'esprit, du moins par les

qualités du cœur, de porter mon nom et de faire mon bonheur. C'est pour cela que je me suis dirigé du côté de votre paisible village...

DUCLOS (*à part*).

Voilà qu'il va faire sa déclaration ! Je me sens aussi timide qu'une jeune fille ! Dieu, quelle catastrophe pour la famille des Duclos, si Rose allait le refuser !

FATENVILLE (*continuant*).

En un mot je consens à devenir votre gendre (*souriant d'un air de suffisance*), si vous me jugez digne de cet honneur.

DUCLOS (*à part*).

Mon Dieu ! que répondre... (*Haut.*) Mais oui !... Mais certainement... L'honneur serait tout de notre côté et, pour ma part, je n'en serai que trop heureux ; je crains seulement que ma fille ne puisse pas apprécier vos hautes qualités...

FATENVILLE.

S'il n'y a que cela qui vous inquiète, soyez parfaitement à l'aise. J'ai renoncé, comme je vous l'ai dit, aux grandes qualités intellectuelles et je ne me montrerai pas exigeant à cet égard. D'ailleurs, votre enfant me paraît assez bien douée de la nature et, avec un peu de culture, je ne désespérerais pas d'en faire une femme distinguée.

DUCLOS.

Je vous avouerai que je suis un peu de votre avis. C'est peut-être une faiblesse de l'amour paternel, mais j'ai toujours cru ma fille destinée à épouser un homme de distinction.

FATENVILLE (*avec importance*).

Comme vous le voyez, vos espérances n'ont pas été tout à fait déçues. (*A part.*) Les miennes le seraient infiniment si la dot faisait défaut.

DUCLOS.

Je dois vous déclarer, cependant, qu'elle est un peu capricieuse dans ses goûts et que, si elle se mettait en tête de fermer

les yeux sur votre mérite et sur les avantages d'une alliance comme la vôtre, il serait peut-être un peu difficile de lui faire entendre raison. (*A part.*) Voilà la grande difficulté entre nous.

FATENVILLE.

Encore une fois, soyez tranquille, et, si vous ne voyez que cet obstacle à mon bonheur, je me charge de le faire disparaître.

DUCLOS.

Eh bien, je laisse la partie entre vos mains et je vous souhaite de tout mon cœur de la gagner... mais (*se retournant*) j'avais oublié...

FATENVILLE (*de même*).

En effet, ils étaient là... mais... (*Surpris de ne voir personne.*)

DUCLOS (*effaré*).

Comment, ils n'y sont plus !... Ah ! l'insolent !... l'impertinent... le... pardon, mon cher monsieur... excusez-moi... il faut que... pardon... je reviendrai... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FATENVILLE (*seul, regardant aller Duclos*).

Que diable a-t-il donc le bonhomme ?... Au fait, c'était un peu inconvenant, de la part de sa belle ingénue, de disparaître ainsi sans s'excuser. Mais ne soyons pas trop sévère... Elle s'est sans doute trouvée intimidée en ma présence... (*D'un air conquérant.*) Ma foi, j'en ai bien gêné d'autres... Après tout, elle n'est pas trop mal, ma future ;... pas sotte non plus ;... ses allures sont toutes civilisées, pour une villageoise, et je crois que je m'en accommoderai facilement, si son bonhomme de père veut seulement y mettre un peu du sien... Sapristi ! nous avons été vite en besogne !... Je suis ici depuis quelques heures à peine, et me voilà déjà fiancé, légataire universel en perspective d'une belle fortune, et... je ne sais quoi encore... Admettons aussi que j'ai déployé de l'habileté ! Le bonhomme a été émerveillé de mes connaissances profondes et il est sans doute, à l'heure qu'il est, le plus heureux

père du monde... Je n'ai plus maintenant qu'à m'occuper de ma prétendue... Il est vrai que son consentement n'est pas encore tout à fait obtenu... Bah ! c'est là un détail qui m'inquiète peu. Je n'ai qu'à préparer mes batteries pour la prochaine rencontre, et la victoire est à moi !... Mais il me semble que mon hôte retarde... Allons à sa recherche... Ah ! voici mon petit démon de tout à l'heure ; elle m'en donnera peut-être des nouvelles.

SCENE X.

FATENVILLE, LISETTE.

FATENVILLE.

Savez-vous où je pourrais trouver M. Duclos, ma belle ?

LISETTE (*brusquement*).

Non, monsieur. (*Fatenville sort.*)

SCENE XI.

LISETTE (*seule*).

Charche-lé, imbécile... Oh ! si j'me r'tenais pas, que j'aurais donc du plaisir à y faire son plat, à c'grand muscadin-là !... Et dire qu'on veut faire accepter un pareil escogriffe à notre pauvre mam'selle Rose... une jeune demoiselle si gentille... qu'a pas seulement un p'tit défaut... Oh ! c'est pas possible ; le bon Dieu n'permettra pas ça !

SCENE XII.

LISETTE, JOSON.

JOSON (*accourant tout effaré*).

Lisette ! Lisette !... as-tu vu ?

LISETTE.

Vu quoi, grand butor ?

JOSON.

Tu l's'as pas vu tout à l'heure dans l'jardin ?

LISETTE.

Tiens, c'est encore queuque mauvaise niche que tu veux me m'faire... J't'avertis, Joson, j'sus pas pour t'endurer.

JOSON.

Non, non ; ma grand'conscience ! c'est la pure vérité que j'te conte là... Ils étaient tous les deux qui se promenaient bras dessus, bras dessous. Oh ! si t'avais vu comme c'était gentil... comme ils avaient l'air de s'aimer ! Ma grand'vérité, Lisette, c'était justement comme nous autres...

LISETTE.

Qui ça, nous autres ?

JOSON.

Toi épi moi, quand t'es pas trop d'mauvaise humeur.

LISETTE.

Te v'là encore avec tes bêtises !... Quand ça qu'on s'est promené, nous autres, bras dessus, bras dessous ? Dieu merci, j'm'accrocherai pas d'sitôt à un mal peigné comme toi.

JOSON.

Hé ben, si j'ai pas la chevelure à ton goût, rien n'empêche... tu m'peigneras... y'a toujours moyen d's'arranger entre gens raisonnables.

LISETTE.

Oui, j'te peignerai *en effette* et d'la bonne façon.

JOSON.

Mais j'conte ben qu't'es t'encore fâchée, Lisette ?

LISETTE.

Belle demande ! J'voudrais ben savoir qui s'qui l's'rait pas ?

JOSON.

Lisette, il faut qu'j'te l'dise, y a une chose qui m'fait de la peine... T'es t'anne bonne fille ; t'as pas d'malice pour deux sous... t'es douce comme un agneau... tu n'voudrais pas faire de mal à une puce... et, malgré tout ça, faut toujours que tu m'dises des *duretés* quand j'veux t'parler d'nos p'tites affaires. J'cré qu'si mam'selle Rose en faisait la moitié autant à M. Arthur, il l'aurait *bétôt* plantée là.

LISETTE.

Il n's'rait pas plus fin qu'toi, va.

JOSON.

Toujours que c'est pas raisonnable, Lisette, de m'traiter comme ça !... Tous les jours, j't'apporte queuque chose, sous forme de compliment... C'est anne pomme par-ci, c'est un baton de tire par-là... Mes gages entières y passent, quoi !... Tu croques tout, sans me dire seulement merci, et moi, en retour, faut que j'mange des mauvaises raisons et... des coups d'balai par-dessus l'marché...

LISETTE.

Si t'étais pas toujours après m'faire étriver, aussi.

JOSON.

Mais tu s'tis ben qu'c'est pour rire, ça.

LISETTE.

Et si j'n'aime pas à rire, moi.

JOSON.

Eh ben, n'ris pas ; mais n'te fâche pas, au moins.

LISETTE.

C'est ben aisé d'pas s'fâcher...

JOSON.

Tiens, Lisette, si tu veux dire comme moi, on va tout oublier ce qui s'est passé ; (*à part, se tâtant l'épaule*) pourtant qu'j'ai encore l'épaule sensible. (*Haut.*) J's'rai l'meilleur garçon du

monde... Tu m'mèneras et m'ramèneras comme tu voudras... j'te f'rai manger des bâtons d'tire à t'en rendre malade ; mais, par exemple, quand j'te dirai que j't'aime, faudra pas qu'tu t'fâches.

LISETTE.

Je n'promets rien.

JOSON.

Tu n'promets rien ?... En v'là encore anne belle affaire... j'vous d'mande, à c'te heure, quel beau ménage qu'on va faire... s'il faut seulement qu'tu t'enmalices un peu après l'mariage !...

LISETTE.

Tout beau, monsieur, qui est-ce qui vous parle de mariage ?

JOSON.

Belle demande !... Tu sais ben qu'tu m'as promis...

LISETTE.

J't'ai rien promis. J't'ai dit qu'si t'étais bon garçon, épi... si maman voulait, épi... si j'en trouvais pas d'autre... que p't'être ben...

JOSON.

En faudrait ben des *si* comme ça pour monter un ménage... Eh ben, qu'est-ce que c'est qu'tu m'as dit, voyons ?

LISETTE.

J't'ai dit... J't'ai pas dit... J't'ai rien dit...

JOSON (*à part*).

Bon ! v'la qu'il va falloir tout r'commencer à c'te heure... Oh ! c'est pas possible... faut qu'ça finisse.. (*A Lisette.*) Ecoute, Lisette, veux-tu d'moi ou n'veux-tu pas d'moi ! (*Avec emportement.*) Réponds anne fois pour toutes ! Oui z'ou non !

LISETTE.

C'est selon.

JOSON (*s'excitant graduellement*).

Ah çà! y'a pu d'badinage, entends-tu ?... C'est à prendre ou à laisser... J'en connais ben d'autres... et des jolies filles encore, qui s'raient ben fières de s'appeler madame Joson.

LISETTE (*s'adoucissant*).

Comme te v'la revêche tout d'un coup, Joson !

JOSON.

V'la assez longtemps que j'me fais *maganner*; j'veux pu en endurer de tes *mauvaisetés* et, puisqu'il faut être si ben tourné pour être de votre goût, mam'selle...

LISETTE (*d'un ton conciliant*).

Mais, j'ai jamais dit qu't'étais pas d'mon goût, Joson !

JOSON (*à part*).

Tiens ! la v'la encore qui change de gamme ; mais c't'égal... j'sus ben décidé. (*Haut, avec emportement.*) J'commence à m'tanner d'être maltraité comme ça !

LISETTE (*d'un ton larmoyant*).

Tu dis que j'sus mauvaise, épi que j'te maltraite... mais c'est toi, Joson, qu'es toujours à m'gronder... (*elle porte le coin de son tablier à ses yeux*) et à m'faire du chagrin.

JOSON (*à part*).

Tiens bon, Joson !

LISETTE (*sanglotant*).

Si t'avais d'la mémoire, un peu... tu t'souviendrais ben... d'la fois que j'ai... demandé pardon... pour toi à M. Duclos... qui voulait t'chasser parce que t'avais laissé entrer... un *quéteux* dans son bureau... et qu'il avait été obligé... d'lui donner... deux sous, pour s'en débarrasser.

JOSON (*à part*).

C'est vrai ça ; sans elle je perdais ma place.

LISETTE (*sanglotant toujours*).

Epi la fois qu't'étais si malade... et que j't'emportais du bouillon tous les jours... et que j'dormais pas des nuits... parce que l'docteur avait dit qu'ça pourrait mal tourner...

JOSON (*à part*).

Ya pas moyen d'y tenir !... (*Haut d'un ton braillard.*) Lisette, j't'en prie, n'pleure pas comme ça... ça m'fend le cœur !... Tu sais ben qu'il n'tient qu'à toi d'nous mettre d'accord... T'es toujours d'si mauvaise humeur quand j't'approche... épi... c'est c'balai qui nous arrive sur les épaules à tout propos... Penses-tu qu'c'est ben amusant d'être sans cesse su'l'qui-vive, crainte de s'faire...

LISETTE (*pleurant toujours*).

Mais tu sais ben, Joson, qu'c'est ta faute aussi...

JOSON (*sur le même ton*).

Mais non, c'est pas ma faute... J't'aime comme anne bête et j'demande pas mieux que d'te faire plaisir...

LISETTE (*sanglotant toujours*).

Et moi aussi j't'aime, Joson, tu l'sais ben.

JOSON (*lui tendant les deux bras*).

Eh ben, puisque tu m'aimes... épi, que j't'aime, sapristi... aimons-nous donc...

SCENE XIII.

LES MÊMES, DUCLOS.

DUCLOS.

Quel est tout ce vacarme que vous faites ici ?

JOSON (*embarrassé*).

C'est... c'est moi, monsieur, qui lui parlais de... de...

DUCLOS.

Tais-toi, vilain paresseux !...

JOSON.

Oui, monsieur. (*A part.*) J'demande pas mieux.

DUCLOS (*apercevant la malle de Fatenville*).

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JOSON.

C'est *l'butin* de c'monsieur qui est venu c'matin.

DUCLOS.

Et tu l'as laissé là !

JOSON.

Ben, j'savais pas, moi...

DUCLOS.

Oh, tu ne sais jamais rien ! Il fallait le porter à sa chambre.

JOSON (*prenant la malle*).

J'y cours, monsieur. (*Il s'éloigne lentement.*)

DUCLOS.

Et toi, Lisette, tu ferais beaucoup mieux de t'occuper de ton ménage... Mais, dis-moi, as-tu vu M. Fatenville ?

LISETTE.

Oui, monsieur, il vous cherche.

DUCLOS.

Et les autres ?

LISETTE.

Joson les a vus tout à l'heure dans l'jardin.

DUCLOS.

Dans le jardin !

JOSON.

Oui, monsieur.

DUCLOS (*à part*).

Ah, l'insolent ! je vais lui apprendre, moi ! (*Il sort furieux.*)

SCENE XIV.

JOSON, LISETTE.

JOSON.

En v'là anne belle affaire, hein, Lisette !

LISETTE.

Pauvre mam'selle Rose ! J'crains qu'à n'se ressente de la tempête, itou.

JOSON.

Tiens, les v'là qui viennent tous les deux par icite.

LISETTE.

Si j'pouvais lui dire c'qui s'brasse !...

JOSON.

Pour ma part, moi, je m'mêle pas d'ces affaires-là ; j'ai assez des miennes à débrouiller.

LISETTE.

Comme elle a l'air heureuse avec lui ! (*Ils sortent tous deux.*)

SCENE XV.

ROSE, ARTHUR.

ARTHUR.

Oui, ma bonne amie, quoique les apparences soient bien

défavorables, j'ose encore me flatter que tout n'est pas perdu. Un seul titre manque à mon père et nous ne désespérons pas de le retrouver.

ROSE.

Pour ma part, je vais prier le bon Dieu de tout mon cœur pour qu'il vous le fasse découvrir.

ARTHUR.

Votre intercession nous sera, j'en suis sûr, d'un grand secours. La Providence exauce toujours ceux qu'elle aime et je sais que vous êtes une enfant gâtée de la Providence... Donc, notre procès est à peu près gagné et le seul obstacle à notre bonheur franchi ; car, sans vous offenser, j'ai l'espoir que si la fortune me revient, les bonnes grâces de votre père me reviendront aussi.

ROSE.

Je sais qu'il attache beaucoup de prix à la richesse et que l'accessoire d'une succession opulente ne vous nuirait pas auprès de lui ; mais il y a une autre corde à notre arc et c'est la plus puissante, selon moi, puisqu'elle touche à son cœur. S'il aime un peu l'argent, il m'aime encore davantage et j'ai la confiance qu'il ne placera jamais ses calculs au-dessus de mon bonheur... Il insistera, il se fâchera, il menacera peut-être ; mais j'ai mon secret pour dissiper tous ces orages-là. Une larme et quelques baisers bien appliqués seront irrésistibles et... la Providence, qui vous aime autant que moi, fera le reste.

ARTHUR.

Nous n'avons donc qu'à nous fier à notre bonne étoile ? Je croyais que la mienne avait filé depuis longtemps.

ROSE.

Est-ce parce qu'elle vous a conduit jusqu'à moi, ingrat ?

ARTHUR.

Vous avez raison, Rose ; mon sort, après tout, n'est pas aussi misérable qu'il pouvait l'être. Il est vrai que tout ne va pas exactement au gré de nos désirs ; mais, tant que je posséderai votre amour, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas heureux.

ROSE.

Ni moi non plus ; à moins que vous ne préfériez l'amour d'une autre.

ARTHUR.

Vous savez que cela est impossible.

ROSE.

J'en ai au moins l'espérance.

ARTHUR.

Dites plutôt l'assurance.

ROSE.

Eh bien, soit, je ne chicanerai pas sur les mots.

ARTHUR.

C'est bien votre parti le plus sage et je crois, d'ailleurs, que votre voix s'adapterait difficilement aux tons discordants de la chicane... Mais, à propos, il me semble que vous m'aviez promis un air de votre composition pour la romance que je vous ai passée l'autre jour.

ROSE.

Et j'ai fait tout en mon pouvoir pour accomplir ma promesse.

ARTHUR.

C'est dire que vous avez réussi.

ROSE.

Pas tout à fait ; cela veut dire que je me suis imposé une tâche au-dessus de mes forces.

ARTHUR.

Alors vous avez dû vous surpasser.

ROSE.

Au contraire ; je n'ai obtenu qu'un demi succès et vos couplets se trouvent dotés d'un air bien inférieur à leur mérite.

ARTHUR.

J'ai mes doutes là-dessus ; mais, avant de vous contredire, j'aimerais à vous entendre.

ROSE.

Oh ! vous devenez trop exigeant et vous feriez mieux de me croire sur parole.

ARTHUR (*la conduisant au piano*).

Malgré tout le respect que j'ai pour vos appréciations en pareille matière, je me permets de vous récuser, dans le cas actuel, comme juge intéressé et de me constituer juge à votre place.

ROSE (*s'asseyant au piano*).

Eh bien, pour cette fois, je me soumets à votre volonté, quoiqu'elle me paraisse un peu arbitraire... Mais, rappelez-vous que je n'entends pas, par là, créer un précédent en votre faveur.

ARTHUR.

C'est convenu.

SCENE XVI.

LES MÊMES, FATENVILLE.

qui entre sans être aperçu tandis que Rose prélude par une symphonie sur le piano. Il les observe pendant quelques instants, le lorgnon à l'œil, puis il s'étend négligemment dans un fauteuil auprès d'une table couverte d'albums et d'autres objets de fantaisie, et paraît écouter chanter Rose avec étonnement.

ROSE (*chantant*).

J'aime le bruit du ruisseau,
Dont la voix douce et craintive
Répond au chant de l'oiseau
Perché tout près de sa rive.

Mais, plus que tous les prodiges
De la nature et de l'art,
Plus que leurs joyeux prestiges,
J'aime ta voix, ton regard !

FATENVILLE (*à part, pendant la symphonie*).

Mais elle chante à merveille, ma future !... C'est vraiment beaucoup mieux que je m'attendais.

ROSE (*chantant*).

J'aime les près verdoyants
Semés d'œillets et de roses,
Quand le souffle du printemps
Teint les fleurs à peine écloses.
Mais plus que, etc.

FATENVILLE (*pendant la symphonie*).

Charmant ! Charmant ! Parole d'honneur. (*Puis, en tapant des mains.*) Bravo ! Bravo ! (*Arthur et Rose se retournent étonnés.*) Admirablement chanté, mademoiselle ; parole d'honneur, je connais plus d'une dame de ville qui serait fière d'une pareille voix.

ROSE (*vivement*).

Quoi ! vous étiez là, monsieur !

FATENVILLE.

Toujours à mon poste pour vous admirer et vous applaudir, mademoiselle.

ARTHUR (*à Rose*).

Ah çà ! savez-vous qu'il devient embarrassant, votre personnage ?

ROSE (*à Arthur*).

Je ne puis plus supporter ses obsessions.

ARTHUR (*à Rose*).

J'avoue qu'elles me tombent un peu sur les nerfs, à moi aussi ; mais, à tout considérer, je crois qu'il vaut mieux s'en amuser que s'en fâcher.

ROSE (*à Arthur*).

Vous avez peut-être raison, après tout.

FATENVILLE (*qui a feuilleté un album*).

Tiens, voilà un très joli croquis!... Est-il passé quelque artiste par ici?

ROSE (*riant*).

Oh non, c'est une petite ébauche que j'ai faite ce matin.

FATENVILLE.

Comment, vous dessinez!

ROSE.

Un peu, monsieur, par simple passe-temps.

ARTHUR (*à Fatenville*).

N'est-ce pas que c'est bien pour une villageoise?

FATENVILLE.

Mais c'est merveilleux, parole d'honneur! Et comment, s'il vous plaît, avez-vous pu apprendre si bien la musique et le dessin?

ARTHUR.

En écoutant les petits oiseaux, et en contemplant la nature, je présume.

ROSE.

Pardon, messieurs, vous n'y êtes pas tout à fait; la nature et les petits oiseaux ont peut-être contribué pour quelque chose à mes faibles succès, mais j'ai eu d'autres professeurs dont je n'ai malheureusement que trop imparfaitement suivi les préceptes.

FATENVILLE.

Savez-vous, mademoiselle, que votre voix ferait fureur dans nos salons?

ROSE.

Pourtant, monsieur, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de la faire entendre au milieu de vos beaux citadins sans avoir excité la fureur de qui que ce soit.

FATENVILLE.

Vous visitez donc la ville?

ROSE.

De temps à autre, monsieur ; j'y passe ordinairement la saison du carnaval.

FATENVILLE (*surpris*).

Vraiment ! (*A part.*) C'est de mieux en mieux. Quelques leçons suffiront pour en faire une femme du monde.

ARTHUR (*à Rose*).

Vous perdez de plus en plus, à ses yeux, vos vertus bucoliques.

ROSE (*à Arthur*).

Il est une autre vertu qui m'échappe davantage, c'est la patience.

ARTHUR (*à Rose*).

Tenez bon ; le dénouement n'en sera que plus amusant.

ROSE.

Il le faut bien, puisque je suis chez moi.

FATENVILLE (*à Rose*).

Sans doute vous ne tiendrez pas vos amis de la ville trop longtemps privés de l'avantage de vous posséder au milieu d'eux ?

ROSE.

Ils auront cette faveur sous quelques jours. J'ai reçu hier une invitation très pressante de madame de Beauvoir, qui...

FATENVILLE (*étonné*).

Comment ! vous connaissez madame de Beauvoir ?

ROSE.

Certainement, elle est une ancienne amie de ma mère.

FATENVILLE.

Mais, c'est une des premières familles du pays !... Elle est charmante, cette madame de Beauvoir ; elle reçoit si bien ; et puis, ce sont ces anciennes manières aristocratiques qu'elle a con-

servées au milieu des légions de parvenus qui envahissent partout la bonne société... Nous avons eu chez elle, la semaine dernière, une magnifique soirée : c'était une réunion choisie où l'on rencontrait plusieurs de nos sommités littéraires et politiques. Nous nous sommes beaucoup amusés... Je n'ai pas manqué une seule danse.

ARTHUR (*à part*).

Quel imposteur !

FATENVILLE (*à Rose*).

Vous avez probablement entendu parler de cette réunion ?

ROSE.

Oui, monsieur, j'y étais invitée.

FATENVILLE.

Ah !

ARTHUR.

Vous venez de dire, monsieur, si je vous ai bien compris, que vous étiez à la soirée de madame de Beauvoir, la semaine dernière ?

FATENVILLE (*lorgnant Arthur d'un air d'importance*).

Oui, monsieur, j'ai dit cela.

ARTHUR.

C'est bien extraordinaire, que je ne vous y aie pas vu.

FATENVILLE (*un peu déconcerté*).

Comment !... Est-ce que vous y étiez, vous ?

ARTHUR.

J'y suis entré à neuf heures et je suis sorti à minuit ; cependant, je n'ai vu personne qui vous ressemblât.

FATENVILLE (*reprenant son aplomb*).

J'avais pourtant compris que c'était une réunion intime.

ROSE (*bas à Arthur*).

C'est à vous, maintenant, à tenir bon.

ARTHUR (*bas à Rose*).

Soyez tranquille. (*A Fatenville.*) C'est probablement à cette circonstance que j'ai dû mon invitation. Je m'y trouvais en qualité de neveu.

FATENVILLE.

Quoi !... Vous êtes le neveu de madame de Beauvoir et vous n'habitez pas la ville ?

ARTHUR.

Ma foi, non.

FATENVILLE.

Mais, au fait, on m'a parlé d'un neveu de campagne qui a fait ses cours à Paris, et qu'elle prétend instituer son légataire universel, vu qu'elle n'a pas d'enfants... Serait-ce vous, par hasard ?

ARTHUR.

Je n'ai jamais eu la curiosité de m'informer de ses intentions à mon égard ; mais, c'est moi qui suis le neveu de campagne...

FATENVILLE (*lui tendant la main*).

Mais, vous êtes des nôtres, monsieur... et soyez persuadé que, si vous venez débuter devant nos tribunaux, mon expérience professionnelle sera toujours à votre service.

ARTHUR.

Vous êtes trop aimable, monsieur, et votre bienveillance me fait regretter davantage de ne pas avoir fait votre connaissance chez madame de...

FATENVILLE.

Oh ! ne parlons plus de cela !... C'est très naturel que nous ne nous soyons pas vus. J'étais en deuil, voyez-vous, et je me suis tenu à l'écart. Je n'ai pas dansé de la soirée. (*Arthur et Rose échangent un sourire d'intelligence.*)

ROSE.

M. Arthur est si distrait aussi. Vous eussiez été son vis-à-vis dans un quadrille, qu'il ne vous eût pas reconnu.

FATENVILLE (*d'un air indulgent*).

Je comprends bien cela... moi-même, je rencontre, tous les jours, des gens qui m'accostent d'un air de familiarité et que je ne me rappelle aucunement. On voit tant de monde à la ville !

ARTHUR.

Sans doute. Et l'on est encore plus excusable de ne pas reconnaître ceux que l'on n'a jamais vus... Mais (*regardant à sa montre*), je me suis tout à fait oublié. C'est un avantage si rare pour nous de pouvoir converser avec un monsieur de la ville.

FATENVILLE.

En effet, ce doit être une assez agréable diversion.

ARTHUR (*tendant la main à Rose*).

Adieu, mademoiselle. (*A part.*) Je tremble en vous quittant.

ROSE (*souriant*).

Il y a de quoi.

ARTHUR (*saluant Fatenville*).

Monsieur, au plaisir de vous revoir chez madame de...

FATENVILLE.

Hem ! au revoir, mon cher, au revoir. (*Rose accompagne Arthur jusqu'à la porte en lui parlant, et le salue amicalement.*)

SCENE XVII.

FATENVILLE, ROSE.

FATENVILLE (*à part, pendant que Rose reconduit Arthur*).

Ma foi, la face des choses est bien changée !... Je croyais venir à la campagne pour ne rencontrer que des enfants de la nature et j'y trouve en arrivant des gens on ne peut plus civilisés !... Au lieu d'une gauche et timide villageoise, qui n'aurait pas mieux demandé que de me confier ses écus en retour de

l'honneur de posséder pour mari un monsieur de la ville, j'ai à traiter avec une élégante qui a fait son éducation dans nos meilleurs salons !

ROSE (*à part*).

Comment me débarrasser de cet ennuyeux parleur, maintenant ?

FATENVILLE (*à part*).

Le moment est arrivé de lui faire connaître mes intentions ; mais il me faut complètement changer de tactique... le style pastoral n'est plus de mise, c'est l'héroïque qu'il nous faut...

ROSE (*à part*).

Comme le voilà tout à coup devenu pensif !...

FATENVILLE (*à part*).

Je ne sais quelle gêne s'empare de moi !...

ROSE (*à part*).

Il réfléchit, je suppose, sur les agréments de la vie champêtre.

FATENVILLE (*à part*).

Allons ! il ne sera pas dit que moi, Fatenville, je me serai laissé intimider par une femme !... Commençons bravement l'attaque...

ROSE (*à part*).

Voilà qu'il s'éveille ; gare à nous !

FATENVILLE.

Hem !... ahem !... hem !... Mademoiselle !...

ROSE.

Monsieur ?

FATENVILLE (*solennellement*).

Lorsque Dieu plaça Adam et Eve sur la terre...

ROSE (*à part*).

Mon Dieu, où est-il rendu !...

FATENVILLE.

Il leur ordonna de s'aimer, et cet ordre, devenu une des lois essentielles à la nature humaine, est passé de génération en génération jusqu'à nous...

ROSE (*à part*).

Quel est ce galimatias !

FATENVILLE.

Au milieu de toutes les préoccupations de la vie, il existe en nous un désir constant... un besoin insurmontable d'aimer et d'être aimé.

ROSE (*à part*).

Ma foi, je n'y comprends rien, mais laissons-le finir.

FATENVILLE.

Ce désir, je l'ai ressenti jusqu'ici, avec toute la force d'une âme ardente et d'une intelligence active ; mais, dans mes recherches, je n'avais pu rencontrer la personne à qui le ciel destinait mes affections.

ROSE (*à part*).

Ah ! je commence à comprendre.

FATENVILLE.

Je m'étais formé un idéal tellement beau, tellement parfait, tellement angélique, que jamais je n'aurais espéré le rencontrer ailleurs que dans mes rêves...

ROSE (*à part*).

C'est à faire bâiller de bonheur.

FATENVILLE.

Et cependant, contre mon attente, cet idéal si angélique, si parfait, si beau, je l'ai enfin trouvé sous une forme humaine...

ROSE.

Vraiment !

FATENVILLE.

Oui, mademoiselle, et si vous me demandiez le nom de cette créature prédestinée...

ROSE.

Pardon, je ne suis pas curieuse.

FATENVILLE (*sans l'entendre*).

Je prononcerais votre nom.

ROSE (*feignant la surprise*).

Comment, monsieur !

FATENVILLE (*avec enthousiasme*).

Oui, c'est vous qui réunissez toutes les qualités que je désespérais de découvrir dans une créature humaine, et c'est à vos pieds que je suis venu mettre mon cœur et ma main !

ROSE.

Vos paroles, je dois l'avouer, monsieur Fatenville, me surprenuent beaucoup ; c'est un peu étrange que vous ayez, dès une première entrevue, découvert chez moi autant de qualités et de si grands accomplissements. Peut-être votre jugement a-t-il été un peu précipité, et je vous invite à le réviser... En attendant, je vous prie de m'excuser... Il me faut aller donner quelques ordres à la cuisine. (*Elle sort. Fatenville regarde aller Rose, le lorgnon à l'œil.*)

SCENE XVIII.

FATENVILLE (*seul, se retournant d'un air hébété*).

Quelques ordres à la cuisine !... Je lui fais une déclaration en forme et elle m'exhorte à prendre patience pendant qu'elle va *donner des ordres à la cuisine !...* Bah ! après tout, la pauvre enfant était sans doute intimidée, elle a balbutié ces paroles singulières sans trop savoir ce qu'elle disait et s'est enfuie pour cacher son trouble et son bonheur...

SCENE XIX.

FATENVILLE, DUCLOS (*arrivant essoufflé*).

DUCLOS.

Ouf !... Voilà une heure que je les cherche inutilement dans toutes les directions... Ah ! l'impertinent, il me le paiera cher !

FATENVILLE (*à part*).

Contre qui en a-t-il, maintenant, le beau-père ? (*Haut.*) Allons-donc, M. Duclos, vous me paraissez terriblement surmonté ; est-il arrivé quelque chose ?...

DUCLOS.

C'est cet infâme Arthur...

FATENVILLE.

Quoi, ce jeune monsieur que vous m'avez présenté ce matin ?

DUCLOS.

Oui, le monstre !...

FATENVILLE.

Mais c'est un charmant garçon, parfaitement digne de fréquenter les meilleures sociétés.

DUCLOS.

Oh ! ce n'est pas de son éducation que je me plains ; mais ses chances pour l'avenir sont très médiocres et, puisqu'il faut vous parler honnêtement, je dois vous avouer qu'il ne perd aucune occasion de se faire valoir auprès de Rose...

FATENVILLE.

Ha ! ha ! ha ! N'y a-t-il que cela ?

DUCLOS.

N'est-ce pas assez ?

FATENVILLE.

Dormez tranquille, cher beau père, et soyez sûr des sentiments de votre enfant.

DUCLOS.

Comment ! Est-ce que...

FATENVILLE.

Elle sort d'ici. J'ai profité du moment où elle se trouvait seule avec moi pour...

DUCLOS (*saisissant les deux mains de Fatenville*).

Et elle a consenti ?...

FATENVILLE.

A peu près.

DUCLOS (*secouant Fatenville fortement par les deux mains*).

Cher ami, vous êtes impayable ! (*A part.*) Il y a deux heures elle n'en voulait pas ! Quel homme habile !

FATENVILLE (*se tâtant les bras*).

Quel diable d'homme ! Il m'a rompu les membres !

DUCLOS.

Je ne sais trop comment vous exprimer ma joie.

FATENVILLE.

Vous me l'avez parfaitement fait sentir. (*A part.*) Il a failli m'écarteler !

DUCLOS.

A la bonne heure ! et, puisque les choses en sont rendues là, il ne nous reste plus qu'à régler nos conditions. Vous savez qu'avant tout, je suis homme d'affaires.

FATENVILLE.

Je le veux bien. Quant à ce qui me regarde, le compte est bientôt fait ; mes revenus professionnels suffiront aux besoins du ménage et nous mettront en état de maintenir dignement notre position. J'ai, en outre, de fortes espérances du côté paternel, sans compter le legs que vient de me faire un grand oncle qui doit, paraît-il, mourir dans quelques jours.

DUCLOS.

Je suis heureux d'apprendre que vos moyens d'existence sont plus que suffisants et, pour cette raison, je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter à vos revenus actuels. Je me contenterai, pour l'instant, d'assurer à la future une rente annuelle à compter de votre décès. (*Fatenville paraît déconcerté.*) Que pensez-vous de cet arrangement?

FATENVILLE.

Oh ! il est parfait... seulement (*à part*), il ne vaut rien...

DUCLOS.

Si vous y trouvez quelque objection ne vous gênez pas.

FATENVILLE *(pensif).*

Sans doute ! sans doute !

DUCLOS.

Dites clairement ce que vous en pensez.

FATENVILLE.

Eh bien, franchement, je n'y vois qu'une objection. C'est la position humiliante dans laquelle il placera votre fille vis-à-vis de moi... Je ne voudrais pas qu'il fût dit que ma femme dépendît complètement de moi pour sa subsistance... Elle-même souffrirait de cette situation et le public ne manquerait pas de faire des remarques. On est si méchant, voyez-vous.

DUCLOS.

Bah ! je me ris des remarques du public...

FATENVILLE.

C'est très bien ; mais, comme vous venez de le dire, en affaires comme en affaires et, dans une transaction aussi importante que celle-ci, vous devez pourvoir à toutes les éventualités. C'est, du moins, le conseil que je vous donnerais si j'étais votre aviseur légal.

SCENE XX.

LES MÊMES, JOSON (*entrant avec une lettre*).

JOSON (*donnant la lettre à Duclos*).

V'la anne lettre, monsieur, qui vient d'arriver par la poste.

DUCLOS (*regardant l'adresse*).

Elle est de mon ami Legrand. (*Joson sort.*)

SCENE XXI.

FATENVILLE, DUCLOS

FATENVILLE.

Legrand !

DUCLOS (*ouvrant la lettre*).

Vous permettez ?

FATENVILLE.

Sans doute. (*A part.*) Si c'était celui que je connais ! Tâchons de découvrir.

(*Pendant que Duclos s'approche de la rampe, met ses lunettes et parcourt la lettre, Fatenville le suit et cherche, le lorgnon à l'œil, à lire par-dessus son épaule.*)

DUCLOS (*à part*).

Madame de Beauvoir morte subitement !... Grand Dieu, est-ce possible !... Et notre ami Arthur son légataire universel !... Comme les choses vont dans ce monde ! Au fait, je me suis toujours beaucoup intéressé à ce pauvre Arthur et si les affaires n'étaient pas aussi avancées,... Mais poursuivons... Qu'est-ce que je vois là !... Fatenville un imposteur ! un avocat sans causes... qui passe son temps à poser aux coins des rues... qui a ruiné son père par ses extravagances !... Oh ! ce doit être une erreur... Pourtant c'est Legrand qui m'écrit cela ; Legrand qui ne ment jamais... Il

faut qu'il y ait quelque chose... (*Il se retourne vivement et surprend Fatenville, qui lève promptement la vue vers le plafond et reste dans cette attitude pendant que Duclos le regarde fixement pour quelques instants.*)

DUCLOS (*après une pause, contenant sa colère*).

Que faites-vous là, monsieur?

FATENVILLE (*embarrassé*).

Je... Je... J'examinais... ce... ce...

DUCLOS (*éclatant*).

Infâme imposteur ! c'est ainsi que vous trompez ma confiance ! Je me permettais encore de douter même des paroles si franches de mon meilleur ami... Mais ce dernier trait m'a ouvert les yeux... Sortez d'ici, vil intrigant !

FATENVILLE (*se remettant et prenant un air de dignité offensée*).

Monsieur, je ne suis pas habitué à un pareil langage et je ne souffrirai pas que l'on insulte ainsi à ma dignité sans me pourvoir en justice.....

DUCLOS (*le saisissant par les épaules et le poussant dans les coulisses*).

Sortez, vous dis-je, et prenez contre moi toutes les procédures qu'il vous plaira ; cela vous fournira peut-être l'occasion de plaider votre première cause.

SCÈNE XXII.

ROSE, DUCLOS (*revenant essoufflé*).

ROSE (*inquiète*).

Qu'est-ce que cela veut dire, mon père ; qui chassez-vous ainsi ?

DUCLOS.

C'est cette maudite canaille qui avait l'impertinence de me demander ta main.

ROSE (*à part*).

Pauvre Arthur ! Est-ce possible ! (*Haut.*) Mais qu'a-t-il donc commis de si abominable ?

DUCLOS.

C'est un fainéant, qui n'a jamais fait que dépenser et qui veut maintenant épouser une femme riche pour vivre à ses dépens.

ROSE.

Oh, mon père, vous ne le connaissez pas !

DUCLOS.

Je ne le connais que trop, pour mon malheur.

ROSE (*pleurant*).

Vous le chassez comme un malfaiteur !

DUCLOS.

C'est ce qu'il mérite.

ROSE.

Dieu, quelle sévérité !..... De grâce !.....

DUCLOS.

Mais c'est donc vrai que tu l'aimes !

ROSE (*timidement*).

Eh bien, puisqu'il faut l'avouer.....

DUCLOS (*à part*).

Ce que c'est que les femmes ! Si l'on veut une chose, elles en désirent une autre et, lorsqu'on revient sur ses pas, elles rebroussent chemin !..... C'est à n'y plus rien comprendre.

ROSE (*d'un ton larmoyant*).

Si vous lui aviez seulement donné l'occasion de faire ses preuves.

DUCLOS.

Parbleu, les preuves ne manquent pas.

ROSE.

Mais vous ne savez pas ce qu'il fera par la suite.

DUCLOS.

Il ne fera jamais autre chose qu'un imposteur et, s'il faut choisir entre lui et.....

ROSE (*vivement*).

Oh ! quant à l'autre, je ne l'épouserai jamais.

DUCLOS (*à part*).

Tiens ! ce matin elle ne soupirait qu'après celui-là ! Oh ! les femmes ! les femmes ! !...

ROSE.

C'est bien lui plutôt qui est l'imposteur.

DUCLOS (*à part*).

Allons ! voilà qu'elle l'injurie, maintenant ! (*Haut.*) Mais tu ne sais pas ce que tu perds en le refusant..... En effet, la scène de tout à l'heure m'a tellement excité que j'oubliais de te parler de la mort de Mme de Beauvoir.....

ROSE.

Comment ! Madame de Beauvoir morte !

DUCLOS.

Oui, soudainement, hier soir, et elle lui a laissé toute sa fortune.

ROSE.

Lui, son légataire ! (*A part.*) Et moi qui comptais qu'Arthur... (*Haut.*) Oh, ce n'est pas possible !.....

DUCLOS.

Voici Arthur lui-même, qui pourra nous renseigner mieux que personne.

SCENE XXIII

LES MÊMES, ARTHUR

DUCLOS.

Approchez, mon ami, et dites-nous ce qui en est.

ROSE (*à part*).

Comment! Arthur qui revient et mon père qui le reçoit à bras ouverts!.....

ARTHUR (*à part*).

Que signifie cette bienveillance? Aurait-il appris.....

DUCLOS (*tendant la main à Arthur*).

Mon cher Arthur, tout en déplorant, avec vous, la perte d'une parente aussi estimable que Mme de Beauvoir, je vous félicite de la bonne fortune qui vous fait son légataire..... Un si beau patrimoine ne pouvait tomber en meilleures mains.

ROSE (*à part*).

Je m'y perds! c'est lui, maintenant, qui est le légataire!... Ce n'est donc pas lui qu'il a chassé... Oh! je n'ose espérer!...

ARTHUR.

Je suis bien sensible à l'intérêt que vous me portez, monsieur Duclos. J'étais venu pour vous faire part de cette surprenante nouvelle; mais je vois qu'on m'a devancé...

DUCLOS.

Oui, c'est mon ami Legrand qui m'a annoncé cela, tout en me donnant des renseignements peu édifiants sur le compte de cet impudent menteur que vous avez vu ici ce matin.

ARTHUR.

Quoi, ce monsieur Fatenville?

DUCLOS.

Oui, je viens de le mettre à la porte.

ROSE.

Ah ! c'est Fatenville que vous avez congédié tout à l'heure?

DUCLOS.

Lui-même, ne t'en déplaise.

ROSE.

A la bonne heure !

DUCLOS (*surpris*).

Mais il me semblait...

ROSE.

Que nous ne nous sommes pas compris. Vous parliez de l'un (*jetant un regard timide du côté d'Arthur*) pendant que je pensais à l'autre.

DUCLOS.

Je comprends tout maintenant.

SCENE XXIV.

LES MÊMES, JOSON (*suivi de Lisette*).

JOSON.

V'là encore anne lettre qu'un homme vient de me donner pour M. Arthur; il dit qu'c'est pressé.

ARTHUR (*prenant la lettre*).

Elle est de mon père. (*Après avoir lu à la hâte.*) Décidément, mon étoile n'avait pas filé.

DUCLOS ET ROSE (*ensemble*).

Qu'y a-t-il donc?

ARTHUR.

Mon père m'écrit qu'il a retrouvé le titre qui lui manquait, et que son procès est maintenant assuré.

ROSE.

Dites donc, à présent, que mes prières n'ont pas été ferventes.

ARTHUR (*à Rose*).

Aussi ferventes que mon amour.

DUCLOS.

Mon cher Arthur, je veux mettre la dernière main à votre bonheur. (*Prenant Rose et Arthur par la main.*) Mes enfants, soyez heureux. Un trop grand amour des richesses m'avait rendu aveugle et injuste à votre égard. Je vois qu'en accomplissant vos vœux je seconde ceux de la Providence. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés et que le bon Dieu vous bénisse.

JOSON (*qui a saisi la main de Lisette et l'a entraînée, malgré sa résistance, jusqu'à la rampe*).

Pendant que vous êtes en train de mariages, vous feriez p't'être aussi ben d'en bâcler deux.

DUCLOS.

Eh bien, le soleil luit pour tout le monde et la lune de miel aussi. Je ne m'objecte pas à votre union, pourvu que Lisette consente à t'épouser.

LISETTE.

Il le faudra ben, pour m'en débarrasser.

ERREUR N'EST PAS COMPTE

OU LES

INCONVENIENTS D'UNE RESSEMBLANCE

Vaudeville en deux actes.

Personnages :

Bonval, banquier.
Edouard Durand, amoureux d'Elmire.
Georges Durand, son frère jumeau.
Elmire, fille de Bonval.
Dominique, serviteur.

ACTE 1er

La scène est dans le cabinet de travail de Bonval.

SCENE I.

Bonval (*seul, assis auprès d'une table couverte de papiers*).

Quel ennui, grand Dieu, quel ennui que d'avoir à la fois sur les bras un joli capital à placer et une jolie fille à marier !... Elmire a dix-huit ans... Elle n'est pas mal du tout... Il paraît qu'elle me ressemble... C'est, du moins, ce que je me suis laissé dire par une demi-douzaine de beaux muscadins que je soupçonne, entre nous, d'être aussi amoureux de mes écus que de ses beaux yeux... Mais à propos de cette chère créature, je crois qu'il est temps de m'oc-

cuper sérieusement de son établissement ; car, franchement, puisqu'il faut tenir compte de tout, quel soulagement pour mon cœur paternel, et pour mon pauvre budget, lorsqu'elle sera pourvue d'un légitime époux, sur les épaules duquel je me serai débarrassé de ces détestables notes pour toilettes, pour colifichets, pour... mille riens sans nom ni valeur, dont je suis accablé le jour et qui hantent mon sommeil la nuit comme autant de cauchemars !... Quel soulagement, mes amis, quel soulagement !... Il est vrai qu'Elmire ne sera plus là . Ce cher trésor ! Je l'aime bien tendrement, et son absence me causera beaucoup d'ennuis !... mais j'aurai le courage de supporter mon isolement en songeant à son bonheur conjugal et aux bénéfices clairs qu'il me rapportera... Il ne faut pas, du reste, que le sentiment domine la raison... Cette vie n'est-elle pas toute de sacrifices !... Décidément, je me sacrifie !... (*il chante.*)

C'est un bonheur par trop complet
Pour un mortel, sur notre sphère,
Que d'être le propriétaire
D'un magot qui porte intérêt } *bis.*
Et d'une fille qui sait plaire }

Ma foi, pour mon soulagement,
Je veux trouver un placement
Pour ce trésor de forme humaine,
Qui me met constamment en peine } *bis.*
De l'autre qui s'envole au vent. }

Allons, la voilà justement qui m'arrive à point ! Tâchons de sonder un peu le terrain.

SCENE II.

BONVAL, ELMIRE (*qui arrive en fredonnant*).

ELMIRE.

Cher papa, j'espère que vos vilaines affaires vont vous laisser le loisir de me conduire chez madame Ducharme, ce soir ; vous savez comme son invitation a été pressante et comme elle serait chagrine de notre absence.

BONVAL.

Oui, certainement. (*A part.*) Son mari, qui n'a pas soldé ses intérêts, n'est pas précisément du même avis.

ACTE Ier : *SCÈNE II. (Page 254.)*

ELMIRE.

Merci, cher petit père ; mais, au fait, ma toilette exige quelques petits achats, et si vous vouliez...

BONVAL.

Allons, bon ! Il me semblait que cela commencerait par une saignée à mon pauvre gousset... Voyons, que te manque-t-il encore ?

ELMIRE.

Oh ! pas grand'chose.

BONVAL.

C'est bien ainsi que je l'entends, et j'espère que le superbe costume de bal dont tu ñs tout récemment l'acquisition n'est pas déjà passé de mode.

ELMIRE (*dédaigneusement*).

Quoi ! Cette grenadine rose que j'ai achetée la semaine dernière pour la soirée de madame Beaumanoir ?

BONVAL.

Oui, elle t'allait à merveille ; tu la portes encore ce soir ?

ELMIRE.

Ha ! ha ! ha ! Fi donc, cher vieux père ; je ne vous croyais pas aussi arriéré !... Quoi, porter la même toilette deux fois de suite, à huit jours d'intervalle ? Ha ! ha ! ha ! Mais, vous plaisantez, papa !...

BONVAL.

Au contraire, je ne vois rien de plaisant en tout ceci...

ELMIRE.

Qu'est-ce qu'on dirait de moi, je vous le demande, si j'arrivais à cette brillante soirée avec une toilette passée ?...

BONVAL.

Hum ! Une antiquité de huit jours, c'est du nouveau.

ELMIRE.

Je vois d'ici les petits airs de dédain et le triomphe des demoiselles Courval, par exemple, avec leurs magnifiques robes en moire antique, toutes flambantes neuves...

BONVAL.

Oui, oui. C'est bien superbe ! Tes demoiselles Courval ont beau jeu à déployer leurs étoffes nouvelles ; mais leur coquin de père ferait mieux de payer ses vieilles dettes.

ELMIRE (*d'un air boudeur*).

Eh ! qu'est-ce que cela me fait, à moi, que monsieur Courval néglige ses créanciers ? Tant pis pour eux, ma foi !

BONVAL.

Précisément. Tant pis pour eux et tant pis pour leurs filles, lorsqu'elles veulent rivaliser avec les siennes.

ELMIRE.

Est-ce que vous auriez prêté de l'argent à monsieur Courval, par hasard ?

BONVAL.

Malheureusement, oui.

ELMIRE.

Et vous croyez qu'une pauvre jeune fille dont le père a eu cette complaisance mérite l'humiliation de se voir éclipsée par les demoiselles Courval parce que monsieur Courval est mauvais payeur ?

BONVAL.

Mais non, ce n'est pas cela.....

ELMIRE (*pleurnichant*).

Mais oui, c'est cela. Vos débiteurs peuvent acheter des toilettes à leurs filles, maintenant, sans s'inquiéter des échéances, puisque c'est moi qui paye leurs dettes.

BONVAL.

Allons ! Allons ! Voilà que ça tourne à l'orage comme d'habitude... Eh ! bien, soit. Tu l'auras cette toilette, puisqu'il le faut absolument.

ELMIRE (*joyeuse*).

Merci, cher bon papa ; je savais bien que tu plaisantais.

BONVAL.

C'est évident. (*A part.*) Mille tonnerres ! il est temps que tout cela finisse !

ELMIRE.

Maintenant, puisque vous êtes en si belle humeur...

BONVAL.

Je ne vois pas où tu prends que je sois en belle humeur !... Au contraire, je suis...

ELMIRE.

Alors, calmons-nous un peu et parlons raison...

BONVAL.

Est-ce que je déraisonne, par hasard ?

ELMIRE.

Oh non ; c'est plutôt moi qui radotte... Ça me fait tant de plaisir, voyez-vous, d'aller à cette soirée. (*D'un air câlin.*) Et puis, cher vieux père, tu sais combien je t'aime !...

BONVAL.

Oui, surtout la veille d'une soirée, friponne ! Mais, voyons, il y a encore quelque chose là-dessous...

ELMIRE.

C'est mon chignon, papa.

BONVAL.

Ton chignon !

ELMIRE.

Oui. Madame Durosier, ma coiffeuse, prétend qu'il ne convient plus du tout à mon âge...

BONVAL.

Il faut qu'elle ait un furieux toupet, cette coiffeuse, pour soutenir une pareille énormité... Mais, tu ne l'as que depuis un mois, tout au plus !...

ELMIRE.

Songez donc, papa, qu'une jeune fille qui grandit...

BONVAL.

N'a jamais assez de chignon, n'est-ce pas ?... Eh bien, passe encore pour le chignon. Mais j'espère que c'est tout.

ELMIRE.

Il le faut bien, puisque vous êtes de si mauvaise humeur.

BONVAL.

Moi, de mauvaise humeur ! mais point du tout. Je suis très gai, au contraire... (*A part.*) Oui, horriblement gai, sacr-r-risti !

ELMIRE.

Alors, si cela vous fait plaisir, j'ai encore...

BONVAL.

Comment ! tu n'as pas fini !...Mais, as-tu entrepris de me ruiner... de me...

ELMIRE (*pleurnichant*).

Vous voyez bien que vous êtes fâché contre moi. Il en est toujours ainsi quand je me hasarde à vous demander quelque chose... Pourtant ça ne m'arrive pas si souvent !...

BONVAL (*à part*).

Bon, encore des larmes ! Ah, elle me fera mourir, cette enfant-là, positivement ! (*Haut.*) Allons, allons ! Elmire, ne pleure pas comme cela... Qu'est-ce que tu voulais me demander ?... Voyons...

ELMIRE (*essuyant ses larmes*).

Et vous promettez que je l'aurai ?

BONVAL.

Peut-être ; mais sachons d'abord de quoi il s'agit.

ELMIRE.

Eh bien ! il s'agit de mon collier de perles...

BONVAL.

Ton collier de perles ? Celui que je t'ai acheté pour le dernier anniversaire de ta naissance ?

ELMIRE.

Oui ; vous vous le rappelez ?

BONVAL.

Parbleu, si je me le rappelle ! Il m'a bien coûté assez cher... L'aurais-tu perdu ?...

ELMIRE.

Oh non ; mais figurez-vous que cette insupportable grimacière, Malvina Beauteint, en a un semblable.

BONVAL.

Qu'est-ce que ça fait, cela ?

ELMIRE.

Ça fait que je ne porterai plus le mien.

BONVAL.

Tu ne porteras plus le tien !

ELMIRE.

Non.

BONVAL.

Alors, que veux-tu en faire ?

ELMIRE.

Je veux l'échanger.

BONVAL.

L'échanger ! et contre quoi ?

ELMIRE.

Contre un autre, avec des perles beaucoup plus grosses...

BONVAL.

Oh ! voilà qui est trop fort, par exemple !...Mais, pauvre enfant, tu veux donc me dévaliser... m'assassiner.. me...

ELMIRE (*boudant*).

Quand je le disais que vous étiez en colère.

BONVAL (*sans l'entendre*).

Tu me prends donc pour un millionnaire !

ELMIRE (*pleurnichant*).

C'est juste. Je n'ai plus un mot à dire. Vous pouvez faire encore des avances à votre cher monsieur Courval ; il sait en faire un bon usage, au moins, lui ; ses jeunes filles ont tout ce qu'elles désirent, tandis que moi, pour compenser ses emprunts, je suis privée du strict nécessaire... Eh bien ! puisque c'est là mon sort, je vais m'y conformer rigoureusement ; vous n'aurez plus, désormais, à déplorer mes extravagances ;... ma décision est prise ;... je me retire complètement du monde, pour m'enfermer toute seule dans ma chambre, comme une pauvre prisonnière ; et je ne mangerai rien du tout... et je pleurerai des journées entières ; et je me laisserai mourir de chagrin, et... quand je serai morte... eh bien ! vous n'aurez plus de dépenses à faire pour votre petite fille...

BONVAL (*s'attendrissant*).

Mon Dieu ! Elmire, calme-toi donc, je t'en prie. On l'échangera, ce vilain collier de perles, puisque tu y tiens tant.

ELMIRE (*oubliant son chagrin*).

Vrai ! Vous l'échangerez?...

BONVAL.

Je te le promets ; mais à condition que tu n'aies plus rien à me demander.

ELMIRE.

Sois tranquille, cher papa, je ne te demanderai plus rien de la journée.

BONVAL.

C'est bien le moins ! (*A part.*) Décidément, il faut que tout cela finisse ! (*Il sort.*)

SCENE III

ELMIRE (*seule*).

Ce pauvre cher père, je lui cause bien des tribulations ! .. Mais, c'est un peu sa faute aussi. Pourquoi se mêler toujours de mes toilettes, auxquelles il n'entend rien du tout... S'il voulait seulement me laisser faire mes petits achats à ma guise et se contenter de solder la note sans discussion !... Voilà tout ce que je lui demanderais. Il me semble qu'on ne peut pas être plus raisonnable... Enfin, les choses s'arrangeront peut-être avec le temps... En attendant, je n'ai pas un instant à perdre. Edouard, qui est absent depuis trois longues journées, m'a promis son retour pour aujourd'hui. Il faut donc me hâter d'expédier mes préparatifs, avant qu'il arrive... (*Elle veut sortir.*)

SCENE IV

ELMIRE, EDOUARD.

EDOUARD (*entrant*).

Un instant, s'il vous plaît, mademoiselle. Est-ce moi qui vous mets en fuite ?

ELMIRE (*surprise*).

Ah ! monsieur Edouard ! Vous voilà donc enfin revenu de cet interminable voyage !...

EDOUARD.

Comme vous le voyez, je n'ai pas manqué à ma parole.

ELMIRE.

Ni moi non plus. Je vous avais promis de m'ennuyer mortellement et j'ai strictement rempli mon engagement.

EDOUARD.

Avez-vous également tenu votre promesse de révéler nos projets à votre père?

ELMIRE.

J'avoue que je n'en ai pas eu le courage.

EDOUARD.

Et quand donc vous déciderez-vous à mettre fin à cette incertitude qui me rend si malheureux?... Oh ! vous le savez, Elmire, chaque instant de retard est, pour moi, un siècle de souffrances !...

ELMIRE (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! Voilà la centième fois que vous me répétez cette protestation.

EDOUARD (*contrarié*).

Et cela vous ennuie, sans doute ?

ELMIRE.

Oh non ; seulement, comme je la sais à peu près par cœur, il vaudrait mieux maintenant, dans notre intérêt commun, l'adresser à mon père.

EDOUARD.

Mais, vous n'y songez pas.

ELMIRE.

Au contraire ; plus j'y songe, plus je trouve que les choses doivent se passer ainsi.

EDOUARD.

Vingt fois, ma résolution a été prise de lui faire des ouvertures complètes, et vingt fois j'ai failli à la tâche. Le jour même de mon

départ, je lui écrivais encore, prétextant des affaires, pour lui demander une entrevue, au retour de mon voyage; mais je sens déjà que...

ELMIRE.

Chut ! (*Elle écoute.*) Je crois que c'est lui qui vient de ce côté... L'occasion ne peut mieux se présenter.

EDOUARD (*troublé*).

Mais c'est impossible !... Il faut au moins que j'y songe un peu !... J'arrive de voyage, voyez-vous.

BONVAL (*dans la coulisse*).

Elmire, où es-tu donc !...

EDOUARD (*éperdu*).

Mon Dieu ! le voilà qui arrive !... Que faire !... Pardon, Elmire, je vais aller un instant me remettre de mes fatigues et... je reviendrai... (*Il sort.*)

ELMIRE (*souriant en le regardant aller*).

Le poltron !

SCENE V

ELMIRE, BONVAL

BONVAL (*entrant*).

Ah ! te voilà enfin ; dis-moi, je t'en prie, où tu t'es tenue depuis un quart d'heure que je te cherche partout.

ELMIRE.

Eh ! je n'ai pas bougé d'ici. Que me voulez-vous donc de si pressant ?

BONVAL.

Mon enfant, je viens de faire des réflexions sérieuses sur ton compte et nous allons maintenant parler d'une affaire qui t'intéresse au plus haut degré...

ELMIRE (*voulant partir*).

Rappelez-vous, papa, que si je veux que ma toilette soit prête pour ce soir, je n'ai pas un instant à perdre.

BONVAL.

C'est très bien. Mais as-tu jamais songé qu'il peut y avoir quelque chose, en ce monde, de plus essentiel qu'une toilette?

ELMIRE.

Mon Dieu, non.

BONVAL.

Tu n'as jamais pensé à ton avenir.

ELMIRE.

Lorsqu'on est satisfait du présent, pourquoi s'ennuyer des soucis de l'avenir?

BONVAL.

Pauvre enfant !

ELMIRE.

Mais à propos de quoi tous ces préliminaires?

BONVAL.

Je t'ai dit tout à l'heure qu'il y a quelque chose de plus important pour une jeune fille que sa toilette.

ELMIRE.

Mais oui. Et qu'est-ce que c'est que ce quelque chose?

BONVAL (*solennellement*).

Ce quelque chose, mon enfant, ce n'est pas quelque chose.

ELMIRE (*riant*).

Voilà qui est amusant, par exemple !

BONVAL.

C'est quelqu'un.

ELMIRE.

Ah !

BONVAL.

C'est un mari.

ELMIRE.

Ha ! ha ! ha ! un mari !

BONVAL.

Oui, un mari. Est-ce que cela te paraît si ridicule, un mari ?

ELMIRE.

Oh ! non. Seulement, c'est drôle...

BONVAL.

Quoi, un mari ?

ELMIRE.

Non, votre idée.

BONVAL.

Tiens !

ELMIRE (*riant toujours*).

Oui, c'est bien amusant.

BONVAL.

Je n'y vois rien de si amusant, moi ; c'est sérieux, au contraire, très sérieux.

ELMIRE.

Sans doute, c'est sérieux ; mais c'est amusant tout de même. (*Elle rit.*)

BONVAL.

Mais explique-toi donc, méchante enfant gâtée, ou je vais conclure que tu as encore besoin de vieillir avant de songer...

ELMIRE.

Oh ! pardon, papa ! Je ne suis pas trop jeune pour songer au

mariage... Et la preuve, c'est que nous allons parler sérieusement de tout cela maintenant.

BONVAL.

A la bonne heure. Mais il faut avouer que ton sérieux se fait un peu attendre.

ELMIRE.

Il n'en sera que plus sérieux quand il arrivera.

BONVAL.

C'est possible. Pourtant, je ne m'explique guère la légèreté avec laquelle tu as accueilli les premiers mots de ce grave entretien qui doit peut-être décider de ton avenir.

ELMIRE.

Cela vous paraîtra moins étonnant quand je vous aurai dit que je cherche depuis huit jours à aborder le sujet avec vous...

BONVAL.

Diable ! Est-ce possible ? Pourquoi ne parlais-tu pas alors ?

ELMIRE.

C'est que, voyez-vous, il en coûte toujours de faire ces aveux-là...

BONVAL.

Hein ! Tu aimes donc quelqu'un ?

ELMIRE (*timide et sérieuse*).

Oui, papa.

BONVAL (*à part*).

Allons ! allons ! ça se complique. Pourvu que les choses n'en soient pas rendues trop loin ! (*Haut.*) Rappelle-toi, Elmire, que le choix d'un époux est une affaire très grave. Tu n'ignores pas cela, n'est-ce pas ?

ELMIRE (*toujours baissant la vue*).

Non, papa.

BONVAL.

Et lorsqu'une jeune personne est arrivée à l'âge de prendre un parti, sais-tu ce qu'elle doit faire, si elle est sage ?

ELMIRE.

Elle doit consulter son cœur.

BONVAL.

Point du tout. C'est à son père qu'il lui faut d'abord demander conseil.

ELMIRE.

Mais il me semble...

BONVAL.

Erreur de jeunesse que tout cela.

ELMIRE.

Quoi ! n'est-il pas permis d'interroger ses propres sentiments dans un choix aussi important que celui d'un époux ?

BONVAL.

Certainement. Et c'est précisément cette épreuve que recommande la sagesse ; mais en la faisant il faut s'appuyer sur l'expérience paternelle, guide infiniment plus sûr qu'un cœur de dix-huit ans, toujours prêt à s'envoler au premier bruit d'amour.

ELMIRE.

Mais, n'est-ce pas cela que je fais en ce moment, puisque j'ai cherché depuis huit jours l'occasion de vous...

BONVAL.

Alors, c'est parfait, et nous ne nous entendions pas, voilà tout... avant de prendre une décision, tu viens...

ELMIRE.

Oh ! quant à ma décision, elle est toute prise...

BONVAL.

Comment ! Tu as poussé l'imprudence jusqu'à contracter un engagement sans m'en parler !... Voilà ce que c'est que les enfants

d'aujourd'hui ! On prend d'abord son parti, puis l'on vient vous en donner avis, sous forme de consultation, en déclarant qu'il est irrévocable !... Ah ! je ne permettrai pas un pareil mépris de mes prérogatives de père, et dès aujourd'hui, entends-tu ? il faut signifier à ton jeune freluquet qu'il ait à renoncer à ses poursuites, sinon...je le fais arrêter pour tentative de...de...de...d'enlèvement.

ELMIRE.

Pour tentative d'enlèvement !...Mais de qui, mais de quoi, je vous en prie ?

BONVAL.

Eh, de ma caisse, parbleu ? Tu ne sais donc pas que tous ces beaux fainéants qui t'entourent à chaque occasion pour te débiter mille sornettes insipides, n'en veulent qu'à ma fortune et qu'ils abusent de ta crédulité pour atteindre plus facilement l'objet de leurs convoitises !... C'est ainsi qu'une jeune fille s'expose lorsqu'elle a l'imprudence de se passer des avis paternels.

ELMIRE.

Mais je ne refuse pas vos avis, ce me semble. Vous me dites qu'une jeune fille, à mon âge, doit renoncer aux frivolités de la jeunesse pour s'occuper sérieusement du choix d'un époux... j'obéis sans hésitation ; je vous fais même voir que j'ai couru au devant de vos désirs ;...et vous me reprochez, après cela, de mépriser vos conseils !...Que voulez-vous donc que je fasse de plus ?

BONVAL.

Ah çà ! ne jouons pas sur les mots, s'il vous plaît, mademoiselle. Ce que je veux, le voici : d'abord, tu vas donner congé, sans forme de procès, à ton bel étourdi...

ELMIRE.

Mais qui vous dit que...

BONVAL.

Silence ! (*Elmire fait une moue.*) Puis, dans le choix de son successeur, tu te laisseras guider, ne t'en déplaise, par mon expé-

rience. J'ai, depuis longtemps, jeté les yeux sur un jeune homme doué de toutes les qualités solides qui font le bonheur et la prospérité d'un ménage ; des affaires l'appellent ici aujourd'hui même ; je profiterai de l'occasion pour te le présenter, et je suis certain qu'il saura, dès un premier entretien, te faire oublier les folles amours que tu as si imprudemment contractées.

ELMIRE.

Jamais !

BONVAL.

Hein ! Que dis-tu là ?

ELMIRE (*avec fermeté*).

Je dis que je ne l'épouserai jamais.

BONVAL.

Et tu oses me dire cela à ma face !...Et tu crois que, parce que je t'ai laissé le champ libre dans le choix de tes colifichets et de tes plaisirs, je n'aurai pas l'énergie de me faire obéir lorsqu'il s'agira de ton établissement !

ELMIRE.

Mon père, vous ne me comprenez pas...Je suis bien inconséquente, bien capricieuse, peut-être ; mais j'ai conservé, avec le doux souvenir de ma mère, l'impression ineffaçable de ses affectueux conseils, et je sais que l'obéissance est un devoir auquel un enfant ne peut se soustraire impunément.

BONVAL.

Que veux-tu donc me dire, alors ?

ELMIRE.

Je veux dire que, si vous l'exigez, il me faudra renoncer à l'espoir de devenir la femme de celui que vous méprisez tant sans le connaître, mais en épouser un autre, oh, cela n'est pas possible !

BONVAL.

Et tu appelles cela de l'obéissance ?

ELMIRE.

Encore une fois, mon père, vous ne me comprenez pas. Jusqu'ici je n'ai été, à vos yeux, qu'une enfant légère et folle, négligeant chaque jour les fantaisies de la veille pour courir à quelque futilité nouvelle, oubliée aussitôt qu'obtenue. Habituée a me voir ainsi voltiger de caprice en caprice, vous n'avez pas supposé qu'un sentiment durable pût éclore en mon âme, et lorsque je vous révèle l'existence d'une passion que vous ne soupçonniez pas, il vous semble que je puisse l'étouffer avec la même facilité que s'il s'agissait de varier mes amusements ou de renoncer à un article de toilette. La souffrance que j'éprouve à la seule pensée du sacrifice que vous voulez m'imposer est une preuve que vous m'avez mal jugée et que, sous les dehors frivoles de l'enfant gâtée, palpite le cœur d'une femme !...

BONVAL (*à part*).

Oh ! je le vois bien, maintenant, il est trop tard ! Que faire, grand Dieu, que faire ? (*Haut.*) Mon enfant, quelle imprudence tu as commise !

ELMIRE.

Oui, je le sais, j'ai été imprudente, coupable même, de m'aventurer, sans guide, sur les dangereux sentiers de l'amour ! Mais, que voulez-vous, j'étais jeune, inconsidérée, sans expérience et sans conseils. Pendant que vous me laissiez à moi-même pour suivre l'entraînement des affaires, moi, je fuyais l'isolement ; avide de distractions, je courais au gré de mes fantaisies, sans me demander où j'allais...Sur mon chemin s'est présenté un jeune homme bon, loyal, sympathique, dont la parole réfléchie et la gaieté sereine tranchait sur la frivolité de mon entourage ordinaire...Ce contraste même me plut...Un sentiment inconnu et irrésistible s'empara peu à peu de mon cœur, et lorsque je voulus m'en rendre compte...il était trop tard !...Pardon, mon père, pardon d'avoir aimé sans votre permission !

BONVAL.

Pauvre enfant...Cette révélation m'ouvre les yeux et me confond !...Je comprends, maintenant, toute l'étendue de la faute que j'ai commise à ton égard !...Livré tout entier aux enivrements de

la spéculation, je croyais m'être acquitté de mes devoirs de père lorsque tes convoitises d'enfant et de jeune fille étaient satisfaites... Quelle fatale erreur et quel châtiment pour moi de voir en un instant tous mes rêves de bonheur s'évanouir pour faire place au plus cruel désappointement !

ELMIRE.

Non, vos espérances ne seront pas déçues. Laissez-moi vous le dire, laissez-moi vous le jurer, Edouard n'est pas indigne de votre confiance !

BONVAL.

Edouard ! Tu dis qu'il s'appelle Edouard !

ELMIRE (*baissant la vue*).

Oui, mon père...

BONVAL.

Et son nom de famille, dis vite !

ELMIRE (*baissant toujours les yeux*).

Edouard Durand...

BONVAL.

Edouard Durand ! Juste ciel, est-ce possible !...Mais c'est lui, c'est lui-même que je voulais te proposer !

ELMIRE.

Quoi, c'est Edouard ! C'est mon Edouard !...

BONVAL.

Mais certainement, petite sotte !

ELMIRE (*joyeuse*).

Oh ! papa, que je suis contente !

BONVAL.

Et moi donc, après cette épouvante que tu m'as donnée.

ELMIRE (*retrouvant sa gaieté*).

Alors, tout va donc s'arranger à l'amiable.

BONVAL.

Pourvu que le futur époux soit de notre avis.

ELMIRE.

Ah ! pour celui-là, par exemple, j'en réponds ; et puisque nous en sommes au chapitre des confidences, permettez-moi d'exprimer le soupçon que la visite qu'il vous a annoncée me concerne beaucoup plus que vos ennuyeuses affaires d'argent.

BONVAL *(joyeux)*.

Oui-dà ! C'est ainsi que vous conspirez pour me prendre d'assaut dans mes propres retranchements ! Eh bien, soit ; j'attendrai l'ennemi de pied ferme, et si sa bonne fortune lui permet d'enlever le précieux trésor dont je suis le gardien aussi fidèle que...maladroit, franchement, je crois...qu'il en aura pour son compte.

ELMIRE.

Mais vous ne savez pas les bonnes résolutions que j'ai prises ; comme je suis décidée à devenir une femme industrieuse, économe...

BONVAL.

Oui, économe surtout ; tu m'en as donné des preuves tout à l'heure.

ELMIRE.

Mais c'est pour après notre mariage, bien entendu.

BONVAL.

Pourquoi ne pas commencer un peu plus tôt ?

ELMIRE.

Pour ne pas vous contrarier.

BONVAL.

Me contrarier. Le mot est plaisant.

ELMIRE.

Mais oui ; cela vous fait tant de plaisir de me donner des petits cadeaux.

BONVAL.

Il faut avouer que c'est un plaisir dont tu me fais un peu abuser et que je n'envierai pas à mon futur gendre. Avec cela que notre ami Edouard Durand est un brave garçon qui mérite bien une femme irréprochable.

ELMIRE.

S'il ne manque que cela à son bonheur, je serai irréprochable.

BONVAL.

Il a hérité des nobles qualités de son père, celui-là. Par malheur toute la famille n'a pas aussi bien tourné.

ELMIRE.

En effet, j'ai entendu parler d'un frère jumeau qui lui ressemble à s'y méprendre et qui s'est embarqué, il y a quelques années, avec toute sa part de l'héritage paternel, pour un voyage d'aventure.

BONVAL.

Oui, c'est un mauvais sujet qui ne lui ressemble qu'au physique et qui n'est pas digne du nom qu'il porte.

ELMIRE.

Mais, savez-vous que je n'aime pas cela, moi, qu'ils se ressemblent tant.

BONVAL.

Et, pourquoi donc ?

ELMIRE.

Parce que rien n'empêche l'autre de revenir un beau jour.

BONVAL.

Je ne vois pas en quoi son retour pourrait t'affecter.

ELMIRE.

Si j'allais commettre une méprise et...l'aimer à la place de son frère !

BONVAL.

Allons donc ! Est-ce que c'est possible, une erreur comme elle-là ? D'ailleurs, il était, d'après les dernières nouvelles, rendu dans une ville quelconque de l'Indoustan, activement occupé à dissiper les derniers débris de sa fortune.

ELMIRE.

Nous pouvons donc nous livrer, sans appréhension, au bonheur qui nous attend tous ensemble.

BONVAL.

Je l'espère, du moins ; mais admets donc, en attendant, que tu m'as fait une terrible peur.

ELMIRE.

Et vous donc ! avec votre grosse colère et vos faux airs de tyran, qui ne vous allaient pas du tout, soit dit entre nous.

BONVAL.

Oublions tout cela, ma bonne petite Elmire, et remercions le bon Dieu de nous avoir permis d'arriver au même but par des voies si différentes.

(*Ils chantent ensemble.*)

L'heureuse coïncidence
Qui nous favorise ainsi !
Admirons, en tout ceci,
Le doigt de la Providence.

ELMIRE (*seule*).

Songeant à mon intérêt
Autant qu'à ceux de sa caisse,
Pour ma future allégresse
Mon père avait un projet...
Et, lorsque je me mutine
Contre ce vœu paternel,
C'est pour faire un choix formel
De l'époux qu'il me destine. } bis.

(*Ensemble.*)

L'heureuse coïncidence, etc.

BONVAL.

J'ai laissé son jeune cœur,
Sans défiance et sans guide,
Suivre la pente rapide
Qui mène droit au malheur.
Mais, loin de punir en elle
Mon trop coupable abandon,
Voilà que Dieu me fait don,
Vraiment, d'un gendre modèle ! } *bis.*

(*Ensemble.*)

L'heureuse coïncidence
Qui nous favorise ainsi !
Admirons, en tout ceci,
Le doigt de la Providence.

Fin du Premier Acte.

ACTE 2e

SCÈNE I.

GEORGES DURAND (*seul, en costume de voyage*).

Tel que vous me voyez, j'arrive directement de Calcutta. Voilà cinq ans que je parcours le monde à la recherche de...l'inconnu, et le résultat clair de mes poursuites se résume en une conviction, bien arrêtée chez moi, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil... C'est une information que je donne gratuitement au public, quoiqu'elle me coûte bien cher, à moi...Oui, sapristi, *cher* est le mot, puisque mon patrimoine tout entier y a passé et que je me trouve, en conséquence, réduit à ma plus simple expression, comme puissance financière...Une situation semblable n'est pas gaie, à la vérité, mais elle présente toujours son bon côté ; et comme j'ai pris pour habitude, depuis que la fortune me tourne le dos, de ne regarder qu'au bon côté des choses, je m'en tiens à mon habitude... Au reste, plus j'envisage ma position, plus j'y trouve des motifs de contentement...D'abord les soucis et les inquiétudes de la richesse ne troublent pas mon sommeil ; je suis parfaitement indifférent aux variations de la Bourse ; les accidents de hausse et de baisse ne m'affectent pas le moins du monde ; je n'ai plus, en un mot, qu'à concentrer toutes mes préoccupations sur mon intéressante individualité...Il est vrai qu'elle est, pour le quart d'heure, d'un placement un peu difficile, mon individualité... Mais cela ne m'inquiète guère. Ma famille a bon nom, mon frère Edouard est bien posé dans le commerce. Pourquoi ne pas escompter le crédit de ma parenté ?...C'est pour tenter une première expérience de cette nature que je veux renouveler connaissance avec cet excellent M. Bonval avant de me présenter chez mon frère...On conçoit que ce ne serait pas gentil de tirer sur lui en arrivant...Mais, j'entends venir mon homme ; préparons-nous à l'assaut.

SCENE II.

GEORGES, ELMIRE.

GEORGES (*à part*).

Tiens, ce n'est pas lui !

ELMIRE.

Ah ! vous voilà, enfin !

GEORGES (*à part*).

Il paraît que nous sommes en pays de connaissance. (*Haut.*) Mais oui, mademoiselle, me voici.

ELMIRE.

Vous ne pouviez arriver plus à propos.

GEORGES.

Vraiment ! (*A part.*) Où donc m'a-t-elle connu, celle-là ?

ELMIRE.

J'ai eu fort à faire, allez.

GEORGES.

J'en suis désolé, veuillez m'en croire.

ELMIRE.

Oh ! mais les choses ont bien tourné à la fin.

GEORGES.

Alors j'en suis des plus charmés. (*A part.*) A quoi veut-elle en venir, définitivement ?

ELMIRE.

Tout s'est arrangé au gré de nos désirs.

GEORGES.

C'est fort heureux ! (*A part.*) Je veux qu'on me pende si je comprends quelque chose à tout ceci !

ELMIRE.

D'abord, il ne voulait pas entendre parler de notre union.

GEORGES.

De notre union, dites-vous ?

ELMIRE.

Oui, et sa première pensée a été de vous interdire la maison.

GEORGES (*à part*).

Ah çà ! que me chante-t-elle donc enfin ? serais-je devenu le fiancé d'une inconnue et sans le savoir !

ELMIRE.

Mais toute notre difficulté roulait sur un malentendu ; nous étions, l'un et l'autre, sous la plus étrange des méprises.

GEORGES (*à part*).

Je pense que la méprise se continue.

ELMIRE.

Il vous prenait pour un autre.

GEORGES (*à part*).

Ma foi, je ne sais pas s'il n'avait pas raison ; je commence moi-même, à douter de mon identité.

ELMIRE.

Ah ! si vous aviez vu sa colère quand je lui ai dit que je n'en épouserais jamais un autre que vous.

GEORGES.

Vous lui avez dit cela ? (*A part.*) Au fait, elle commence à m'intéresser, cette enfant-là.

ELMIRE.

Vous étiez, disait-il, un étourdi, un fainéant dont la seule préoccupation, dans le moment, était de mettre la main sur son argent...

GEORGES (*à part*).

Aï ! Aï ! Il paraît que le bonhomme a reçu de mes nouvelles !

ELMIRE (*riant*).

Et tout ce temps-là, figurez-vous que j'avais oublié de lui dire votre nom.

GEORGES (*à part*).

A la bonne heure ; cela me rassure un peu.

ELMIRE.

Et quand je vous ai nommé !

GEORGES.

Vous m'avez nommé !

ELMIRE.

Sans doute ; que vouliez-vous que je fisse ?

GEORGES.

Mais comment avez-vous fait pour me nommer ?

ELMIRE.

Il m'en a bien coûté, je vous assure ; mais, une fois la glace rompue, j'ai compris qu'il ne fallait plus reculer, et j'ai tout avoué.

GEORGES.

Vous avez tout avoué !

ELMIRE.

Oui, et lorsqu'il a appris qu'il s'agissait de vous, oh ! alors sa colère a fait place à une joie immense...C'était précisément vous qu'il avait rêvé pour son gendre.

GEORGES (*à part*).

Décidément, c'est elle qui rêve !

ELMIRE.

Alors, comme vous le pensez bien, toutes les difficultés se sont aplanies et son consentement ne s'est pas fait attendre.

GEORGES.

Mais comprenons-nous un peu s'il vous plaît, mademoiselle. Etes-vous bien sûre que c'était de moi qu'il s'agissait ?

ELMIRE.

En voilà une question, par exemple; je crois vraiment, mon cher ami, que le bonheur vous fait déraisonner.

GEORGES (*à part*).

Il y en a certainement un de nous deux qui déraisonne.

ELMIRE.

Au reste, c'est tout naturel...Quant à moi, je suis presque folle de joie.

GEORGES (*à part*).

Pourvu qu'elle n'ait que cette folie-là.

ELMIRE.

Maintenant que j'ai donné le premier assaut, vous ne devez plus hésiter à poursuivre l'attaque ; mon père est sur le point de rentrer et je vous laisse à l'attendre...Allons, bonne chance ! (*Elle sort.*)

SCENE III.

GEORGES (*seul*).

Oh ! mais je m'y perds de plus en plus ! Moi, Georges Durand, arrivé ce matin en ligne directe de Calcutta, moi, le fiancé de cette jeune personne que je n'ai jamais vue !...Y comprenez-vous quelque chose, vous autres ? Il y a certainement là-dessous quelque malentendu...Mais qu'importe ; le rôle d'amoureux me sourit assez dans le moment et je m'y prête sans résistance, en attendant que les choses se débrouillent. (*Il chante.*)

L'aventure est amusante,
Je n'y comprends rien, ma foi ;
C'est quand je ne suis plus moi,
Que j'ai les vœux d'une amante. } *bis.*

Mon succès n'est pas flatteur
Pour un homme qui s'estime ;
Mais c'est un triomphe intime
Pris sur mon compétiteur. } *bis.*

Puisque c'est nous que l'on aime
Quand on nous prend pour autrui,
Il vaut mieux rester ainsi
Que de passer pour soi-même. } *bis.*

C'est bien singulier tout de même et je ne comprends pas... (*Il réfléchit.*) Tiens ! tiens ! ! tiens ! ! ! J'y suis maintenant !... Parions que c'est au profit de ce coquin d'Edouard que je joue au fiancé depuis un quart d'heure...Pourtant j'aurais cru que notre ressemblance d'autrefois se serait un peu perdue pendant mon long voyage...Mais il paraît que les accidents de la fortune n'ont pas altéré ma bonne mine et que je suis toujours le *fac-simile* de mon digne frère...Tant mieux après tout ; ces complications ne pourront qu'aider au succès de mes petites entreprises et, puisqu'on le veut absolument, je consens à demeurer, jusqu'à nouvel ordre, le futur gendre de mon futur créancier...

SCENE IV.

GEORGES, BONVAL.

BONVAL (*dans la coulisse*).

S'il vient quelqu'un, vous direz que je suis occupé pendant une heure, entendez-vous ?

GEORGES.

Décidément, c'est lui cette fois. Tenons ferme.

BONVAL.

Charmé de vous revoir, mon cher Durand ; comment a été le petit voyage d'agrément ? (*Il serre chaleureusement la main de Georges.*)

GEORGES.

Parfaitement, je vous remercie. (*A part.*) Il appelle cela un petit voyage d'agrément : deux mille cinq cents lieues sans désemparer !

BONVAL.

J'avoue que je me suis ennuyé de vous.

GEORGES.

C'est trop aimable de votre part. (*A part.*) Voyons, est-ce qu'il s'agit de moi maintenant ou de mon frère ?

BONVAL.

Vous savez l'intérêt que je vous porte.

GEORGES.

Oh ! je n'oublierai jamais cela. (*A part.*) Je ne m'en doutais guère pourtant.

BONVAL.

Mais prenez donc un siège, je vous en prie.

GEORGES (*à part, allant prendre un fauteuil*).

La situation devient terriblement embarrassante ! Suis-je moi, ou ne suis-je pas moi ? Voilà la grande question pour le moment.

BONVAL (*s'étendant sur un fauteuil*).

Et vous venez pour une affaire bien importante, je suppose ? (*A part.*) Laissons-le faire son petit chemin tout seul, le brigand !

GEORGES.

Mais, oui, mon cher monsieur Bonval, et votre bienveillant accueil me donne une hardiesse que je n'aurais pas eue sans cela.

BONVAL.

Oh ! prenez votre courage à deux mains et ne craignez rien. (*A part.*) Voyons s'il est aussi habile en amour qu'en affaires.

GEORGES (*avec hésitation*).

Je sais, d'ailleurs, quelle estime vous aviez pour mon père.

BONVAL (*à part*).

Allons donc ! Où va-t-il remonter à présent !

GEORGES.

Et permettez-moi de vous dire qu'en la reportant sur son fils, vous ne trouverez pas un ingrat.

BONVAL (*à part*).

Va-t-il en finir avec ses préliminaires ? Ces amoureux sont d'une bêtise !...

GEORGES.

La demande que je viens vous faire va peut-être vous étonner.

BONVAL.

Au contraire, je m'y attends.

GEORGES (*à part*).

Il s'y attend ! véritablement je n'en reviens pas.

BONVAL.

Mais procédons, je vous en prie, car avec toutes ces hésitations, vous ne me faites plus l'effet d'un hommes d'affaires et je crains que votre petite promenade ne vous ait causé des distractions funestes.

GEORGES (*à part*).

Bon ! encore mon petit voyage d'agrément.

BONVAL.

Au reste, je sais que ces choses coûtent toujours a dire. Pour ma part, j'ai été une fois dans une situation semblable et j'admets que je faisais très mauvaise figure.

GEORGES (*à part*).

Il connaît ma situation !

BONVAL.

C'est donc tout naturel que j'aie de l'indulgence pour vous.

GEORGES (*à part*).

Décidément, je suis moi-même cette fois. (*Haut.*) Eh bien, puisque vous voulez me mettre complètement à l'aise, je vais vous parler à cœur ouvert.

BONVAL.

C'est ce que je désire.

GEORGES.

Vous n'ignorez pas, monsieur Bonval, malgré la position indépendante que vous occupez...

BONVAL (*à part*).

Bon ! le voilà encore lancé !

GEORGES.

...qu'il est des circonstances où un homme d'affaires a besoin du concours de ses amis pour réaliser ses projets...

BONVAL (*à part*).

Singulière demande en mariage que tout cela.

GEORGES.

Je suis actuellement dans cette position...

BONVAL (*à part*).

Mais qu'est-ce qu'il me conte là ?

GEORGES.

Il m'en coûtait d'aborder un sujet aussi délicat avec vous ; mais, en homme d'affaires, je mets le sentiment de côté.

BONVAL (*à part*).

Oui, le sournois, il réserve cette partie-là pour ma fille.

GEORGES.

Et je me décide à vous proposer une petite négociation, sachant que le nom que je porte vous inspire une entière confiance.

BONVAL (*à part*).

Il appelle cela une négociation !...Hum ! au reste, le mot n'est pas déplacé dans sa bouche...Avant tout, il est de son état. (*Haut.*) Et quelle est cette négociation? (*A part.*) Je le tiens maintenant.

GEORGES.

J'ai en vue une spéculation superbe...

BONVAL (*à part*).

Bon ! voilà que cela s'appelle spéculation à présent.

GEORGES.

Et comme il me faut avant tout de l'argent comptant...

BONVAL.

De l'argent comptant !

GEORGES.

Oui ! c'est indispensable.

BONVAL.

Quoi ! pour notre affaire !

GEORGES.

Non, pour la mienne.

BONVAL.

Ah ! pour la vôtre. (*A part.*) C'est une étrange façon, tout de même, de solliciter ma fille en mariage.

GEORGES.

Je suis venu vous demander s'il vous serait possible de me prêter, pour quelque jours, une somme de cinq cents piastres.

BONVAL.

Vous dites que...que...que...

GEORGES.

Il va sans dire que je vous donnerai un *bonus* aux taux que vous voudrez bien fixer vous-même et les meilleurs endossements de la ville...

BONVAL (*à part*).

Quel singulier garçon !...Ma foi, j'aime assez cela...les affaires avant tout !

GEORGES.

Est-ce que vous auriez quelque hésitation ?

BONVAL.

Oh ! non...Mais voyez-vous...enfin, la proposition m'a pris un peu par surprise.

GEORGES (*à part*).

J'avais compris qu'il s'y attendait ; mais poursuivons nos avantages. (*Haut.*) J'admets que vous n'êtes pas dans l'habitude de me faire des prêts.

BONVAL.

Ni de vous voir contracter des emprunts ; mais la chose s'explique parfaitement et je serai très heureux de vous rendre ce petit service. (*Tirant son portefeuille.*) Tenez, voici justement un chèque au porteur que j'avais préparé pour une autre affaire. (*Il donne le chèque à Georges.*)

GEORGES.

Je ne saurais trop vous remercier. (*Il met le chèque dans sa poche.*)

BONVAL.

Vous ne me devez aucun remerciement, mon cher. C'est, comme vous l'observiez, une simple transaction financière, et pour vous mettre à l'aise, je vais vous imposer, comme au commun des emprunteurs, un léger *bonus* de quinze pour cent, payable tout de suite.

GEORGES (*à part*).

Diantre ! me voilà pris, je n'ai pas le sou.

BONVAL.

Est-ce que ces conditions vous conviennent ?

GEORGES (*à part*).

Comment faire ?...Oh ! une idée...(*Haut.*) Mais sans doute ; seulement je n'ai pas le montant sur moi...Vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller le chercher ? Je vous apporterai en même temps mon billet muni des endossements requis.

BONVAL.

C'est parfait. Entre hommes d'affaires, la parole est d'or.

GEORGES (*à part*).

Nous différons d'opinion à cet égard, et, si j'étais dans l'habitude d'inventer des proverbes, je dirais que l'or en poche vaut mieux que parole en bouche.

BONVAL.

Maintenant, mon cher, si vous voulez vous rasseoir, nous pourrons continuer notre entretien...

GEORGES.

Oh ! pardon. Je veux avant tout vous satisfaire, et je cours...

BONVAL.

Mais n'avez-vous pas une autre affaire ?

GEORGES.

Pas pour l'instant, merci !...je ne voudrais pas retarder d'une seconde...Adieu, M. Bonval ; à bientôt. (*Il sort précipitamment.*)

SCENE V.

BONVAL (*seul*).

Quel singulier garçon !...Après tout, c'est absolument le gendre qu'il me faut... Oui, décidément, c'est très bien !... c'est magnifique !... c'est splendide !...

SCENE VI.

BONVAL, ELMIRE.

ELMIRE.

Mon cher petit père ! J'ai attendu en grande hâte l'issue de votre entretien ; mon Dieu que cela m'a paru long !

BONVAL.

Sais-tu que c'est presque un héros que ton Edouard Durand ?

ELMIRE.

Oh ! il n'a pas son égal, je le sais bien.

BONVAL.

Figure-toi que, malgré l'empressement qu'il devait naturellement ressentir à me faire ses propositions à ton égard, il a eu l'énergie de réprimer ses sentiments et de me parler froidement d'affaires. J'avoue que, lorsque je faisais la cour à feue madame Bonval, je n'aurais pas été de cette force-là.

ELMIRE.

Et notre mariage ?

BONVAL.

Voilà le beau de l'histoire, il n'en a pas soufflé mot.

ELMIRE.

Il ne vous en a rien dit ?

BONVAL.

Pas une parole.

ELMIRE.

Mais c'est affreux !

BONVAL.

Au contraire, c'est admirable ! c'est sublime ! !

ELMIRE.

Comment ! Il entre ici pour vous demander ma main, et parce qu'il se présente une affaire à régler, l'objet de sa visite est complètement perdu de vue ! Je ne vois rien en cela qui soit digne d'admiration.

BONVAL.

Tu ne comprends rien aux affaires, mon enfant.

ELMIRE.

Je comprends que lorsque l'esprit des affaires étouffe les élans du cœur, ce n'est pas un honneur pour celui...

BONVAL.

Allons, allons, ne condamne pas ainsi ce pauvre garçon sans l'entendre... Il t'aime, je le sais, je l'ai lu dans son regard ; il t'aime, mais d'un amour raisonnable, calculé...

ELMIRE.

Mais, qu'est-ce que le calcul peut avoir à faire en tout ceci ? Pour ma part, je ne puis avoir que du mépris pour un homme qui

compte les palpitations de son cœur avant d'en suivre les mouvements, et je vous déclare formellement que si c'est ainsi que M. Edouard entend l'amour, il peut aller chiffrer ailleurs.

(*Elle sort furieuse.*)

SCENE VII.

BONVAL, EDOUARD (*entrant d'un autre côté*).

BONVAL.

Oh, cette petite tempête passera comme les autres ; il suffira que ce brave Edouard... Tiens, le voilà déjà de retour ! Vraiment, mon cher, votre empressement me fait soupçonner qu'il y a quelque autre chose qu'un billet promissoire au fond de tout ceci.

EDOUARD.

En effet, ce que j'ai à vous demander ne se concède pas par billet promissoire.

BONVAL (*à part*).

Le voilà enfin à la question.

EDOUARD.

Permettez-moi de vous dire d'abord que ce n'est pas sans hésitation...

BONVAL.

Ah çà, ne recommencez pas vos périphrases, s'il vous plaît ; arrivons au but... Vous aimez ma fille ; elle est folle de vous ; moi, je vous aime l'un et l'autre ; nous nous aimons tous ensemble... eh bien, mariez-vous et fichez-moi la paix !

EDOUARD.

Elle vous a donc dit...

BONVAL.

Certainement ! Allez-vous la désavouer, maintenant ?

EDOUARD.

Oh non, seulement...

BONVAL.

Seulement vous voulez me faire brûler à petit feu comme tout à l'heure !

EDOUARD.

Tout à l'heure, dites-vous ?

BONVAL.

Oui, à propos de ces cinq cents piastres que vous m'avez demandées.

EDOUARD.

Je vous ai demandé cinq cents piastres !

BONVAL.

Non seulement vous me les avez demandées, farceur, mais je vous les ai prêtées.

EDOUARD.

Je suppose, monsieur Bonval, que vous voulez plaisanter.

BONVAL.

Comment plaisanter ! Est-ce que vous niez le fait ?

EDOUARD.

Mais certainement ; quand donc m'avez-vous prêté cette somme ?

BONVAL.

Allons ! Allons ! ! c'est vous qui plaisantez.

EDOUARD.

Pas le moins du monde et je ne comprends pas du tout...

BONVAL.

Edouard Durand, êtes-vous sérieux ?

EDOUARD.

Parfaitement sérieux, monsieur.

BONVAL.

Vraiment, je ne vous reconnais plus.

EDOUARD.

C'est probablement quelque méprise...

BONVAL.

Une méprise ! lorsque je vous ai, moi-même, versé le montant il n'y a pas une heure ? A d'autres, s'il vous plaît.

EDOUARD.

Réellement je suis de plus en plus étonné...

BONVAL (*solennellement*).

Ecoutez, monsieur, jusqu'à ce moment je vous ai pris pour un homme irréprochable, sous le rapport de l'honneur et de la probité : ne me forcez pas, par vos dénégations, à changer d'opinion sur votre compte.

EDOUARD.

Monsieur Bonval, sur le point d'honneur, je n'accepte de leçons de personne et, malgré le respect que je vous ai toujours porté, si vous persistez dans votre singulière prétention, je serai forcé de tirer des conclusions...

BONVAL.

Assez ! monsieur ! assez ! une pareille audace me surpasse. Quoi ? vous venez ici, sous le faux prétexte d'un attachement pour ma fille, m'enlever mon argent, et lorsque je veux vous rappeler à vos engagements, vous osez m'opposer une dénégation formelle ! Ah ! je comprends maintenant la hâte que vous aviez de vous esquiver sans me donner la moindre reconnaissance par écrit !

EDOUARD.

Permettez-moi de le répéter, si tout ceci n'est pas de votre part une plaisanterie, dont je ne comprends pas du tout l'opportunité en ce moment, nous sommes tous deux victimes de quelque étrange mystification... ou bien...

BONVAL.

Plus un mot, vous dis-je ; c'est pousser trop loin l'outrage, et je vous signifie que, dès ce moment, toute relation cesse entre nous.

EDOUARD.

Mais permettez...

BONVAL.

Je ne permets rien ! Vous avez joué de ruse contre ma bonne foi ! la partie est à vous, soyez satisfait.

EDOUARD.

Oh ! cette dernière injure n'est plus supportable, et malgré les liens d'affection qui m'attachent à mademoiselle Elmire...

BONVAL.

Taisez-vous, monsieur ! ne souillez pas son nom en le mêlant à vos mensonges.

EDOUARD.

C'en est assez, et puisque vous ne m'accordez pas même une explication, je n'ai plus qu'à me retirer. Adieu, monsieur. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

BONVAL (*seul*).

Oh ! l'infâme ! le fripon ! l'hypocrite ! ! !. Et dire que j'étais assez naïf pour reposer toute ma confiance dans un homme de cette espèce... Elmire, après tout, ne l'avait que trop bien jugé.

SCENE IX.

BONVAL, ELMIRE.

ELMIRE.

Cher papa ! vous ne savez pas l'étrange nouvelle !.

BONVAL.

Oh ! tout est étrange ici ! et le diable nous tomberait du ciel en costume de chérubin que je n'en serais pas étonné.

ELMIRE.

Eh bien ! c'est à peu près cela qui nous arrive.

BONVAL.

Qu'est-ce que tu veux dire encore ?

ELMIRE.

Ce pauvre monsieur Edouard que j'ai tant injurié tout à l'heure...

BONVAL.

Ah ! ton Edouard, ne m'en parle pas, ce n'est ni plus ni moins qu'un imposteur.

ELMIRE.

Un imposteur !

BONVAL.

Oui, un imposteur qui ne remettra plus les pieds dans ma maison.

ELMIRE.

Vous l'avez congédié !

BONVAL.

N'a-t-il pas eu l'effronterie de me soutenir qu'il n'est pas venu ici ce matin !

ELMIRE.

Mais il vous a dit la pure vérité ; celui qui s'est présenté ici ce matin n'est pas M. Edouard.

BONVAL.

En voilà encore une bonne ! Je voudrais bien savoir qui cela pourrait être alors.

ELMIRE.

C'était son frère Georges.

BONVAL.

Allons donc ! allons donc ! son frère Georges qui est aux antipodes.

ELMIRE.

Il y était, mais il en est revenu et c'est lui que nous avons reçu.

BONVAL.

Impossible. Edouard, qui sort d'ici, n'en savait rien.

ELMIRE.

Précisément, nous avons eu l'honneur de sa première visite... pour des raisons à vous connues.

BONVAL.

Serait-il bien vrai !

ELMIRE.

J'en ai la preuve certaine.

BONVAL.

Mais c'est inconcevable ! C'est terrible ! Ah ! le scélérat ! le bandit ! Et ce pauvre Edouard !... et mes pauvres cinq cents piastres !... Ouf ! je n'y tiens plus. (*Se dirigeant vers la porte.*) Vite mon paletot ! ma canne ! mon chapeau ! mon parapluie, mes...

ELMIRE.

Qu'allez-vous donc faire, mon père ?

BONVAL.

Je vais mettre toute la police à sa poursuite...

(*Il se rencontre face à face avec Georges qui entre.*)

SCENE X.

BONVAL, ELMIRE, GEORGES.

BONVAL (*après un moment de surprise*).

Ah ! c'est vous, mon cher Édouard !

GEORGES (*à part*).

Bon ! il me prend encore pour mon frère.

ELMIRE (*à part, fixant Georges*).

Voyons, est-ce bien lui cette fois ?

BONVAL.

Je ne sais comment vous faire mes excuses.

GEORGES (*à part*).

Et moi qui venais lui en faire, des excuses !

BONVAL.

Pourrez-vous jamais me pardonner un tel affront ?

GEORGES (*à part*).

Édouard m'a pourtant fait promettre de tout expliquer. (*Haut.*) Permettez-moi de vous désabuser, monsieur Bonval ; vous avez été la victime d'une méprise, et je suis venu, sur la demande de mon frère...

BONVAL.

C'est un bien mauvais sujet que votre frère, et je vous avouerai franchement que mon premier mouvement a été de courir le dénoncer à la police...

GEORGES (*à part*).

Aï ! Je crois qu'en ce cas, il vaut mieux continuer l'équivoque.

BONVAL.

Cependant, par considération pour vous et pour la mémoire de votre père...

GEORGES.

Oh ! monsieur Bonval, vous ne sauriez croire le service que vous me rendez...

BONVAL.

C'est bien le moins que je puisse faire, après vous avoir si injustement traité.

GEORGES.

Oh ! ne songeons plus à cela, je vous en prie... C'était trop naturel que vous me prissiez pour lui... je veux dire que... vous le prissiez pour lui... non... que... que vous le prissiez pour moi.

ELMIRE (*à part*).

Il a certains faux airs que je ne reconnais pas.

BONVAL (*serrant la main de Georges*).

Merci, mille fois merci !... Voilà ce qui s'appelle un cœur loyal et généreux... Oui, je reconnais en vous le véritable Edouard Durand, le digne fils de son père ! Et, pendant que je suis certain de tenir mon homme, j'en profite pour conclure une petite affaire qui nous concerne tous. Donne-moi ta main, Elmire.

GEORGES (*à part*).

Qu'est-ce qu'il veut donc faire, à présent !

ELMIRE (*s'approchant avec défiance*).

Mais, mon père...

BONVAL.

Voyons ! Voyons ! Est-ce toi maintenant qui vas nous faire des embarras ?

ELMIRE (*à part*).

Plus je le regarde, plus mes doutes se confirment.

GEORGES (*à part*).

Ma position se complique extraordinairement. Comment sortir de là !

BONVAL (*les saisissant tous deux par la main*).

Mes enfants, je connais d'avance vos sentiments et je ne veux pas retarder plus longtemps votre bonheur...

SCENE XI.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Monsieur Edouard Durand demande à parler un instant à M. Bonval.

BONVAL (*se retournant vivement*).

Hein ! Edouard Durand !

ELMIRE.

Monsieur Edouard !

GEORGES (*à part*).

Je suis pincé !

BONVAL.

Tu te trompes, Dominique, M. Edouard Durand est ici.

GEORGES (*à part*).

Je crois qu'il est temps de filer. (*Il sort.*)

DOMINIQUE A BONVAL.

Pardon, monsieur, je vous assure qu'il est là.

BONVAL.

Mais alors... (*Se retournant et ne voyant pas Georges.*) Ah ! le monstre ! Il nous a encore joués !

ELMIRE.

Je m'en doutais bien que c'était l'autre.

BONVAL.

Miséricorde ! je vais en perdre la tête !

ELMIRE (*s'approchant*).

Calmez-vous, mon père, je vous en prie.

BONVAL (*la repoussant*).

Oh, fichez-moi tous la paix !... Nous sommes ici dans une caverne de brigands ; tout le monde conspire contre moi dans ma propre maison... je suis volé, ruiné, assassiné...

ELMIRE.

Mais que vous ai-je donc fait pour que vous me repoussiez ainsi ?... ne suis-je pas assez malheureuse ?...

BONVAL.

Oui, pardonne-moi, Elmire, je n'ai plus ma raison à moi, vois-tu ; cette dernière épreuve m'a surmonté... Mon Dieu !... Mon Dieu ! Quand tout ceci va-t-il finir ?...

SCENE XII.

BONVAL, EDOUARD, ELMIRE.

EDOUARD (*entrant et tendant la main à Bonval*).

Dès à présent, cher M. Bonval...

ELMIRE.

Monsieur Edouard !

BONVAL (*serrant la main d'Edouard*).

Voyons, est-ce bien vous, cette fois, ou si c'est encore votre frère ?

EDOUARD.

N'ayez aucune appréhension ; tel que vous me voyez, je suis bien et dûment moi-même.

ELMIRE.

Oh oui, papa, je suis sûre que c'est lui, et je ne crains plus la méprise.

EDOUARD.

Du reste, vous n'y serez plus exposé, puisque mon malheureux frère part aujourd'hui même pour l'étranger, où il promet de refaire par un travail honnête sa réputation et sa fortune.

BONVAL.

Et mon argent qu'il emporte !

EDOUARD.

N'en soyez pas en peine, c'est moi qui vous le rembourserai.

BONVAL.

Ah ! je vous reconnais maintenant... et je vous accepte volon tiers pour mon débiteur.

EDOUARD.

M'accepterez-vous aussi pour votre gendre ?

BONVAL.

De grand cœur, mon cher Durand, pourvu qu'Elmire n'y trouve pas d'objection.

ELMIRE.

Vous savez, papa, comme je suis soumise.

ELMIRE (*chante*).

Oui, de l'obéissance
J'offre, quoi qu'on en pense,
Un modèle parfait.
Toujours je suis soumise
Quand on fait à ma guise
Et qu'un ordre me plaît (*bis*)

EDOUARD.

Tout me paraît un rêve !...
Et lorsque je soulève
Le voile du destin,
L'avenir qui s'apprête
Me fait tourner la tête
Et j'y perds mon latin ! (*bis*)

BONVAL.

C'est vraiment fort étrange
Comme cela s'arrange
Pour mon contentement !
Sur ce profond mystère,
Je vois le jour se faire
Tout juste au bon moment ! (*bis*)

ENSEMBLE.

Oui, c'est vraiment étrange
Comme cela s'arrange
Si naturellement !
Sur ce profond mystère,
On voit le jour se faire
Tout juste au bon moment ! (*bis*)

POESIES DIVERSES

LES TRAVERS DU SIECLE

Notre époque est féconde en prodiges sublimes ;
L'homme dans son élan atteint toutes les cimes ;
La matière prend vie aux charmes de sa voix,
Et la foudre domptée obéit à ses lois.

Ces merveilleux produits du moderne génie
Ont des maîtres de l'art inspiré l'harmonie,
Et ma muse timide ose à peine en ces vers
D'un siècle tant vanté dénoncer les travers.

Pourtant il le faut bien ; j'ai promis, c'est tout dire ;
La parole, en honneur, jamais ne se retire.
Donc, j'enfourche Pégase, et sans plus de façons
J'aborde carrément mon sujet... Commençons.

Le savoir, de nos jours, fait des progrès rapides,
J'en conviens. Mais, grand Dieu ! combien de cerveaux vides,
Près du savant modeste et consciencieux,
Prenant du sot orgueil les airs prétentieux,
Préfèrent, dans l'excès d'une ignorance altière,
Aux trésors de l'esprit ceux du millionnaire !
Combien d'adorateurs de l'antique veau d'or,
Qui, d'un culte odieux entourant leur trésor,
Consacrent sans rougir leur âme à cette idole ;
Qui, du lucre éprouvant l'affection frivole,
Estiment le prochain au poids de son bilan,
Font de leurs gains suspects l'étalage insolent,
Et, de la bienfaisance ignorant le mérite,
N'offrent à l'indigent qu'un dédain qui l'irrite !
Combien de beaux poseurs, d'une moustache ornés,
Qui, de cœur et d'esprit fatalement bornés,
Donnent plus d'importance au nœud de leur cravate
Qu'aux travaux d'Edison, Gutenberg ou Socrate !

De futiles projets toujours préoccupés,
Parés de pied en cap, et surtout bien huppés,
On les voit promener leur vaniteuse audace,
Lorgnant chaque passant et faisant la grimace
A l'aspect moins brillant des apôtres de l'art,
Pour qui les qualités spéciales du fard,
Les primeurs de la mode et les vertus magiques
De la pommade ambrée ou des grands cosmétiques
Sont restés à l'état de sujets négligés !...
Que d'anges féminins aux attraits... mitigés,
Oubliant que la grâce est vertu féminine,
Et glissant sur la pente où leur caprice incline,
Pour se donner un ton d'originalité,
Remplacent la candeur par l'excentricité,
Et font du savoir-vivre une bizarrerie !...
Contemplant cet abus, le spectateur s'écrie :
—Depuis quand le gendarme affublé d'un jupon
A-t-il droit de cité ?
L'espiègle écho répond :
—Chut ! critique arriéré, c'est un progrès moderne ;
L'élégance aujourd'hui s'inspire à la caserne.
Grâce au *pschutt*, le faux col, les bottes à talons,
Le casque, le toupet, tout est de mise...
Allons !
Cet écho malappris, dans sa verve indiscrète,
M'a fait dire...
Pardon si je bats en retraite !
Oui, tout ce qui précède est un *lapsus linguæ*.
Mon insolent souffleur n'avait pas distingué
Entre l'extravagance et la juste limite,
Entre la femme vraie et celle qui l'imite,
Sans pouvoir toutefois en rien lui ressembler.
Celle-ci, par ses airs frondeurs, nous fait trembler ;
Mais la femme de cœur jamais ne se déclasse ;
L'une subit la mode et l'autre la dépasse.
L'épouse qu'au foyer nous retrouvons le soir,
La fillette qui vient à nos genoux s'asseoir,
Et distrait nos soucis par son gai verbiage,
Anges du coin du feu, doux agents du ménage,

Ces êtres bien-aimés, pour charmer nos logis,
N'ont pas, dans leurs apprêts, les flamboyants gâchis
D'ornements que distingue en tout le disparate,
Où le bon goût se perd et le vulgaire éclate ;
Mais, choisissant d'instinct les pudiques couleurs,
Simples dans leur tenue, ornant surtout leurs cœurs,
Elles font du chez-soi le chaste tabernacle
Où le bonheur s'installe et règne sans obstacle.
Mais la médaille a bien son revers...
Le voici :
Parfois l'astre enchanteur de l'hymen s'obscurcit.
Le *v'lan*, ce messager insolent de la mode,
Fait du nœud conjugal une entrave incommode,
Des joyeux entretiens la formule se perd,
Et le foyer, jadis heureux, devient désert.
L'époux chargé d'ennuis n'y trouve rien de mise ;
Pour lui, pauvre blasé dont l'avenir se brise,
Le toit commun n'est pas ce refuge béni
Où l'amour tendre et pur, au devoir réuni,
Ennoblissait les cœurs au lieu de les séduire...
Et l'épouse, voyant son bonheur se réduire
Au souvenir lointain des beaux jours envolés,
Croit, par l'enivrement des plaisirs affolés,
Remplacer les douceurs dont son cœur sent le vide.
S'acheminant ainsi sur la pente rapide
Où la foule les pousse et descend avec eux,
Deux êtres dont le ciel avait béni les vœux,
Pour des futilités brisant leur vie intime,
Par des sentiers fleuris arrivent à l'abîme.
Mais passons...
Les travers dont le monde s'éprend
Ont la pédanterie en titre, au premier rang,
Et, sur tous les pédants, prônant leur importance,
Le faux savant toujours obtient la préséance.
Aujourd'hui cette espèce a son *chic* spécial ;
Elle pose au progrès, et toujours à cheval
Sur quelque théorie où l'absurde domine,
On la voit imitant le savant qui rumine,
Ou proclamant sur place, à tous les vents du ciel,
De ses inventions le trait essentiel.

Les gens pour ennuyer ont chacun leur manière ;
Celui-ci vous retient par une boutonnière,
Et ne daigne vous rendre enfin la liberté,
Qu'après avoir dix fois longuement disserté
Sur mainte abstraction dont son esprit se grise.
Mais le plus ennuyeux des fâcheux, quoi qu'on dise,
Est cet énergumène en paroles fécond,
Qui, tout scandalisé du siècle, se morfond
A prouver des humains la coupable ignorance,
Et qui, poussant sa fougue insensée à l'outrance,
Pour réforme a rêvé l'Etat bouleversé,
Et, pour dernier succès, le monde renversé.
Ce type, incessamment rétif à la manœuvre,
N'en réclame pas moins le progrès pour son œuvre...
Et cet autre pour qui toute innovation
Est un produit sentant la Révolution !
Qui, dans le cercle étroit des rigueurs d'un autre âge,
Se concentre, et ressemble au hibou dans sa cage ;
Préfère aux feux du jour les ombres de la nuit,
Et, par hostilité contre tout ce qui luit,
Fait mine de douter, dans sa morgue indicible,
Qu'en créant l'univers Dieu le fit perfectible !
Ces exemples, choisis entre mille, au hasard,
Font voir que, tout compté, notre époque a sa part
De faiblesse inhérente à l'humaine nature.
Mais, par un autre excès, n'allons pas en conclure
Que l'humanité tombe aux mains de Lucifer.
Non. Les travers mondains sont vieux comme l'enfer.
Notre grand-père, Adam, pécha par gourmandise ;
Caïn tua son frère, Abel, par convoitise ;
Cham manqua, nous dit-on, au respect filial ;
Salomon abusa du sceptre impérial ;
Nabuchodonosor, devenu malhonnête,
Par un dur châtiment se vit changer en bête ;
Et, depuis ces débuts, des crimes abondants
Offrent pour tous les goûts de nombreux précédents.

NOS RIDICULES

Dans la foule, parfois, je m'arrête, et j'écoute
Ce que tous ces passants ont à se dire en route.
Les uns, préoccupés, l'œil fixé, l'air songeur,
Semblent d'un noir complot sonder la profondeur,
Et, se communiquant des soupçons réciproques,
Donnent libre carrière à leurs sombres colloques.
Les autres, tout gonflés, haletants, tapageurs,
Se livrent bruyamment à des propos rageurs,
Et d'un jet continu, sur leurs pas, cette rage
Se répand en jurons à travers leur langage.
Ceux-ci, d'une voix lente et sur un ton mielleux,
Exhalent des *hélas* et des soupirs fielleux,
Et ceux-là, ricanant et pressés de tout dire,
Eparpillent les mots dans un éclat de rire...

Pendant que, devant moi, ces types variés
Passent, tantôt railleurs, tantôt contrariés,
Je prête à leurs propos une oreille attentive
Et découvre à regret que la voix collective,
Invariablement et d'un commun entrain,
Ne traite qu'un sujet : les défauts du prochain.

Le prochain ! Oui, voilà l'éternelle victime
Pour qui l'humanité, sur ce point unanime,
Paraît inaccessible aux cris de la pitié ;
La justice, l'honneur, les droits de l'amitié,
Tout, en un mot, tout cède au besoin de médire.

Puisque, sur ce terrain, l'occasion m'attire,
J'en profite, un instant, pour venger le prochain
En médisant pour lui de tout le genre humain.

Le thème est abondant ; dans mon esprit se range
Des vulgaires délits la nombreuse phalange ;
Je n'aurais, sur ce point, que l'embarras du choix.
Mais le crime a son frein dans la rigueur des lois.
Donc, pour l'homme, oubliant les sévères formules,
Au lieu de ses méfaits, peignons ses ridicules.

Chez nous, le ridicule et les menus défauts
Sont très proches parents des péchés capitaux ;

Il suffit que chacun de près les examine
Pour découvrir en eux la commune origine.
Voyons un peu. D'abord, commençons par l'Orgueil.
Pour nous, faibles mortels, voilà le grand écueil !
Que d'esprits enlevés par ses attraits stériles,
Que d'airs prétentieux, de démarches futiles,
De superbes projets, d'extravagants propos,
De jours pleins d'amertume et de nuits sans repos,
Dont cette passion capitale est la cause !

Ici, le sot pédant dans sa morgue se pose,
Et, de l'air satisfait d'un génie incompris,
Promène autour de soi des regards de mépris.
Quelle que soit la bourde énorme qu'il débite,
Jamais il ne permet qu'elle soit contredite ;
Et dès que, par faveur, il consent à parler,
L'auditeur n'a qu'un choix... se taire, ou s'en aller.
Là, cet autre, cédant à ses penchants frivoles,
Et follement épris de vaines glorioles,
S'exhibe avec éclat, dans ses pompeux apprêts,
En messager du *chic*, et de tous ses progrès.
Uniquement épris du soin de son physique,
A l'art de figurer tout son être s'applique.
Et, poussant à l'excès cette excentricité
Qui le pose en objet de curiosité,
Il devient, par l'effet de sa mise savante,
Pour son rusé tailleur une affiche vivante.
De la mode, en un mot, il promulgue les lois.
La badine qu'il tourne avec art dans ses doigts,
Sa coiffure, ses gants et ses bottes vernies
Que jamais, à ses pieds, la fange n'a ternies,
Son cigare au parfum prisé des connaisseurs,
Tout s'étale au profit de ses vingt fournisseurs.
Mais le contraste, ici, se met de la partie ;
Tout modèle, en ce monde, a sa contre-partie,
Sans quoi le genre humain paraîtrait incomplet.
Notre homme a pour émule un type qui se plaît
A mépriser les soins de commune décence,
Trouvant que la tenue est une extravagance

Que sa pédanterie évite avec dédain.
Rien n'égale pour lui le supplice du bain.
L'être à plaindre, à ses yeux, c'est celui qui se lave ;
Et le simple bon goût lui paraît une entrave
Fatale au sentiment hideux du négligé
Qu'il a, dans son audace, en doctrine érigé.

A l'orgueil, fréquemment, se mêle l'Avarice,
Ce travers, compliqué d'absurde et d'artifice,
Qui prône l'opulent de haillons revêtu,
Fait du sot égoïsme une sombre vertu,
Et brave avec aplomb même le ridicule,
L'opprobre, le dédain,—pourvu qu'il accumule.

La Luxure, au contraire, extravagante en tout,
Prodigue ses attraits aux dépens du bon goût,
Les expose aux regards de la foule banale,
Et fait des dons du ciel un objet de scandale ;
Tandis que l'Envieux, jaloux de tels appas,
S'irrite insensément des charmes qu'il n'a pas,
Et, dans les noirs sentiers où son dépit l'entraîne,
Le cœur empoisonné d'amertume et de haine,
S'exaspère, égratigne et mord à belles dents,
Lançant autour de lui ses venins abondants.

Moins sotte, et bonne enfant toujours, la Gourmandise
Se délecte au parfum de mainte friandise,
Et calcule avec art mille combinaisons
Pour donner aux primeurs de toutes les saisons
La teinte appétissante et la saveur suprême
Qui des maîtres gourmets sont l'éternel problème.
Mais autant le gourmet, dans ses goûts délicats,
Se fait un vrai bonheur des douceurs d'ici-bas,
Autant l'affreux gourmand, dans sa rage gloutonne,
Aux vulgaires instincts sottement s'abandonne,
Quand, d'un ample repas ayant subi l'effort,
Il s'engourdit, semblable au boa constrictor,
Et, dans l'affaissement de ce reptile immonde,
Dormant, inconscient des tumultes du monde,
Dans un sommeil malsain, bruyant, désordonné,
Il tombe, lourd, inerte et congestionné,

Aux mains du plus sournois des démons : la PARESSE.

De celui-là fuyez la perfide caresse !
C'est un diable indolent, dont le charme trompeur,
En pénétrant nos sens d'une molle torpeur,
Ralentit les élans de l'immortelle sève
Qui stimule nos cœurs et vers Dieu les élève.
C'est un lent séducteur de notre volonté,
Qui nous fait abdiquer cette noble fierté,
Ce germe de grandeur déposé dans notre âme
Pour y nourrir l'ardeur de la céleste flamme
Dont le cœur s'alimente aux jours des grands combats.
La paresse, en un mot, est sans but, sans appas.
Mieux valent les excès de la sotte COLÈRE,
Dont les trépignements et les coups de tonnerre
Eclatent dans l'espace en bruits étourdissants,
Répétés par la voix des échos impuissants,
Et s'éteignent bientôt, ainsi qu'une fusée
Qui s'élève bruyante et retombe épuisée.

Or, la conclusion à tirer de mes vers,
C'est qu'ici-bas tout vice a son joyeux revers ;
Mais, au-dessus du mal, les grands sentiments règnent,
Et la vertu ne fuit que ceux qui la dédaignent.
Donc, les vilains péchés qu'on nomme capitaux,
Escortés de travers et de méchants défauts,
Ont, pour contre-partie à leurs trames fatales,
Un vigoureux essaim de vertus capitales,
Dont la saine influence et le ferme soutien
Assurent sur le mal le triomphe du bien.

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837

CHŒUR :

De Lorimier, que ta mémoire
Brille d'éternelles clartés ;
Que ton nom vive dans l'histoire,
Symbole aimé de notre gloire
Et de nos libertés.

I

Ta mort, sacrifice ineffable,
A consacré nos droits,
Et la patrie, inviolable,
Est debout, fière, formidable,
Arbitre de ses lois.

II

Et vous Cardinal, vous Duquette,
Vous tous, leurs compagnons,
Victorieux dans la défaite,
Votre martyre nous rachète ;
Héros, nous vous aimons.

III

Chénier, toi, le brave des braves,
Toi, mort en combattant !
La nation, libre d'entraves,
Te doit, ne comptant plus d'esclaves,
Un hommage éclatant.

IV

Hommage aux dévoûments sublimes
De ces hommes de cœur,
Qui, purs de faiblesse et de crimes,
Sur l'échafaud, nobles victimes,
Sont au poste d'honneur.

V

O saints Martyrs de la patrie !
Tout un peuple à genoux,
Libre enfin de la tyrannie,
Exhale sa ferveur et prie...
Il se souvient de vous.

IMPROMPTU SUR LA CHARITÉ

(*Chanté par* M. Levasor, *sur l'air des* Poètes de France.)

Si l'indigence
Et la souffrance
Ont dans ce monde un cortège nombreux,
La sympathie
Toute de vie
Offre au malheur un appui généreux.
O vous que Dieu rend heureux sur la terre,
N'oubliez pas dans la folle gaîté
Qu'il est une œuvre où l'âme toute entière
Luit pour le ciel et pour l'humanité.

Cette œuvre sainte
Qui, sans contrainte,
Unit les cœurs du pauvre et du puissant,
Elle est la vôtre ;
Plus qu'à toute autre
Vous lui donnez un concours bienfaisant.
Encor ce soir, pour venir nous entendre,
Vous subissez la douce autorité
Du sentiment dont elle est le fruit tendre,
La bienfaisante et sainte charité.

Merci, mesdames !
Vous dont les âmes
Souffrent des maux dont le pauvre est chargé,
Devant votre aide
Le malheur cède
Et l'indigent, par vos soins soulagé,
Offre pour vous dans sa courte prière
Le pur encens de son cœur agité.
Puisse le Dieu qui souffrit au Calvaire
Bénir vos toits et votre charité !

LA SŒUR DE CHARITE

I

Au soin de l'indigent humblement asservie,
Elle passe, étrangère aux douceurs de la vie,
En semant les bienfaits partout sur son chemin.
Sa vie est une aumône offerte au genre humain.
Et lorsqu'elle a rempli sa mission pieuse,
Sans terreur, elle attend le signal du trépas...
Son regard est serein, sa bouche est radieuse...
Une forme mystique aux célestes appas
Est là qui la contemple et sur elle s'incline
Souriante et parlant une langue divine.
Cette voix aux accents d'ineffable douceur
A déjà mainte fois résonné dans son cœur...
Ce ravissant sourire... Oui ! jadis, dans un rêve,...
Une femme !... C'est elle... Ah !... Son rêve s'achève !...
L'enfant rejoint sa mère... et la Reine du ciel
Dépose encore une âme aux pieds de l'Eternel.

II

Le monde a ses héros, ses puissants et ses sages
Gravissant à l'envi vers un point lumineux,
La gloire ; ... et leur effort, toujours laborieux,
S'accomplit au milieu des clameurs et des rages.

L'opulence a recours aux pompeux étalages
En risquant de sombrer sous leur poids ruineux.
Le savant, en travaux lourds et volumineux,
S'épuise à dissiper le voile obscur des âges.

Loin de ce vain tumulte une troupe bénie
Sous un toit où fleurit la sainte austérité,
Imitant ici-bas la céleste harmonie,

Recueille en un concours de sublime bonté,
La classe des humains que le monde a bannie
De son sein... J'ai nommé la Sœur de Charité.

LE SONNET

Non, jamais je n'ai pu fabriquer un sonnet
Sans mettre en désaccord le bon sens et la rime ;
Un son qui, dans huit vers, quatre fois résonnait,
En passant sur ma lyre avait un bruit de lime.

J'errais, sans rien trouver, du badin au sublime
Et très nerveux souvent, lorsque minuit sonnait,
Comme un pauvre forçat qui regrette son crime,
Je rougissais des vers que ma main façonnait.

Puis, le cœur pénétré de honte et de colère,
Je déplorais tout bas mon peu de savoir-faire,
En maudissant ma muse et Pégase au surplus !

Mais, grand Dieu, voilà bien que sur lui je remonte
Et qu'insensiblement sous ma main il se dompte !...
Bravo !... j'ai mon sonnet !... on ne m'y prendra plus.

CHARITE ENFANTINE

Demandez à l'enfant qui chante
Le motif de son gai refrain...
Avec une moue innocente
Il vous répond : je n'en sais rien.

Demandez à l'enfant qui pleure
D'où lui viennent ces gros sanglots...
Ses lèvres que l'angoisse effleure
Pour le dire n'ont pas de mots.

Demandez à l'enfant qui donne
Quel est ce transport généreux
Auquel son âme s'abandonne...
Sans le comprendre, il est heureux.

A l'enfant que ce don soulage
Demandez s'il peut expliquer
Le bonheur peint sur son visage...
Il ne saura vous l'indiquer.

Oui, la douce et naïve enfance,
Exempte des instincs pervers,
Sans calcul et sans méfiance
Se livre à ses penchants divers.

Faisons comme elle, et que notre âme,
Sans en rechercher les effets,
Donne au pauvre qui la réclame
Une humble part de ses bienfaits.

L'AIGLE ET LA MARMOTTE

(***FABLE***)

Du haut d'un chêne vigoureux
L'Aigle, de son regard superbe,
Epiait, se glissant sur l'herbe,
Un être indolent et peureux.
Avec mépris il l'interpelle...
La Marmotte, car c'était elle,
Surprise, et trop lâche pour fuir,
S'écrase à l'instant contre terre,
Croyant que son heure dernière
Va venir.
— Holà ! dit le roi de la nue,
De sa plus formidable voix,
Si méprisable que tu sois,
Je t'absoudrai d'être venue
Imprudemment
Exposer à mes yeux ta mine paresseuse.
Si tu me dis comment
Tu te complais dans cette vie oiseuse,
Et pourquoi, seule et sans amis,
Tu vis en ta tanière immonde,
Indifférente aux bruits du monde.
— Noble seigneur ! répond d'un ton soumis
La Marmotte effrayée,
A deux objets ma vie est employée :
Dormir, manger, voilà les modestes plaisirs
Qui remplissent mes jours et comblent mes désirs.
Le reste ne m'est rien, et je suis bien payée

Du sacrifice que j'en fais
Quand on me laisse en paix.
— Ignoble créature !
Dit l'Aigle avec dédain ;
Puis, déployant sa puissante envergure,
Rapide, il prend son vol vers le ciel ;... mais soudain
L'orage se déchaîne,
Et l'Aigle foudroyé tombe au pied du grand chêne ;
Tandis qu'en son réduit,
Blottie avant l'orage,
La Marmotte sans bruit
S'applaudit d'être sage.
La Marmotte souvent porte des traits humains.
Que d'hommes bien repus, mais au moral des nains,
Qui n'ont pour tout souci que leur propre bien-être,
Chez qui nul sentiment généreux ne pénètre,
Et qui toujours battent des mains,
Quand le génie,—en ses élans sublimes,
Dépassant les plus hautes cimes
Pour atteindre aux confins de l'immense inconnu,
Et méprisant la vulgaire prudence,—
Tombe martyr de la science,
Par l'impossible retenu !

LA TOMBOLA

Vieillards penchés sur votre tombe, holà !
Oubliez un instant vos souvenirs moroses ;
La douce charité vous tend ses lèvres roses
Et son sein généreux... Mieux vaut ce tombeau-là.

Enfants que le bon Dieu comble de bonnes choses,
Vous qu'un sort indulgent sans cesse cajola,
Pour servir dans vos jeux la plus sainte des causes,
Venez participer à notre tombola.

Venez... Et vous mêlant au gracieux tumulte,
Ajoutez votre obole à notre aumône occulte
Qui s'exerce entre tous avec égalité.

Au milieu des éclats d'une franche gaîté,
Nous rivaliserons d'un zèle plein de charmes
Pour apaiser la faim et pour sécher les larmes.

L'HIVER

L'hiver, de son souffle glacé,
A tout changé dans la nature...
Son léger manteau de verdure
Est par la neige remplacé.

L'oiseau frivole, au gai plumage,
S'est enfui loin de nos climats,
Et le silence, dans nos bois,
N'est plus troublé par son ramage.

L'Aquilon fier et menaçant,
En parcourant la blanche plaine,
Refroidit tout de son haleine,
Et tout se tord en gémissant...

Assis sur son trône de glace,
Il règne en tyran... Mais soudain !...
Son sceptre se fond dans sa main !...
C'est ainsi qu'ici-bas tout passe.

PROSE

NOS GROS CHAGRINS ET NOS PETITES MISERES

C'est une croyance très répandue que notre planète est un lieu de peines et de tourments, aux sentiers raboteux, bordés de ronces et d'épines.

Après plusieurs années d'expérience, je suis forcé d'admettre que cette opinion a du vrai. Mais il faut avouer aussi que les innombrables souffrances de notre pauvre humanité sont, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, l'œuvre de ceux qui s'en plaignent.

La raison de cette apparente contradiction, c'est que nous n'envisageons jamais du même point de vue nos chagrins et ceux du prochain.

C'est l'éternelle histoire de la poutre dans l'œil.

Aussi clairvoyants pour les fautes d'autrui qu'aveugles sur nos propres faiblesses, nous découvrons facilement le pourquoi de ses moindres afflictions, tandis que nous n'apercevons jamais la vraie cause de nos plus grosses misères.

Invariablement notre voisin nous paraît être l'artisan de son propre malheur. Quant à nous-mêmes, oh ! c'est bien différent ! Nous nous rangeons tout naturellement au nombre des exceptions malheureuses, parmi les victimes innocentes de circonstances spéciales, dues à quelques excentricités du sort, ou à la perversité de nos semblables.

Aussi nous trouvons-nous exceptionnellement malheureux, chacun de son côté.

Les souffrances de ceux qui nous entourent, et dont nous entendons journellement le récit lamentable, ne paraissent que de légères épreuves en comparaison des nôtres ; et nous serions enchantés, au premier abord, d'en faire l'échange.

Pourtant si ce trafic des misères humaines était réalisable, je suis persuadé qu'aucun de nous n'oserait se risquer à l'accomplir définitivement.

J'imagine une exposition universelle d'un nouveau genre, où l'on pourrait étaler ses misères intimes, avec faculté de les échanger contre celles du prochain.

Le genre humain, j'en suis certain, se rendrait en foule à cette foire aux malheurs. Mais, après avoir visité l'étalage en détail, en avoir examiné, palpé, soupesé avec soin les nombreux échantillons, il n'est pas un seul parmi nous qui ne s'estimât heureux de reprendre son panier de petites misères, dont le poids, après comparaison, lui paraîtrait allégé de moitié, et dont, faute de mieux, il finirait par se constituer une manière de petit bonheur.

Car il en est un peu de nos vicissitudes quotidiennes comme de nos habitudes journalières ; elles deviennent, chez nous, une seconde nature ; nous leur accordons, sans nous l'avouer, un peu de cet attachement que l'auteur ressent pour son œuvre ; nous les cultivons avec soin ; nous les tenons pour ainsi dire sous cloche. Elles sont en un mot l'objet de nos constantes sollicitudes ; et lorsque, par une cause qui ne dépend jamais de nous, elles viennent à disparaître, nous en éprouvons quelque chose qui ressemble à de l'ennui.

Nous tenons instinctivement à les conserver, à les exhiber même à la vue du public pour le plaisir bien innocent de nous faire plaindre un peu et de nous plaindre beaucoup.

Il nous faut un petit chagrin mignon que nous puissions choyer comme un enfant gâté, sans quoi la vie devient monotone, presque insupportable. Nous sommes ainsi faits.

La loi des constrastes nous domine en tout.

Un bonheur suivi, persistant, nous ennuie à la longue.

Cela nous fait l'effet d'un été de sécheresse, d'une mer sans rides, d'un tableau sans ombres.

A force de contempler le firmament uniformément doré par un soleil toujours resplendissant, on se surprend à désirer l'instant où l'orage viendra réveiller la nature assoupie.

Le calme plat indéfiniment prolongé nous fatigue au lieu de nous reposer ; tandis que l'agitation, la tempête même nous séduit quelquefois et nous délasse.

Et, chez nous, ces penchants se manifestent non seulement dans ce qui se rapporte à l'ordre matériel, mais aussi et surtout dans ce qui touche au sentiment et à l'intelligence.

Ceci est-il un défaut de notre nature ?

Je ne me prononce pas. Je constate.

J'ai dit, en commençant, que nos misères, petites et grosses, nos afflictions, même nos malheurs, sont presque invariablement le fruit de nos propres œuvres.

Je le prouve par un exemple bien connu, lequel remonte cependant à une telle antiquité que je me crois autorisé à adopter, en le citant, la forme légendaire.

Il était une fois un homme et une femme ; ils faisaient ensemble un excellent ménage (ceci n'est pas un conte).

Ils avaient pour domicile un lieu de délices.

L'époux était beau, tendre, généreux, doué des qualités multiples qui font le bonheur d'une femme.

L'épouse réunissait aux grâces de son sexe les plus précieux dons du cœur et de l'esprit.

Chez eux, les félicités conjugales promettaient de se prolonger éternellement.

Le Créateur avait mis à leur disposition toutes les richesses de la nature, tous les trésors de sa providence ; mais à une condition unique :

Il fallait s'abstenir de goûter du fruit d'un certain arbre.

Malheureusement, l'épouse eut un moment de curiosité, l'époux un instant de faiblesse.

Le fruit défendu, à l'instigation du démon tentateur, passa des mains de l'épouse coupable à celles de l'époux trop crédule, ou trop gourmand.

Vous avez reconnu, sans que je vous les nomme, Adam, le premier des maris crédules, Eve, la première des femmes curieuses.

Des malins prétendent qu'à cet égard la succession de notre mère commune n'est pas éteinte, et que la crédulité naïve de notre premier père se perpétue chez ses descendants.

Mais là n'est pas la question.

Je suis loin de vouloir continuer ici un débat soutenu depuis des siècles, et dont la solution, si elle arrive jamais, tournera—que les femmes en soient persuadées—à la confusion de leurs détracteurs.

L'important pour moi, dans le moment, c'est de prouver que, dès son origine, le genre humain a été l'artisan de ses propres infortunes. L'exemple que je viens de citer n'admet pas de contradiction.

Mais cette faute commune au premier homme et à la première femme a-t-elle au moins servi d'enseignement salutaire à leur postérité ?

Au contraire, elle n'a été que le signal, le point de départ de toutes les erreurs, de tous les crimes dont notre pauvre humanité a souillé ses annales depuis cette époque reculée.

Dès la deuxième génération, nous voyons Caïn consommer par un meurtre sa propre déchéance ; et la série des méfaits, des bévues, des inconséquences de tous genres, causes premières d'une infinité de vicissitudes, de tourments, de calamités, s'est continuée sans interruption jusqu'à nos jours.

Il n'en est pas un seul d'entre nous qui, dès sa plus tendre et innocente jeunesse, ne se soit exposé au châtiment paternel en cédant à l'attrait du fruit défendu, ou à l'entraînement d'une vaine curiosité.

Nos tribulations enfantines sont le produit de nos imperfections naissantes, comme plus tard nos tourments les plus poignants émanent de nos défauts invétérés.

" Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit le Sage, examinez-vous bien, et vous verrez qu'il y aura toujours un peu de votre faute."

Mais nous sommes fort peu enclins à nous blâmer nous-mêmes.

Avant d'en arriver là, nous préférons nous en prendre au voi in, aux circonstances, au destin, à la chance malheureuse.

En revanche, et par une singulière contradiction, nous ne manquons jamais de nous attribuer le mérite des incidents heureux qui nous arrivent.

La Fontaine l'a dit :

> Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune ;
> On a toujours raison, le Destin toujours tort.

Eh bien, si au lieu de nous en prendre à tout le monde et à toutes choses pour nos mécomptes, nous aidions un peu plus, non pas le destin, mais la Providence, ces mécomptes, la plupart du temps, n'arriveraient pas.

Et si par exception nous en étions quelquefois atteints, l'habitude de toujours nous emparer du bon côté des choses servirait à les rendre supportables.

Oui, les causes de trouble et d'affliction inhérentes à nous-mêmes sont nombreuses, et, sans une résistance courageuse,

presque une révolte de l'intelligence et du cœur contre la nature, nous succombons inévitablement.

Rien par conséquent de plus stérile que les regrets du passé.

Rien de plus inutile que les appréhensions vagues et tristes de l'avenir.

Il faut se rappeler le passé, afin d'y puiser l'expérience ; et, munis de cette expérience, nous devons attendre l'avenir de pied ferme, sans trop l'appréhender, surtout sans y rechercher un surcroît de contrariétés qui peut-être n'arriveront jamais.

Règle générale, les infortunes que nous subissons étaient imprévues, tandis que celles dont nous avons attendu l'avènement avec anxiété ne nous atteignent pas.

Ne vaut-il pas mieux alors laisser venir les événements sans trop les craindre, nous accommoder un petit bonheur dans le présent avec les matériaux que le bon Dieu nous fournit, et nous en rapporter à sa providence et aux efforts de notre intelligente activité pour les chances de l'avenir ?

Cette habitude des chagrins anticipés a pour inconvénient de nous les infliger tantôt en vain, tantôt en double.

Si le malheur que nous appréhendons, que nous pleurons même d'avance, échappait à nos sinistres prévisions, nous aurions tout simplement perdu notre temps et nos larmes. C'est une perte sèche, sauf les larmes, bien entendu.

Si, au contraire, cette infortune arrive, nous en aurons subi une double atteinte.

C'est du surcroît.

Et pourtant, une grosse moitié de nos peines les plus amères proviennent de ces réminiscences des misères subies et de cette recherche inquiète, insensée, des tribulations futures.

Celles-ci arrivent assez tôt, si toutefois elles doivent venir ; n'allons pas courir à leur rencontre.

Celles-là ne tendent qu'à s'enfoncer de plus en plus dans la nuit de l'oubli ; laissons-les aller ; ne les retenons pas.

En un mot, n'évoquons le passé que pour améliorer le présent et sauver l'avenir.

C'est le secret du bonheur.

Une classe de malheureux, très répandue et très intéressante, c'est celle des victimes du sort, autrement dite des malchanceux.

Nous les rencontrons à tous les coins de rues, à toutes les portes, débitant le récit détaillé de leurs déceptions multiples.

Ayant tout demandé à la chance, ils s'en prennent au hasard pour leurs désappointements journaliers.

Leur temps se passe en vaines lamentations, pendant que tout un monde industrieux s'agite autour d'eux.

Le succès d'autrui les étonne et les irrite.

Jamais vous ne leur ferez comprendre que le hasard est un très mauvais pourvoyeur, et que la chance ne prodigue ses faveurs qu'à ceux qui lui font un peu violence.

"Aide-toi, le ciel t'aidera," dit un vieux proverbe.

Et ce vieux proverbe a raison.

Le travail est la condition première de tous les succès, de toutes les satisfactions humaines.

Dieu nous l'a imposé comme expiation de la faute originelle ; mais il nous a donné, en même temps, l'intelligence pour l'utiliser.

Il faut que, sur cette mer orageuse de la vie, chacun contribue pour sa part journalière à la manœuvre, s'il veut participer aux immunités de l'équipage.

Personne ne se soustrait impunément à cette loi impérieuse du travail quotidien.

"Dieu seul et ses anges, dit un philosophe, ont le droit d'être spectateurs."

CONSERVONS NOS USAGES

Chaque race a ses mœurs particulières qui lui donnent un cachet d'intéressante originalité.

Nos compatriotes anglo-saxons et leurs cousins de la grande république possèdent des qualités spéciales que nous admirons et que, pour notre avantage, nous devons tâcher d'acquérir.

Nous avons aussi les nôtres qu'ils ont tout intérêt à s'approprier.

Mais il ne faut pas que, de part et d'autre, nous poussions le travail d'assimilation jusqu'à nous emprunter mutuellement nos défauts et nos ridicules.

Le Canadien-Français n'a rien à envier aux autres éléments qui nous entourent, en fait de bonne tenue, et lorsque, après un séjour plus ou moins prolongé au delà de la frontière, il nous revient transformé, c'est très rarement pour le mieux.

Il n'a souvent réussi qu'à s'adapter les travers de l'étiquette yankee.

Ainsi, pour citer un exemple entre plusieurs, il n'offre plus, dans la rue, son bras à une dame, il l'enlève pour ainsi dire d'assaut en la saisissant au coude, lui remonte l'épaule au point de la faire paraître infirme, et la pousse de l'avant à la manière d'un sergent de police qui la conduirait au poste.

Rien de plus disgracieux que ce spectacle.

Jeunes gens à qui la passion de l'originalité fait commettre de pareilles infractions aux règles les plus élémentaires du bon goût, renoncez, de grâce ! à copier les petits crevés américains dans leurs excentricités inconvenantes, et restez fidèles aux bonnes vieilles traditions de la politesse française.

Vous conserverez ainsi, dans les choses du savoir-vivre, l'originalité de bon aloi qui vous est héréditaire, et vous ferez preuve d'intelligence et de patriotisme.

UN TOUR DE FRANCE

Sous la Seconde République.

"A beau mentir qui vient de loin." Voilà un proverbe que, peut-être, le lecteur sera tenté de m'appliquer, en apprenant que j'arrive, par la pensée, d'une excursion dans les souvenirs, aujourd'hui lointains, de mon dix-huitième printemps.

J'y ai recueilli les impressions d'un voyage au pays de nos ancêtres durant la période obscure et maintenant presque oubliée de la seconde république. Le monde a tellement marché, la science et l'industrie qu'elle féconde ont opéré tant et de si merveilleuses transformations, les théories sociales et les mœurs publiques ont subi des variations si nombreuses depuis cette époque relativement peu éloignée de la nôtre, qu'on hésite à croire au changement.

La traversée ne s'accomplissait pas alors dans les conditions de confort et de sécurité dont nous jouissons aujourd'hui. Il n'était pas question de ces grands coursiers transatlantiques, sillonnant l'Océan avec la rapidité de l'éclair et transportant en six jours quinze cents voyageurs d'un continent à l'autre. La ligne

" Cunard " et quelques rares vapeurs marchands, imparfaitement aménagés, faisaient le service intercontinental d'une manière plus ou moins régulière ; la traversée s'accomplissait ordinairement en douze jours.

Ces vaisseaux avaient pour concurrents les grands voiliers du commerce, superbes navires, presque disparus aujourd'hui, jaugeant en moyenne deux mille tonneaux et logeant convenablement de huit à douze passagers de première. Très rapides et manœuvrés avec habileté, ils étaient choisis de préférence par de nombreux touristes, avides d'émotions nouvelles.

Rien de plus agréable, en effet, que de se sentir glisser rapidement, mollement, sans secousse et presque sans bruit, sur la crête des vagues écumantes, en n'éprouvant que le bercement d'un tangage régulier. Mais il y avait à ces douces sensations des revers émouvants. Ne fallait-il pas compter avec les vents contraires, les tempêtes et le mal de mer, leur compagnon inséparable ; avec les calmes plats et leurs longues heures d'immobilité ? En outre, le menu n'offrait pas une grande variété de ces petits plats si chers aux gourmets ; le secret des conserves alimentaires n'était pas encore connu, et les viandes fraîches, sauf la volaille, étaient conséquemment un luxe ignoré sur la table du bord. On pourvoyait au nécessaire en logeant dans un immense poulailler, sous le gaillard d'avant, tout une colonie bruyante de poulets, d'oies, de dindons et de canards, dont les concerts, assourdissants au début du voyage, s'affaiblissaient par degrés, à mesure que l'appétit des passagers leur enlevait des choristes.

Avec l'esprit aventureux de l'adolescent, j'optai naturellement pour le voilier, me réservant le steamer pour le retour. Le trajet dura vingt-trois jours.

Pour débarquer dans un port français, à cette époque, l'étranger était d'abord tenu de se mettre en règle avec les autorités, en exhibant aux deux gendarmes qui l'attendaient à la passerelle, le passeport sans lequel le privilège de fouler le sol français lui était interdit. Puis, il lui fallait, pour voyager à l'intérieur, obtenir un nouveau passeport de l'ambassadeur de son gouvernement. Le mien se lisait comme suit :

Nous, Constantin Henry, Marquis de Normamby, etc., Ambassadeur Extra-ordinaire et Plénipotentiaire de sa Majesté Britannique près la République Française, etc., etc., etc.

Prions et requérons tous ceux à qui il appartient, non seulement de laisser passer librement et sûrement M. Marchand, allant à l'intérieur, sans lui donner ni permettre qu'il lui soit donné empêchement quelconque ; mais au contraire, de lui prêter toute aide et assistance. En foi de quoi nous lui avons octroyé le présent Passeport signé de nous, et y avons apposé l'empreinte de nos armes.

Donné à Paris, ce, etc.

(Signé) NORMANBY.

Mais là ne s'arrêtaient pas les démarches de rigueur. On devait ensuite se présenter à la Préfecture de Police, et obtenir de M. le Préfet, ou de son chef de Cabinet, qu'il y inscrivît avec son visa, au verso du passeport, les noms des différentes villes et localités de l'intérieur que l'on se proposait de visiter.

Muni de ce précieux document, le voyageur avait le champ libre, pourvu qu'il ne dépassât pas les limites indiquées.

A l'arrivée du train ou de la diligence dans une ville, la première figure que vous aperceviez à la portière était celle de l'inflexible gendarme : " Vos passeports, messieurs," nous criait-il du haut de sa dignité officielle ; et si, par malheur, un passager avait oublié l'indispensable paperasse dans sa malle, ou n'y avait pas fait inscrire le nom de cette ville, il lui fallait suivre le gendarme chez M. le maire, pour s'expliquer et se mettre en règle.

Le réseau des chemins de fer français était alors très incomplet. Il n'offrait au public voyageur que des tronçons épars, reliés entre eux par le service, primitif et médiocrement confortable, des diligences.

Oh ! cette vieille diligence ! aujourd'hui disparue des grandes voies publiques et réduite au rôle modeste de véhicule démodé, servant aux trajets de courte distance dans les contrées inaccessibles aux chemins de fer, elle mérite bien ici une mention spéciale. C'était—pour me servir d'un anglicisme expressif—*toute une institution*. Spacieuse et lourde, suspendue par d'épaisses courroies sur ses robustes essieux, elle pouvait rivaliser avec le cheval de Troie, par le nombre des êtres humains renfermés dans ses flancs. J'en ai compté, à la fois, jusqu'à vingt-quatre, dont trois dans le coupé faisant face aux chevaux, six dans l'*intérieur*, ou compartiment du centre, six dans la *rotonde* située à l'arrière, trois sur l'*impériale*, au-dessus du siège occupé par le

conducteur et le cocher, et sept ou huit derrière l'impériale, pêle-mêle avec les bagages, sous une épaisse toile cirée qui couvrait le véhicule sur toute sa longueur. Cinq chevaux vigoureux enlevaient au galop cette lourde charge, sous l'impulsion du fouet et des cris gutturaux du cocher. Aux relais, distribués de cinq lieues en cinq lieues, une table d'hôte toute dressée attendait les voyageurs affamés. Mais à peine ceux-ci avaient-ils attaqué le premier service, que l'impitoyable conducteur, accusé à tort ou à raison de connivence intéressée avec le cabaretier, coupait court aux appétits par un appel formidable : " En voiture, Mesdames et Messieurs, nous criait-il de sa voix rauque," nous sommes en retard ; en voiture ! "

Les supplications ne servaient de rien ; il fallait obéir prestement, ou rester en route, à moins que les victimes de cette tyrannie, à bout de patience, ne s'entendissent unanimement pour se mettre en grève. C'est ce que nous fîmes après la quatrième ou cinquième répétition de ce singulier manège.

Alors les rôles changèrent. Nous étions dix-huit autour de la table d'hôte, héroïquement résolus de reprendre à tout prix le temps perdu. Après une première explosion de colère en face de cette résistance inattendue, notre persécuteur, s'apaisant subitement, nous expose sur un ton de lamentation comique les terribles conséquences qui résulteraient de l'arrivée des *messageries nationales* en retard de l'heure réglementaire.

Personne ne bouge. Seul, un bruit formidable de mâchoires en activité répond à son appel.

La grève des voyageurs avait réussi.

Notre homme, naguère arrogant et intraitable, abaisse pavillon et retourne déconfit à sa diligence, où il attend dans une attitude de résignation douloureuse, le moment où ses passagers, après la poire et le fromage, remontent gaiement en voiture.

Ces petites misères et la longue durée du trajet seraient difficilement supportées, de nos jours, par nos voyageurs *fin-de-siècle*. Mais le touriste y trouvait comme compensation l'avantage d'observer par le menu les pays qu'il traversait, au lieu de leur lancer au hasard ce coup d'œil à vol d'oiseau des voyages en train éclair de notre époque, où les monts et leurs sommets altiers, les villes et leurs monuments superbes passent et disparaissent comme des fantômes. L'examen de détail se faisait en chemin, sans

aucune tension de nerfs, à tête reposée ; les impressions de voyage se produisaient à loisir et se communiquaient mutuellement entre compagnons d'*intérieur*, de *rotonde*, ou d'*impériale*, chez qui cette vie commune improvisait une sorte d'intimité spéciale.

Les distances franchies maintenant en quelques heures, nécessitaient parfois un trajet de plusieurs jours, et l'on n'arrivait enfin à destination qu'après de fréquents transbordements du chemin de fer à la diligence, de la diligence au bateau à vapeur et *vice versa*.

Voici, par exemple, d'après ma propre expérience, comment s'accomplissait le voyage de Paris à Marseille.

Le 24 juin à sept heures du matin, je me rendais en diligence du bureau des messageries nationales, à la gare du chemin de fer d'Orléans. Là, voiture et voyageurs sont, au moyen de poulies, suspendus dans l'espace ; l'attelage entraîne les roues et leurs accessoires, puis nous sommes déposés sur un train de chemin de fer. Le convoi se compose de dix ou douze diligences, destinées à se disperser en route. Nous filons ainsi, par Orléans et Bourges, jusqu'à Néronde, où, replacés par le même procédé sur des roues de diligence, nous continuons le voyage, durant la nuit et le lendemain, jusqu'à Lyon, après avoir traversé Nevers, Varennes, Moulins et Lapalisse. Le jour suivant, 26 juin, nous descendons le Rhône dans un bateau à vapeur qui relâche à Valence, y passe la nuit et n'arrive à Avignon que le 27 à midi. Nous reprenons ici le chemin de fer pour arriver d'abord à Tarascon, quelques années trop tôt, malheureusement, pour faire la connaissance de l'illustre Tartarin.

C'est le désespoir de ma vie.

Nous traversons le Rhône, entre Tarascon et Beaucaire, dans une embarcation assez primitive ; nous faisons quatre kilomètres en omnibus pour atteindre le chemin de fer, puis traversant Nîmes, Arles et Aix, nous atteignons enfin Marseille le 28 juin. Cinq jours s'étaient écoulés depuis le départ de Paris.

Le voyage de retour se faisait dans les mêmes conditions ; deux jours et deux nuits en diligence de Marseille à Lyon, passant par Sisteron, Gap et Grenoble ; une journée de navigation sur la Saône, de Lyon à Châlons ; chemin de fer de là à Dijon ; une nuit de diligence de Dijon à Tonnerre, où nous retrouvons le chemin de fer qui nous conduit à Paris.

Entre ces lignes incomplètes, dont les tronçons se reliaient par les services variés que je viens d'indiquer, et le train rapide de *Paris, Lyon, Méditerranée*, qui réunit aujourd'hui les trois grandes villes de France, il y a tout l'espace d'un demi-siècle de progrès.

J'étais entré pour la première fois à Paris le 19 juin 1850. La grande ville, toute superbe qu'elle était, ne présentait pas alors le spectacle de sa magnificence actuelle ; Haussman n'y avait pas encore mis la main. Mais ce qui lui manquait en splendeurs modernes se compensait par l'attrait des souvenirs attachés aux antiques édifices et aux quartiers bizarres du vieux Paris. Le Carrousel était envahi par un groupe de maisons démodées, remplacées, sous l'empire, par une allonge du Louvre ; le quartier Latin, avec ses rues étroites et tortueuses, conservait son ancienne originalité ; les Buttes Chaumont, aujourd'hui le plus beau parc de Paris, s'appelaient alors "les Carrières d'Amérique" et servaient de refuge aux vagabonds sans asile. Tous les palais de France, sauf l'Elisée, habité par le Président de la République, restaient inoccupés, sous la garde des intendants et des concierges. Ceux que la foule avait envahis durant les journées de Février offraient encore le spectacle du désordre où la révolution les avait laissés.

Aux Tuileries, rien n'avait été touché dans la salle du trône. L'on y retrouvait toutes les traces du tumulte et des violences qui s'y étaient produits : il ne restait du trône, enlevé et brûlé par les insurgés sur la place de la Bastille, que les assises brisées ; une superbe glace, s'élevant du parquet au plafond, était transpercée d'une balle qui l'avait sillonnée de rayons. Dans la salle des séances législatives, au palais Bourbon, on voyait au-dessus de la tribune du président, un tableau également troué d'une balle ; enfin, le Panthéon, l'objet de tout un siège durant l'insurrection de juin, conservait sur sa façade les empreintes de plusieurs boulets.

Le calme avec lequel les Parisiens exhibaient aux étrangers ces vestiges de leurs luttes politiques était un indice très fidèle de la condition des esprits à cette époque.

La seconde république touchait à sa dernière période. L'agitation des clubs s'était éteinte, les factions hostiles avaient renoncé à la lutte et cette capitale, naguère si turbulente, parais-

sait tombée dans une léthargie profonde. La bourgeoisie y régnait en souveraine sous la protection de ses gardes nationaux, de faction dans tous les postes, étalant pompeusement leur uniforme en drap fin aux regards de la foule indifférente. Plus d'une fois, j'ai vu de ces superbes soldats-citoyens appuyer leur fusil à la guérite, allumer tranquillement un cigare, se croiser les bras, prendre une attitude napoléonienne, et foudroyer les passants de leur regard de conquérant. Monsieur Prudhomme, dans toute sa gloire, posait majestueusement en protecteur formidable de la patrie endormie. Cette faction était *le plus beau jour de sa vie.*

L'indifférence semblait être le sentiment dominant. A peine rencontrait-on, à de rares intervalles, un fervent de la veille qui, devenu sceptique et railleur, débitait dans un langage nonchalamment amer son mépris souverain pour le régime existant.

" Non, monsieur, me disait l'un d'eux, ceci n'est pas la république de nos rêves. Nous comptions que le peuple, devenu encore une fois maître absolu de ses destinées, donnerait cours à ses plus nobles instincts. Il s'est tout simplement endormi au lendemain du triomphe.

—Pourtant, me risquai-je à lui faire observer, on aperçoit au fronton de tous vos édifices publics, écrite en lettres d'or, cette inscription significative : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

—Moquerie que tout cela, monsieur ! Vains mots qui ne servent qu'à maintenir le peuple dans une fausse et dangereuse sécurité, tandis que les intrigants de la politique se donnent libre carrière ! Ce qui est le plus à craindre, ajouta-t-il sur un ton de confidence, c'est que le chef de l'Etat ne profite pour son compte de ce laisser faire général.

—L'Empire ? demandai-je.

—Peut-être. La légende napoléonienne est encore toute fraîche dans la mémoire de chacun. L'élection présidentielle, où Cavaignac, malgré ses états de services récents, fut enseveli sous une majorité se chiffrant dans les millions, vous en fournit une preuve évidente. La figure du premier Bonaparte grandit dans le souvenir des Français à mesure que l'époque de ses exploits s'éloigne de nous. Le prince Louis est un ambitieux taciturne, toujours en observation, à qui rien n'échappe. Il voit et comprend la situation actuelle et il en profitera, n'en doutez pas. Son entourage est dans la note, probablement dans le complot, et le

moment venu, on sera capable de toutes les audaces. Strasbourg et Boulogne le prouvent. En attendant, l'on se garde bien, dans les cercles officiels, de troubler le sommeil du peuple."

Cette conversation avait lieu avec mon voisin de tribune, à une séance du corps législatif. Je la reproduis ici parce qu'elle reflète assez fidèlement le sentiment populaire de l'époque. Ce républicain blasé ne faisait que répéter ce qui était au fond de la pensée de ses anciens compagnons de barricade : désappointement du résultat obtenu, défiance à l'endroit des hommes du pouvoir, dégoût du présent, découragement, insouciance pour l'avenir. Tous ces propos se répétaient sur un ton ennuyé qui n'était pas de nature à inquiéter l'autorité, depuis surtout que, grâce à son influence occulte mais diligente, toutes manifestations publiques avaient été interdites. Les mouvements d'ensemble dans les masses populaires, ne se produisaient plus, et les désappointés de l'espèce de mon interlocuteur n'exprimaient leur mécontentement qu'isolément, dans le cours des conversations, sous la forme d'une bouderie impuissante, en manière de protestation platonique. Aussi le gouvernement ne s'en préoccupait-il guère.

Ces circonstances étaient on ne peut plus favorables aux projets qu'on nourrissait en haut lieu. Le Prince-Président, avec le groupe d'auxiliaires dévoués dont il s'était entouré, ne perdait aucune occasion de les mettre à profit, en ravivant le souvenir des gloires du régime impérial par le récit dans la presse officieuse et la reproduction sur la scène, de tous les faits les plus saillants de cette grande époque militaire.

La littérature, comme la politique, subissait un temps d'arrêt. La grande lutte entre classiques et romantiques s'était modérée à tel point que Ponsard, le dernier des classiques, et Victor Hugo, le premier des romantiques, se partageaient la maison de Molière sans trop se rudoyer. J'ai vu Rachel, Beauvallet et Samson, après avoir été applaudis la veille dans *Polyeucte*, recevoir un accueil également enthousiaste le lendemain dans *Angelo*. Scribe, de son côté, prodiguait sur toutes les scènes du boulevard, ses comédies à l'eau de rose et ses vaudevilles plaisamment grivois ; l'opéra bouffe, avec ses excentricités et, disons le mot, ses joyeuses impudeurs, ne se laissait pas entrevoir ; il n'était pas encore question, non plus, de *naturalistes* ou de *décadents*, *positivistes*,

déterministes, *instrumentistes*, *documentistes*, *symbolistes*, *impressionnistes*, *passionnistes*, et d'une foule d'autres écoles en *isme* qui encombrent l'arène littéraire de notre époque ; c'est à peine si le *réalisme*, leur aïeul, sous l'impulsion de Champfleury, de Murger et de quelques autres bohèmes en vogue, faisait, de temps à autre, par sa verve endiablée, une courte diversion à la monotonie générale. La comédie de mœurs, cette reproduction fidèle des situations et des émotions variées de la vie intime, était pareillement inconnue. Mais le grand chef du romantisme avait fait école ; son puissant génie avait dégagé le théâtre de ses entraves classiques ; le tragique et le comique, souvent même le sublime et le grotesque, se confondaient dans une même action. Le drame, en un mot, était créé. *Hernani* et *Ruy-Blas* avaient de nombreuses imitations ; mais, trop subitement affranchies des règles antiques, celles-ci dépassaient souvent les dernières limites de l'art pour se livrer à toutes les exagérations. Enfin, le mélodrame, en pleine floraison, offrait une carrière facile aux esprits médiocres, avides de renommée.

Naturellement, les zélateurs du régime impérial profitaient de cet état de choses pour populariser leur œuvre politique. Des pièces interminables, composées d'une série de tableaux mouvementés, servaient surtout les desseins de la gente officielle. Une de ces productions étranges intitulée : *Bonaparte, ou les premières pages d'une grande histoire*, résumait, à elle seule, toute la période victorieuse du premier empire. C'était un grand drame en vingt-un tableaux, sans liaison, sans intrigue. Chacun de ces tableaux développait, dans une action distincte, un des grands événements du règne napoléonien. L'ordre et la désignation en étaient donnés sur un programme fort détaillé, que j'ai conservé à titre d'originalité. En voici quelques échantillons :

"*Batterie des hommes sans peur.*" "*Prise de Toulon.*" "*Incendie de la flotte.*" "*Le camp français.*" "*Le pont de Lodi.*" "*La maison minée.*" "*Le plateau de Rivoli.*" "*Le massacre des Français.*" "*Les gorges du Frioul,*" et ainsi de suite pour les vingt-un tableaux. Les rôles se partageaient entre cinquante-quatre personnages, outre quelques centaines de soldats de la ligne, une batterie de canons avec ses artilleurs, et quarante chevaux de cavalerie, empruntés à la garnison.

Au premier tableau, l'armée française est devant Toulon. Elle monte à l'assaut de la ville ; mais sous le feu des assiégés, elle

fléchit et commence à se replier en désordre. C'est alors que la *batterie des hommes sans peur*, sous le commandement du lieutenant Bonaparte, ouvre le feu de toutes ses pièces. Il s'ensuit un affreux vacarme où la voix des canons se mêle au bruit des tambours, des clairons et de la fusillade. Une âpre fumée envahit la salle du spectacle et l'obscurcit ; les enfants pleurent, les femmes poussent des cris d'épouvante, trois d'entre elles s'évanouissent. Soudain, sur la scène, les murs de la ville s'écroulent, la colonne d'assaut pénètre par la brèche ouverte ; les uniformes français et anglais sont confondus dans une terrible lutte corps à corps. Puis, on entend une immense clameur... Vive la France ! Le drapeau blanc apparaît au sommet d'un bastion ; la ville se rend. Au même instant le feu cesse ; dans la fumée, qui se dissipe graduellement, apparaît, comme sortant d'un nuage, Bonaparte, debout sur la tranchée, solennel au milieu des cris enthousiastes de ses compagnons d'armes qui le proclament le héros du jour.

Enfin le rideau tombe, et tout le monde, combattants et spectateurs, rentrent dans un calme relatif. Les dames pâmées reprennent leurs sens, leurs places et leurs sourires ; d'autre part, les morts et les mourants, qui ne s'en portent pas plus mal, se relèvent et vont se mettre en position pour le second tableau.

Toute la série des tableaux présente, sous des aspects variés, le même tumulte, et se termine par une apothéose qui tient lieu de dénouement. On y aperçoit Napoléon, entouré des anges et des archanges, parmi lesquels se mêlent la plupart de ses généraux les plus batailleurs, trônant majestueusement dans sa pose légendaire, tandis qu'au-dessous de ce groupe, dans les lieux infernaux, se tordent, sous la fourche des démons, au milieu d'un océan de flammes, Hudson Lowe et tous les ennemis intimes du grand conquérant.

Peu de théâtres offraient assez d'espace pour contenir ces troupes nombreuses, défilant et évoluant au même instant sur la scène. Seuls, le Cirque National de Paris et les grands théâtres de Lyon, de Marseille et de Bordeaux avaient pu y suffire.

Mais l'objet était atteint. Sur ces différents points de la France, le grand drame se produisait après force réclames, la population des cantons avoisinants accourait en foule, et la légende du premier empire, ainsi popularisée, préparait l'avènement du second.

Une autre pièce, moins tapageuse, mais également sympathique à la dynastie impériale, se jouait à l'*Ambigu* sous le patronage particulier du président de la république. C'était un drame dans la note pathétique, celui-là, intitulé : *Le roi de Rome*. Il tint l'affiche durant les deux mois de mon séjour à Paris. Le président s'y intéressait d'une manière toute spéciale et s'efforçait de lui conserver la vogue populaire en assistant fréquemment aux représentations avec sa suite. Quarante sièges étaient même réservés, à chaque représentation, pour les invalides de la grande armée, encore assez nombreux à cette époque. Ils les occupaient gratuitement, à tour de rôle. On les voyait, chaque soir, remontant les boulevards en colonne serrée et s'efforçant de retrouver leur démarche martiale d'antan. Au spectacle, ils s'affirmaient au nombre des plus démonstratifs, rivalisant inconsciemment avec la claque organisée, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence.

Je remarquai que leur enthousiasme se manifestait surtout au moment où, dans une des premières scènes, l'empereur, tout rayonnant de joie, annonce à ses généraux réunis, la naissance du roi de Rome.

" Le ciel exauce enfin ses vœux en lui donnant un successeur au trône pour perpétuer, avec sa dynastie, le bonheur et les gloires du peuple français ! "

Au même instant, par une coïncidence surprenante, si elle n'était pas préparée, Louis Napoléon apparaît dans sa loge accompagné du prince Murat, de Baroche, président du Conseil d'Etat, de Morny, ministre des Travaux publics, et de quelques autres personnages officiels. La claque souligne bruyamment l'incident ; les vétérans, prompts à la consigne, l'imitent avec enthousiasme, et tout l'auditoire finit par se laisser entraîner dans cette ovation, en apparence spontanée.

C'est ainsi que cette légende napoléonienne, rappelée incessamment au souvenir des Français, reprenait possession des esprits, et que, par le prestige des souvenirs glorieux qu'elle évoquait, l'opinion publique était graduellement préparée à l'évolution prochaine.

Ce charlatanisme de haute volée ne pouvait manquer d'avoir ses imitateurs chez les charlatans vulgaires.

Un incident fortuit m'en fournit une preuve convaincante.

J'étais allé, un dimanche après-midi, au Champ-de-Mars, voir Poitevin, le célèbre aéronaute, accomplir une de ses prouesses les plus saisissantes en s'élevant dans les airs, monté sur un cheval vivant et fringant qu'on avait suspendu au moyen de courroies sous la nacelle de son ballon.

Au retour, j'aperçus près du rond-point des Champs-Elysées, une foule attroupée autour d'un splendide landeau attelé de deux chevaux superbes ; un personnage brillamment costumé et coiffé d'un casque en acier poli trônait majestueusement sur le siège richement capitonné, pendant que, derrière lui, un individu vêtu à la turque, faisait résonner de bruyantes symphonies sur un orgue de Barbarie. Le Turc interrompit sa musique sur un signe du maître qui, debout, dans une pose théâtrale, après avoir promené ses regards hautains sur la foule, débita d'une voix vibrante un discours comiquement solennel, à peu près dans les termes suivants :

" Vous vous demandez, messieurs, quel est donc ce chevalier ? Pourquoi ces vêtements d'un autre âge ? Pourquoi ces chevaux richement caparaçonnés, ce carrosse doré, cet atelage bizarre, ces bruits de caisse et de cymbales, ce gigantesque parasol ? C'est que la foule est aveugle et qu'il faut l'étourdir par le bruit et l'éclat.— Savez-vous où est ma force, messieurs ?—Dans mon casque... sous ce panache audacieux. Autrefois, je laissais aux hommes de bonne foi le soin de reconnaître l'excellence de mes crayons et je comptais sur le bon sens de la foule... Erreur !... Messieurs, la foule est ignorante et aveugle, je le répète ; et moi, qui me sens la force de dominer mon époque... Oui, je te domine, époque ! j'ai bu toute honte, et je viens sur la place publique faire effrontément ce que mes confrères les journalistes de grand format font à la quatrième page de leur feuille."

J'avais devant moi Mengin, le fameux charlatan, qui faisait ainsi valoir ses crayons, dont le débit lui procurait journellement des recettes considérables." Sachant le public blasé, dit un chroniqueur, il chercha et trouva le moyen d'agir sur lui d'une façon originale. Il prenait son auditoire par l'invictive."

Il est mort en 1864.

Pendant que le travail de propagande que j'ai décrit plus haut s'accomplissait discrètement, mais sûrement, sur les masses populaires, le Corps législatif ne prenait plus d'initiative importante.

Les discussions orageuses agitaient rarement ses séances, et si parfois le débat s'élevait au-dessus du terre à terre des questions usuelles et administratives, c'était pour envahir le domaine des théories abstraites et aborder toutes espèces de sujets d'une solution peu pratique.

Cependant, cette législature de la seconde république avait bien son originalité, spécialement intéressante pour l'étranger qui la visitait.

En avril 1848, le vote populaire avait élu une Assemblée nationale constituante, forte de neuf cents membres, et, fait remarquable, le suffrage universel, fraîchement institué et consulté pour la première fois au lendemain d'une révolution, avait, tout en se prononçant en faveur de la république, accentué ses tendances pacifiques en accordant son appui à une majorité de républicains modérés, ennemis du désordre.

L'ancienne salle législative du Palais-Bourbon ne pouvant contenir cette députation nombreuse, on l'avait installée dans une salle provisoire en charpente, érigée à la hâte dans la cour intérieure du palais. C'est là qu'elle se réunit le 4 mai 1848, et que l'Assemblée législative, élue l'année suivante, continua de siéger jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Après la tentative d'émeute du 15 mai et les terribles journées de juin, où l'insurrection fut si habilement vaincue par le général Cavaignac, l'assemblée adopta la nouvelle constitution, partageant l'exercice et *la responsabilité* du pouvoir entre un Président élu pour quatre ans et une Assemblée législative unique, composée de 750 membres, élus pour trois ans.

Le prince Napoléon obtint aux élections présidentielles du 10 décembre 1848, une majorité de plus quatre millions de suffrages sur Cavaignac, son concurrent le plus redoutable, et il fut officiellement installé à l'Elysée le 20 du même mois.

Dès les premiers jours de son administration, des conflits, nés d'une anomalie dans cette constitution nouvelle, s'élevèrent entre l'exécutif et l'assemblée. "Deux pouvoirs, dit un historien de l'époque, se trouvaient en présence : celui du président de la république, ayant à peu près les privilèges d'un roi constitutionnel, avec cette différence à son avantage qu'il était responsable et que, par conséquent, il pouvait gouverner lui-même ; et celui de l'Assemblée nationale constituante, souveraine en droit."

Au moment où cet antagonisme prenait des proportions sérieuses, la majorité législative, comptant sur sa popularité pour obtenir, dans une élection générale, la consécration de sa prépondérance absolue, vota précipitamment une loi électorale et décréta, après un vif débat, sa propre dissolution, laissant à la future assemblée législative l'élaboration des autres lois organiques. Cette démarche fut fatale à la république.

La nouvelle chambre, élue le 13 mai 1849, se composait, avec quelques républicains modérés, de légitimistes et d'orléanistes, contre une minorité de 200 ultra-démocrates et socialistes. Elle était encore, cependant, presque unanimement opposée au rétablissement de l'empire. Dès sa première session, elle disposa de toutes les lois organiques que lui avait léguées sa devancière. La liberté d'enseignement fut décrétée, des lois organisant les sociétés de secours et pourvoyant à l'éducation et au patronage des jeunes détenus furent votées. Mais, en revanche, la loi électorale subit des amendements restreignant le suffrage de manière à priver trois millions d'électeurs du droit de vote ; les journaux furent soumis à l'impôt du timbre, à un surcroît de cautionnement et à l'obligation de ne publier, sur les sujets politiques, religieux ou philosophiques, que des articles signés. Enfin, l'on y vota des lois interdisant les clubs ainsi que les réunions publiques et autorisant la déportation des condamnés politiques aux îles Marquises.

Après cette énumération, on comprendra facilement pourquoi mon voisin de tribune n'était pas satisfait de sa république.

Ces mesures rigoureuses avaient, au premier abord, soulevé des cris d'indignation ; mais la bourgeoisie et tous les élements paisibles de la nation, encore sous l'effet de la terreur des massacres de juin, où l'héroïque archevêque de Paris, deux députés, sept généraux et cinq mille Français avaient trouvé la mort, s'y soumirent par instinct de conservation et prêtèrent leur concours à l'autorité pour en faciliter l'application.

D'autre part, l'élément socialiste et révolutionnaire, privé du droit de réunion et contrecarré effectivement, finit par renoncer aux luttes de la rue, rendues impossibles par la vigilance de la police, de l'armée et de la bourgeoisie, organisée en garde nationale.

Il s'ensuivit un apaisement complet, dégénéré bientôt en une apathie générale que l'autorité présidentielle évitait soigneusement de troubler.

Elle en profita, au contraire, pour réconcilier, par une mansuétude apparente, l'opinion publique avec le pouvoir absolu, premier pas vers la restauration du régime impérial.

La lutte était donc confinée dans l'enceinte parlementaire, où de nombreuses sommités littéraires se trouvaient réunies. Lamartine, Victor Hugo, Eugène Sue, Arago avaient accepté le mandat populaire, en même temps que des politiques par vocation, tels que Thiers, Odilon Barrot, de Falloux, Berryer, Montalambert, Jules Favre et Pierre Leroux. Dupin, aîné, occupait le fauteuil de la présidence. De sorte qu'en assistant à une séance de cette chambre législative, si particulièrement constituée, l'on pouvait apercevoir, pour ainsi dire, d'un seul coup d'œil, la plupart des hommes illustres de la France.

Dans cette réunion nombreuse d'éléments divers, où se retrouvaient toutes les nuances politiques et sociales, les opinions les plus contraires se heurtaient parfois au point de soulever une explosion subite d'interruptions violentes. Mais ces orages spontanés n'avaient pas de suites inquiétantes. Elles n'atteignaient pas le peuple de la rue.

J'eus la bonne fortune d'assister à une scène de ce genre, provoquée par un débat vigoureux entre deux adversaires inconciliables : Montalembert, le champion des catholiques libéraux, et Pierre Leroux, l'apôtre du communisme.

Il s'agissait d'une loi sur l'instruction publique. Montalembert, manuscrit en main, lisait avec une force d'élocution entraînante son discours soigneusement préparé. Aux interruptions fréquentes et bruyantes de l'extrême gauche, il répondait par une répartie tranchante ; puis, le sourire calme et railleur aux lèvres, il regardait ses adversaires bien en face, jusqu'à ce qu'ils se fussent tus : et, sans s'émouvoir, il reprenait son discours à l'endroit de l'interruption.

Pierre Leroux avait été un des plus démonstratifs parmi les contradicteurs de l'orateur catholique. Il lui succède à la tribune ; mais sa première phrase est à peine prononcée qu'un déluge d'interpellations arrive de la droite et couvre entièrement sa voix. Il persiste longtemps sans autre résultat que de faire redoubler le tapage des interrupteurs ; la sonnette du président ajoute au tumulte sans en imposer à personne. Pierre Leroux cède enfin et descend de la tribune. Alors, le calme se rétablit et

le président Dupin en profite pour réprimander sévèrement ses turbulents collègues. "La mer, dit-il sentencieusement, a ses instants de calme ; mais vous n'en avez pas. Je déclare à la chambre qu'il faut que l'autorité de son président soit respectée, et que je suspendrai la séance si l'on continue à entraver ainsi la libre discussion." Encouragé par cet appui du président, Pierre Leroux remonte à la tribune ; mais les protestations de la droite recommencent plus bruyantes que jamais. La sonnette présidentielle s'agite de nouveau sans succès et, de guerre lasse, le vieux député socialiste, après une tirade indignée qui n'est entendue de personne, renonce à la lutte. Des paroles violentes s'échangent pendant quelques instants entre partisans et adversaires de l'orateur déconfit, et provoquent plusieurs appels à l'ordre de la part du président ; enfin, le calme se rétablit, l'incident est clos ; les huissiers porteurs des urnes du scrutin parcourent les banquettes, selon la pratique de l'époque, et le vote ainsi recueilli est proclamé par le président.

Une discussion vive et brillante s'engage ensuite, à propos d'une loi sur la presse, entre le général Lamoricière, Baroche, président du Conseil, et Jules Favre ; trois types d'orateurs bien différents. Le premier, vaillant comme en un jour de bataille, s'attaquait à la question débattue avec une vigueur toute militaire ; Baroche, d'une parole facile et fréquemment brillante, utilisait toutes les subtilités du tacticien consommé pour communiquer à l'auditoire la conviction dont il savait se montrer pénétré ; Jules Favre, plus sobre d'élans spontanés que Lamoricière et moins prodigue de précautions oratoires que Baroche, déployait avec art et facilité, les ressources du dialecticien expert, et tout le charme d'une logique persuasive. Son discours, malgré sa note agressive et les fréquents applaudissements de la gauche, ne fut guère interrompu. Seul, Berryer lui lançait, par intervalles, un mot plaisamment satirique, rétorqué aussitôt par l'orateur avec infiniment d'esprit et d'à-propos.

Mais toute cette éloquence n'avait aucun écho au delà de l'enceinte législative, dont les tribunes, du reste, étaient rarement bien remplies. L'opinion dormait sous la surveillance vigilante des hommes de l'Elysée.

Et la légende napoléonienne faisait toujours son chemin.

Fait étrange, ce Paris ensommeillé, qui n'avait d'échos que pour répéter les acclamations soulevées parfois sur les boulevards,

au passage du cortège présidentiel, par les zélateurs de la cause bonapartiste, était cependant habité à cette époque par de nombreux réfugiés venus de tous les pays d'Europe où le contre-coup de la révolution de 1848 s'était fait sentir. Plusieurs d'entre eux avaient occupé de très hautes positions dans leurs patries. Ils entretenaient avec leurs amis et affiliés du dehors, une correspondance active et s'efforçaient de faire valoir leur cause dans la presse française. Leur patriotisme ardent contrastait d'une manière frappante avec l'insouciance des Parisiens.

Un de ces exilés politiques, homme de grande distinction et d'une affabilité exquise, logeait au même hôtel que moi. C'était le célèbre patriote Constantin Rosetti, devenu par la suite un des esprits dirigeants de la politique danubienne. A peine âgé de trente ans, il avait déjà joué un rôle important dans le soulèvement des populations moldo-valaques contre les protectorats singulièrement combinés de la Russie et de la Turquie. Emprisonné d'abord, puis mis en liberté dans une émeute populaire, il avait continué la lutte dans la presse roumane, jusqu'à ce que, menacé de nouveau, il lui fallut s'exiler.

Il occupait, avec son père, des appartements attenant au mien. Ce voisinage nous fournit bientôt l'occasion d'échanger en passant quelques paroles courtoises ; puis nous nous engageâmes insensiblement dans des conversations prolongées où il me donnait des détails intéressants sur la situation politique, exceptionnellement étrange, de son pays.

Son patriotisme me touchait profondément. De son côté, il prenait un vif intérêt à mes renseignements sur le nouveau monde et paraissait m'accorder une sympathie réelle.

L'amitié fut bientôt scellée entre nous. Souvent, à ses moments de loisir, il se mettait à ma disposition, dirigeant mes courses dans Paris et ses environs, qu'il connaissait en détail, comme un boulevardier de naissance. Après deux mois de cette intimité, nous nous séparions en promettant de continuer, par correspondance, nos relations amicales. Mais comme toujours l'éloignement et les occupations de la vie nous firent oublier ces bonnes résolutions et, à compter de mon départ de France, nos rapports cessèrent complètement.

Depuis cette époque éloignée, Constantin Rosetti a parcouru une brillante et utile carrière, durant laquelle il a pu opérer dans

son pays la plupart des grandes réformes qu'il avait rêvées durant l'exil.

En 1864, la Moldavie et la Valachie, réunies en un seul Etat sous le nom de Roumanie, avaient pour hospodor ou régent unique, le prince Couza. Celui-ci, au lieu d'accomplir l'œuvre d'émancipation désirée par les populations roumanes, se livra à des abus de pouvoir intolérables qui soulevèrent l'indignation publique. Rosetti, à la tête du mouvement populaire, somma Couza de rentrer dans les sentiers du devoir ou d'abdiquer: "Altesse, lui dit-il dans une dernière entrevue, vous êtes libre de "ne pas tenir votre serment; mais si vous ne respectez pas la "constitution, nous vous retirerons le pouvoir." Le prince Couza, abandonné de toute part, fut forcé d'abdiquer et, grâce à l'action énergique de Rosetti, la principauté de Roumanie fut définitivement constituée.

A dater de ces événements, Rosetti continua jusqu'à sa mort à prendre une part dirigeante dans la politique roumane. Il fut élu, en 1876, maire de Bucharest, député de cette ville et président du corps législatif. Quatre fois ministre, il dota son pays d'une constitution libérale, y fit décréter l'émancipation des esclaves, et réussit, par des réformes intelligentes, à améliorer le sort des paysans et des ouvriers. Ce grand patriote, que ses concitoyens avaient proclamé le *Père de la Roumanie*, mourut le 19 avril 1885 et reçut, à Bucharest, des obsèques publiques aux frais de l'Etat. Il avait consacré sa vie entière à l'affranchissement du peuple roumain et ne s'était retiré de la politique militante qu'après son œuvre accomplie.

Il n'est pas étonnant qu'un homme d'Etat de cette valeur, voyant, d'une part, la population parisienne passer si subitement de l'agitation révolutionnaire à la soumission passive et, d'autre part, la persistance du chef de l'Etat à s'affranchir du contrôle parlementaire, ait prévu, dès l'époque de notre séjour à Paris, le dénouement du grand drame qui se déroulait sur la scène politique de la France. "Ce n'était pas la peine, me disait-il, de bouleverser toute l'Europe par une révolution, si le résultat de ce désordre doit être le remplacement du règne d'un monarque constitutionnel par le gouvernement personnel d'un empereur."

La nation française était, en effet, fatalement engagée dans cette voie. L'apaisement que j'ai mentionné n'était que le calme précurseur de la foudre.

Cette foudre éclata sur la France le 2 décembre 1851.

On connaît les suites de ce coup d'Etat mémorable, préparé de longue main, comme nous venons de le voir, par un groupe d'hommes ambitieux et habiles, chez qui la convoitise du pouvoir dominait le patriotisme.

Au gouvernement populaire succéda le régime personnel d'un Napoléon.—C'est tout dire.

L'élu du suffrage universel, oubliant son serment de fidélité à la République, l'étrangla.

Il s'ensuivit un règne de prodigalités inouïes, de corruption, de favoritisme et d'arbitraire, une exploitation en règle de la fortune publique par quelques privilégiés, une véritable orgie administrative, aboutissant, sous le désastre national de Sedan, à l'humiliation de la France.

Cet exemple des malheurs de notre mère patrie ne nous fournit-il pas la matière de sérieuses réflexions ?

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. L'indifférence de l'électeur, le peu de prix qu'il attache à ses droits politiques, la facilité avec laquelle il y renonce pour une considération personnelle, souvent insignifiante ; voilà les écueils du système démocratique ; et pendant que le peuple sommeille dans une fausse sécurité, ou qu'il abdique son autorité et néglige de surveiller ses mandataires, des ambitieux de toute provenance et de tout calibre le dépouillent insensiblement de ses privilèges et s'enrichissent par millions du produit de son honnête et paisible travail.

Nous jouissons, en vertu de la constitution dont l'Angleterre nous a dotés, d'institutions libres, démocratiques dans leur essence, sous l'empire desquelles chaque citoyen possède une part dans le contrôle et la responsabilité de l'administration publique.

L'électeur canadien a-t-il toujours été bien jaloux de cette souveraine autorité qui lui appartient de par la loi ? A-t-il bien constamment exercé la vigilante surveillance inhérente à ses devoirs politiques et qui s'impose à sa conscience ? S'est-il suffisamment renseigné pour les exercer en pleine connaissance de cause ? N'a-t-il jamais, par son vote indifférent, ou complaisant, ou indûment intéressé, compromis l'intérêt public ?

Il suffit de poser cette question pour qu'elle soit immédiatement résolue dans l'esprit de chacun de nous.

Avouons-le en toute sincérité, le scrutin n'a pas toujours été exercé, chez nous, avec l'indépendance, le désintéressement et le patriotisme qui sont les conditions essentielles de son efficacité. On l'a souvent, au contraire, dénaturé par des moyens inavouables, au point de lui faire sanctionner des abus de pouvoir qui ont paralysé le progrès, appauvri notre population et créé chez elle ce découragement profond qui chasse du sol natal des légions de nos plus industrieux compatriotes.

Espérons que cette situation ne se renouvellera plus et que le suffrage futur sera l'expression d'une opinion saine et patriotique, inspirant aux élus de la nation une salutaire sollicitude pour son bien-être.

INAUGURATION DU PREMIER CHEMIN DE FER CANADIEN

C'est à la ville de Saint-Jean d'Iberville qu'appartient l'honneur d'avoir inauguré la première voie ferrée construite sur le sol canadien. Elle s'étendait depuis cette ville jusqu'au village de Laprairie, distance de 15 milles, et servait à relier la navigation du lac Champlain à celle du Saint-Laurent.

L'organisation fut lente et difficile. Il s'agissait d'une entreprise d'un genre jusque-là inconnu, dont nos capitalistes n'avaient encore que des notions très imparfaites et qui semblait leur offrir des chances de succès plus que douteuses.

Cependant la *Compagnie du Champlain et du Saint-Laurent* finit par se constituer et ses travaux, poussés avec vigueur, furent terminés durant l'été de 1836.

Mais le parachèvement du chemin n'était pas le plus difficile de l'entreprise. Personne en Canada n'avait une connaissance suffisante du mécanisme d'une locomotive pour en entreprendre la construction, et la direction s'était trouvée dans la nécessité de donner sa commande à une fabrique écossaise.

Après une attente bien trop prolongée pour l'impatience du public, on annonça enfin l'arrivée dans le port de Montréal d'un voilier ayant à son bord la locomotive tant désirée.

Cette nouvelle causa un grand émoi. Les curieux de toutes les nuances, la plupart crédules et enthousiastes, allaient donc voir de leurs propres yeux ce cheval d'airain, alerte et fringant comme un cheval en chair et en os, parcourir les distances avec une rapidité vertigineuse et enlever sans effort une charge que cent des plus vigoureux spécimens de la race chevaline auraient peine à faire mouvoir !

Il y avait bien aussi le parti des sceptiques qui soulevait certains doutes sur l'efficacité de l'étonnante invention ; mais leurs voix furent aussitôt étouffées dans un cri d'énergique indignation poussé par tous les sectateurs du merveilleux. Il fallut, bon gré, mal gré, se taire et attendre. L'épreuve allait bientôt se faire ; un voyage d'inauguration était même annoncé pour une date assez prochaine, et... si ça ne marchait pas !... Hein ! quel triomphe pour les sceptiques susdits.

D'autre part, le parti des enthousiastes, donnant libre cours à l'imagination, décrivait en termes chaleureux les surprenantes propriétés de la vapeur comprimée.

En un mot, les badauds, comme toujours, se partageaient en deux camps opposés : celui des gens qui ne doutent de rien et celui des gens qui doutent de tout.

***

L'heure de la grande épreuve approchait. Un air de mystère entourait tous les préparatifs. La locomotive, accompagnée de son ingénieur-mécanicien, homme silencieux et bourru comme le plus rébarbatif des cornacs, était arrivée nuitamment, à l'improviste, traînée avec une prudente lenteur par quatre lourds chevaux, inconscients des bons offices qu'ils prêtaient à un formidable rival dès ses premiers pas. On l'avait ainsi remorquée afin, disait-on, de ne pas anticiper sur la cérémonie d'inauguration.

La vue même en était interdite au public. Les premiers soins du morose gardien avaient été d'entourer cet objet de toutes ses sollicitudes d'une forte cloison, à l'intérieur de laquelle personne n'était admis. On avait beau solliciter, se fâcher même, rien ne pouvait ébranler sa persistante obstination. Aux questionneurs, il répondait invariablement par monosyllabes, accompagnés parfois d'un juron du plus pur écossais ; puis, il se retirait en

grommelant dans le compartiment mystérieux et en verrouillait la porte à l'intérieur.

Afin, sans doute, de rendre plus pittoresque la démonstration projetée, la direction avait unanimement décidé qu'elle aurait lieu au clair de la lune. Les capitalistes de nos jours, tout à fait indifférents aux charmes de la *blonde Phébé*, ne seraient pas loin de traiter de lunatiques des administrateurs de chemin de fer pris en flagrant délit d'une semblable licence poétique.

Autres temps, autres mœurs.

***

Enfin le moment solennel arriva. Deux wagons, proclamés superbes par la foule ébahie—quoiqu'ils ne fissent aucunement prévoir les chars-palais de notre époque—furent bientôt remplis des quelques privilégiés invités par faveur spéciale à faire partie de l'expédition.

On avait naturellement préludé par une série de discours *bien sentis*, prononcés par les notables de l'endroit et par les membres de la direction ; le tout arrosé d'un champagne pétillant, accessoire indispensable de toutes les inaugurations bien comprises.

La locomotive, soumise pour la première fois à l'inspection du vulgaire, lançait vers le ciel étoilé sa fumée noire, par bouffées, et faisait entendre une série non interrompue de soupirs saccadés, comme pour témoigner son ennui des regards indiscrets dont elle était l'objet.

De son côté, l'ingénieur-mécanicien, tout pénétré de l'importance de sa fonction, se tenait à son poste dans une attitude de dignité superbe, tout prêt à donner le signal du départ.

Les enthousiastes étaient là, nombreux et bruyants, qui se préparaient à lancer leurs *bravos* étourdissants au premier mouvement du convoi. Les sceptiques y étaient aussi, attendant en silence la réalisation de leurs sinistres prévisions.

Soudain, un sifflement aigu se fait entendre !

Tout est prêt.

Les spectateurs, maintenant silencieux, sont dans une attente fiévreuse ; le mécanicien, plus solennel que jamais dans son rôle de *deus ex machina*, appuie majestueusement la main droite sur l'aiguille motrice. Aussitôt la locomotive s'agite, exhale des soupirs plus gros, plus précipités, plus véhéments que jamais ;

elle s'ébranle dans un suprême effort, les roues font péniblement un demi-tour en avant et... s'arrêtent !... L'ingénieur recommence son manège... Rien ne bouge... Il fait une inspection minutieuse du monstre récalcitrant, tourne une vis ici et là ; puis saisissant de nouveau l'aiguille, il l'agite furieusement. La locomotive est secouée dans toutes ses parties ; elle fume, geint, siffle et semble affectée d'un tremblement épileptique... Mais elle n'avance pas d'un pouce...

Une exclamation de désappointement s'échappe de mille poitrines à la fois.

Hélas ! l'expérience était manquée !

Le parti des sceptiques triomphait.

***

La direction, profondément déconcertée, se réunissait le soir même en conciliabule secret. La nuit se passa en débats animés. On soumit l'infortuné mécanicien à l'interrogatoire le plus rigoureux sur les causes de son insuccès.

Le pauvre homme n'y comprenait rien du tout.

Comment se faisait-il qu'ayant réussi sur les chemins de fer écossais, il n'obtenait pas le même succès ici ? C'est ce qui l'intriguait souverainement.

Bref, la réunion était sur le point de se dissoudre sans que l'on eût rien décidé, lorsqu'une idée lumineuse frappa tout à coup le président ! " Je reçois, dit-il, un journal des Etats-Unis où l'on fait tout un récit des merveilleux succès de deux ou trois chemins de fer en opération chez nos voisins. Si nous invitions un ingénieur américain à résoudre le problème !"

Cette suggestion fut adoptée unanimement et, quelques jours plus tard, un expert en chemins de fer nous arrivait de la grande république.

***

L'épreuve, renouvelée en petit comité cette fois, produisit absolument le même résultat que précédemment. L'Américain inspecte la locomotive en détail. Tout lui paraît dans l'ordre voulu. Cependant le *statu quo* se continue obstinément !... Il se met lui-même à la manœuvre... Inutile. La rétive machine fait encore une demi-évolution et... retombe dans son immobilité !

Honteux et perplexe, le nouveau venu est sur le point de renoncer à la tâche, quand tout à coup il se frappe le front : "J'ai trouvé," s'écrie-t-il avec un geste de triomphe.

On l'entoure de toutes parts ; il est pressé de dix questions à la fois : "Qu'y a-t-il ? Expliquez-vous ! Parlez ! Montrez vite !..." "Mes amis," dit-il enfin sur un ton demi railleur, demi solennel, "vous n'avez pas donné assez d'avoine à votre cheval."

En effet, l'Ecossais, habitué au charbon comme combustible, ignorait tout à fait la différence d'intensité entre le calorique produit respectivement par le charbon et par le bois.

On jeta du bois en plus fortes quantités sur le brasier et bientôt la locomotive ranimée commence à se mouvoir, avec lenteur d'abord ; puis, augmentant graduellement sa course, elle finit par atteindre une rapidité, étonnante pour l'époque, de vingt milles à l'heure !

Dès ce moment le problème était résolu : l'ère des chemins de fer était inaugurée en Canada.

NOTRE CONSTITUTION

Le gouvernement parfait n'est pas encore inventé ; vouloir lui donner une forme unique, applicable universellement, c'est méconnaître l'éducation et les conditions variées des différents peuples.

Le système républicain, par exemple, fonctionne bien aux Etats-Unis, tandis que la monarchie constitutionnelle convient particulièrement à la Grande-Bretagne. Le renversement de cet ordre de choses serait, dans l'un ou l'autre de ces pays, une révolution, nullement un progrès.

"La forme des gouvernements, d'après un auteur constitutionnel, est susceptible, par sa nature, de solutions bien différentes, selon les habitudes, les intérêts et les *particularités locales* des différentes nations. C'est un point sur lequel on ne peut en arriver à aucune règle universelle, propre à assurer le bien-être de tous les peuples."

***

Le régime parlementaire, tel qu'il est compris et pratiqué par le peuple anglais, et qui paraît lui convenir absolument, est le fruit d'une expérience plusieurs fois séculaire. Il a pris, dans le cours du temps, des développements conformes à l'esprit et aux besoins politiques de cette population ; la sphère de ses opérations embrasse un pays d'une étendue restreinte, habité par un peuple homogène ; ses rouages se sont graduellement perfectionnés par la force des circonstances, avec le concours intéressé des différentes classes sociales ; la constitution anglaise n'est pas écrite, ses préceptes n'existent que dans les usages et les *précédents* parlementaires ou administratifs, transmis d'âge en âge, modifiés selon les nécessités de chaque époque, sans commotion sociale, par l'action législative ; toujours flexible, elle offre par l'élasticité même de sa nature, des garanties de force et de sécurité ; elle a été faite par et pour le peuple anglais, et ses préceptes sont conséquemment en parfait accord avec les goûts, les besoins et les *particularités locales* de cette puissante nation.

Tout, en elle, est entouré de sauvegardes, dont l'expérience a fait connaître la nécessité et que le bon sens populaire a consacrées. A côté de chaque prérogative accordée au souverain, de chaque privilège concédé à l'élément aristocratique ou à l'élément populaire, elle a placé un tempérament qui en prévient les abus et maintient, entre les trois ordres qui se partagent la direction des affaires publiques, un équilibre constant, au moyen duquel chaque élément, dans sa sphère propre, conserve une liberté et un contrôle légitimes. Dans ces circonstances, le travail législatif se poursuit avec ensemble, sans être entravé par le conflit des intérêts *sectionnels*.

Les parties intégrantes du parlement britannique émanent des divers éléments de la nation, dont elles représentent les caractères distincts ; elles ont, entre elles, le lien indissoluble de l'intérêt commun, et apportent respectivement à l'action parlementaire, comme à l'œuvre administrative, un contrepoids qui en assure l'efficacité ; ce parlement est un tout homogène, dont les membres, unanimes quant au but de leurs travaux, ne diffèrent que sur les moyens d'y arriver. C'est l'unité législative proprement dite.

***

La différence qui distingue la constitution des Etats-Unis de celle de la Grande-Bretagne a sa raison d'être dans les circons-

tances particulières du peuple qu'elle régit. Au lieu de consister, comme celle-ci, en un assemblage de coutumes et de traditions, subissant à tout propos des modifications innombrables, de la part d'un parlement unique, elle est au contraire l'expression écrite et inviolable du pacte intervenu entre plusieurs Etats, indépendants les uns des autres, qui pour certains objets d'intérêt commun, se sont réunis sous une seule et même direction, tout en conservant leur autonomie et le contrôle exclusif de leurs affaires locales. Ce pacte ne peut se modifier sans le concours des Etats coalisés ; il définit et limite les pouvoirs de l'administration centrale, ainsi constituée.

C'est la confédération sur ses vraies bases.

La responsabilité ministérielle n'y existe pas comme en Angleterre, où *le Roi règne mais ne gouverne pas*.

Pour définir la position du chef de l'exécutif américain, il faudrait renverser ce vieil axiome et dire : *Le Président gouverne mais ne règne pas*.

Il n'a pas toutes les prérogatives du souverain britannique ; mais il possède des pouvoirs administratifs plus étendus. Il gère, de son propre chef, les affaires de la nation, par l'intermédiaire de ministres responsables à lui seul, aucunement au parlement. Mais, en revanche, la constitution des Etats-Unis oppose aux abus de pouvoir un contrepoids formidable par le privilège qu'elle accorde au Sénat électif de désavouer les actes ministériels, même de décréter au besoin la déchéance (*impeachment*) du président de la République.

***

Le Canada relève de la métropole anglaise par son éducation politique et par ses traditions parlementaires ; mais il est assimilé aux Etats-Unis par sa condition matérielle, pas ses *particularités locales*. Comme ceux-ci, il possède un territoire immense, dont les diverses régions diffèrent essentiellement par le climat, les productions, les croyances et les origines populaires.

C'est à cause de cette étrange combinaison de circonstances, de cette ressemblance partielle à deux modèles distincts, que les auteurs de notre constitution ont cherché à lui donner un caractère mixte, participant à la fois de deux régimes différents : union fédérale par la forme, unité politique par le fonctionnement ; alliance hybride de deux systèmes opposés.

Mais, grâce aux prédilections bien connues du plus influent des auteurs de cette nouvelle constitution, l'idée centralisatrice a présidé à sa création. On nous a dotés, par un compromis regrettable, d'une confédération, unique de son espèce, dont l'organisme est l'opposé du système fédératif tel qu'il a été compris jusqu'à nos jours.

Le véritable principe fédéral comprend le concours de plusieurs Etats, indépendants et souverains chez eux, déléguant à un gouvernement central de leur création, certains pouvoirs limités et définis, pour des objets d'intérêt commun. La devise : *E pluribus unum* est l'expression la plus exacte de ce principe, dans le sens qu'on lui donnait avant l'existence de notre confédération canadienne.

Celle-ci fait exception. Comme l'a déclaré dans une discussion parlementaire, un de ses fondateurs les plus autorisés, sir George Cartier, elle peut se définir par la contre-partie de la devise citée plus haut : *Ex uno plures*, ce qui signifie, en bon français, un pouvoir fédéral omnipotent d'où émanent les pouvoirs locaux.

C'est l'édifice fédéral renversé.

REPONSE A L'ADRESSE

Présentée à l'Auteur par le Maire et les Citoyens de Québec, le 27 décembre 1897, à l'occasion du 30e anniversaire de son entrée dans la carrière parlementaire.

MONSIEUR LE MAIRE,

MESDAMES ET MESSIEURS,

En effet, c'est bien aujourd'hui le trentième anniversaire de mon entrée dans la vie publique, comme député à l'Assemblée Législative de Québec.

J'inaugurais alors, avec ma jeune province, une ère nouvelle où tous deux nous apercevions le mirage d'un avenir attrayant qui nous entraînait par le charme de son sourire, plein de brillantes promesses.

Nous entreprenions ensemble le grand voyage vers l'inconnu. Elle, nouvellement émancipée, fière de son indépendance, heureuse dans la possession de cette autonomie pour laquelle ses héros des mauvais jours avaient glorieusement combattu ; moi, orgueilleux de mon récent triomphe, ne doutant de rien et jouissant par anticipation de mes succès futurs.

Nous nous sommes ainsi mis en route, contemplant dans un ravissement juvénile, la brillante perspective qui s'offrait à nos regards. J'aurais voulu continuer longtemps cette joyeuse promenade, mais au premier détour du chemin, mes illusions se sont évanouies comme une vaine fumée. De vieux galants, expérimentés dans l'art des coquetteries diplomatiques, s'étaient présentés, et l'ingrate, cédant à leur galanterie savante, s'était envolée avec eux vers les sommets lumineux, me laissant choir désillusionné dans les froides régions où gémit cette tribu aussi intéressante qu'...incomprise, qui se nomme la "loyale opposition de Sa Majesté." J'y suis resté longtemps, bien longtemps, sans cependant maudire mon infidèle ; la servant, au contraire, avec dévouement, dans l'espoir que ma constance inébranlable serait tôt ou tard appréciée.

Mes espérances n'ont pas été vaines ; après de longues années d'attente, j'ai vu mes rivaux disparaître tour à tour par l'effet de violents divorces, et ma longue et patiente sollicitude recevoir enfin sa récompense. Ma compagne du départ m'est revenue souriante ; et nous faisons maintenant, oublieux d'un passé douloureux, le plus heureux des ménages.

Vous voulez bien me féliciter de ce retour de la fortune politique qui, selon vous, est une récompense du devoir accompli, et vous ajoutez que ma modeste carrière parlementaire a été "remplie avec honneur et entourée du respect et de l'estime universels."

Votre témoignage m'est d'autant plus flatteur que j'aperçois dans cette brillante réunion, des adversaires influents avec lesquels j'ai plus d'une fois rompu une lance dans l'arène parlementaire. Ce concours généreux m'offre une ample récompense de tous les désappointements du passé et un fort encouragement à persévérer dans la voie droite que je me suis tracée au début et que j'ai la prétention de n'avoir jamais abandonnée.

A mes amis politiques je fais donc la promesse solennelle de m'efforcer toujours, par un patriotique dévouement aux intérêts

de ma province, à conserver leur confiance ; à mes adversaires, j'offre l'assurance de maintenir dans mes procédés à leur égard, cette loyauté courtoise dont ils veulent bien aujourd'hui me tenir compte, et qui malgré nos luttes, m'ont conservé leur estime et leur franche amitié.

Votre délicate allusion à mes humbles travaux littéraires et aux honneurs, bien au-dessus de mon mérite, que m'ont conférés le gouvernement français et la Société royale du Canada, me sont exceptionnellement sensibles. Mais vous réalisez le plus beau de mes rêves d'avenir quand vous me laissez entrevoir par les travaux d'une enfant qui m'est chère, la continuation des traditions littéraires dans ma famille.

Mesdames, cette démonstration me remet en mémoire une brillante réunion d'antan qui se rapproche de celle-ci par plusieurs points de ressemblance.

C'était le 27 décembre 1867 ; les canons de la citadelle avaient annoncé l'ouverture des chambres ; un brillant état-major entourait le nouveau gouverneur qui, du haut du trône vice-royal, lisait avec une solennité de circonstance son traditionnel discours. J'écoutais, sans entendre, distrait et charmé par le ravissant assemblage de tout ce que le vieux Québec possédait de femmes jolies, élégantes, gracieuses ; c'est dire qu'elles étaient légion.

Ces femmes si gentilles, mesdames, étaient vos mères. Et je constate, en contemplant mon entourage, que la Québecoise n'a pas dégénéré.

Merci donc de m'avoir rappelé, par votre présence, un des plus beaux souvenirs de ma vie.

A vous, monsieur le maire et messieurs qui m'honorez de cette splendide démonstration et qui avez eu la pensée de l'accompagner d'un généreux cadeau, j'offre l'expression de ma plus profonde reconnaissance ; et je vous promets que ma famille conservera perpétuellement ces précieux objets, en mémoire de vos gracieux procédés à mon égard.

Veuillez croire, monsieur le maire et messieurs, que je suis particulièrement sensible à la délicate attention que vous avez eue d'associer madame Marchand et les autres membres de ma famille aux bons souhaits que vous me faites. Je vous en remercie du plus profond de mon cœur.

DISCOURS PRESIDENTIEL

Prononcé devant la Société Royale du Canada, à l'ouverture de sa 17e Session annuelle.

Excellence,

Mesdames et Messieurs,

Depuis bien longtemps, les économistes soutiennent entre eux des théories aussi contradictoires que complexes sur une question pourtant bien pratique, le progrès industriel.

Tous, cependant, s'accordent à dire que, pour que l'industrie se développe et prospère, il lui faut—outre l'initiative individuelle—l'union et l'organisation du travail.

Or, si l'effort mutuel et organisé est nécessaire au succès des entreprises purement matérielles, les œuvres de l'esprit peuvent encore moins s'en dispenser. Tandis que l'industriel s'enrichit du produit de son labeur intéressé et rémunérateur, le savant, l'artiste, l'homme de lettres, moins âpre au gain qu'avide de savoir et de renommée, se consume physiquement et s'épuise pécuniairement, au cours de toute une carrière laborieuse, à explorer les domaines illimités de la science, ou les régions infinies de l'idéal, sans l'espoir—surtout chez nous—d'un bénéfice appréciable.

C'est le mérite des ouvriers de la pensée de travailler pour autrui, c'est leur gloire.

L'homme de lettres remplit utilement les loisirs de l'artisan, en développant les facultés de celui-ci et en élargissant l'horizon de ses idées ; l'homme de science lui indique les richesses latentes de la nature et lui en révèle l'utilité.

Mais, je le répète, pour donner à l'œuvre intellectuelle son plein développement, le travail individuel, isolé, ne suffit pas : le groupement des intelligences est essentiel afin que, par la comparaison et le contrôle mutuel de leurs études, les apôtres de la pensée puissent vérifier et préciser la portée aussi bien que les résultats de leurs travaux respectifs.

A toutes les époques de son existence, le Canada a possédé de ces hommes d'élite, indifférents aux séductions de la fortune, qui,

loin de se mettre à la poursuite de celle-ci, ont préféré suivre le cours de leurs études, sans tenir compte des pénibles sacrifices qu'elles leur imposaient. Ils ont fouillé les replis les plus obscurs de notre histoire pour en exhumer le récit des héroïques exploits par lesquels se sont illustrés nos ancêtres ; ces glorieux aventuriers qui, l'épée au côté et le fusil en bandoulière, traçaient les premiers sillons de la civilisation sur le sol vierge de la jeune Amérique, dont les produits abondants nourrissent aujourd'hui l'univers ; ils ont patiemment recherché les ressources naturelles que cette terre nouvelle et féconde recélait dans son sein, et, par les procédés que leur indiquait la science, ils ont fourni à l'industrie canadienne les moyens de mettre à profit toutes ces richesses ignorées.

Voilà leur œuvre.

Mais pendant de longues années elle s'est accomplie lentement, péniblement, sans éclat, par l'effort énergique, mais isolé, de quelques hommes supérieurs dont le patriotisme dominait les découragements.

Il est vrai que, dans les grands centres, ces vaillants pionniers du progrès intellectuel avaient fini par se retrouver, se concerter, comparer leurs travaux, les discuter, et, par conséquent, les perfectionner. Il a suffi, pour eux, de se rencontrer pour s'entendre et combiner leurs forces dans une œuvre commune et intelligemment organisée.

Il s'en est suivi un rapprochement salutaire entre eux qui donna naissance à de nombreuses associations dont les travaux régulièrement dirigés produisirent des rayons lumineux, mais encore épars, sur différents points du pays. Il manquait, par conséquent, à ces groupes industrieux, étrangers les uns aux autres, un point de concentration unique où leurs forces réunies pussent, dans un commun effort, donner une puissante impulsion à l'œuvre d'agrandissement national. Il fallait, pour cela, qu'une personnalité autorisée, supérieure par sa position à toute rivalité, prît l'initiative d'un mouvement d'ensemble parmi les champions de la science et des lettres. Nous l'avons trouvée dans la personne de l'illustre fondateur de notre association, le marquis de Lorne.

Son œuvre fut bientôt fondée, grâce à l'intelligente direction qu'il lui donna et à l'empressement des hommes d'étude à le seconder. Il lui suffit d'un premier appel pour voir se grouper

autour de lui tous les éléments essentiels à l'organisation projetée, et, le 25 mai 1882, la Société Royale du Canada était inaugurée par une séance publique, tenue dans la salle du Sénat fédéral.

A cette première réunion le marquis de Lorne exposa avec précision et clarté, dans son discours d'ouverture, le but et les avantages de la nouvelle association.

"It is proposed, dit-il, that this Society shall consist of a certain number of members who have made their mark by writings, whether these be of imagination or the study of nature."

"The meeting together of our eminent men will contribute to unite on a common ground those best able to express the thoughts and illustrate the history of the time. It will serve to strengthen emulation among us, for the discussion of progress made in other lands must breed the desire to push the intellectual development of our own."

"It will be your province, ajoute-t-il, to aid and encourage the workers in the acquisition of knowledge... " Et il termine par cette conclusion : " Our contrymen will recognize that, in a body of gentlemen drawn from all our provinces, and conspicuous for their ability, there will be a centre around which to rally."

A cette même séance, sir William Dawson, notre premier président, s'exprimait comme suit :

" I would place here first the establishment of a bond of union between the scattered workers now widely separated in different parts of the Dominion. Our men of science are so few and our country so extensive that it is difficult to find in any one place or within reasonable distance of each other, half a dozen of workers in science."

" De là, ajoute-t-il, un manque de sympathie, l'absence du stimulant des discussions et de l'échange des idées qui corrige et encourage. Le travailleur isolé sent ses énergies s'épuiser, tandis que ses idées se rétrécissent et deviennent souvent erronées, par le défaut d'un conflit amical avec des hommes voués aux mêmes études."

" Un autre objet que nous devons avoir en vue, ajoute-t-il, c'est de concentrer les travaux des diverses associations locales dispersées sur différents points du pays, et, par là, en faire profiter le pays tout entier." " Le pouvoir public pourrait aussi, selon lui, largement profiter des services d'un corps ainsi recruté

parmi nos savants et nos lettrés, par des consultations sur des mesures d'intérêt public exigeant des connaissances et des études spéciales."

Le but de notre Société, dans l'intention de son fondateur, comme l'indiquent les citations que je viens de faire, était donc de faciliter la diffusion de l'étude des lettres et des sciences en l'organisant sous une direction régulière et unique, par l'entremise d'une association recrutée dans toutes les provinces canadiennes, parmi les hommes de lettres et les hommes de science.

La mission de cette association peut se définir comme suit :

Combiner, autant que possible, toutes les forces intellectuelles de notre jeune pays, afin d'en constituer un pouvoir unique et suffisamment puissant pour diriger avec autorité les travaux scientifiques et littéraires parmi nous ; donner à ces travaux une impulsion salutaire en les recueillant de toutes parts pour leur accorder les honneurs de la publicité dans ses annales, lorsque, après examen, ils en seraient jugés dignes ; stimuler, par l'attrait de cette publicité, l'activité et l'émulation des travailleurs méritants, abandonnés à eux-mêmes, sans autre espoir, dans leur isolement, que celui de voir le fruit de leurs veilles rester enseveli dans les poussières de l'oubli ; réunir enfin dans une seule gerbe lumineuse le produit des nombreuses intelligences que le goût des lettres et le pur amour des sciences avait mises en activité, et produire des hommes solidement renseignés qui, chacun dans sa spécialité, pussent, au besoin, fournir à l'Etat des données certaines.

L'expérience fut, dès son début, couronnée d'un plein succès. La plupart des sociétés savantes et littéraires, invitées à s'agréger à cette organisation centrale, s'empressèrent de répondre à l'appel, en déléguant à nos sessions annuelles des représentants chargés de nous communiquer le rapport de leurs travaux accomplis durant l'année précédente. Ces différents rapports, reproduits annuellement dans nos mémoires, font foi du zèle et de l'intelligent concours de toutes ces associations dans l'œuvre éminemment patriotique que nous avons entreprise.

D'autre part, nos collègues, en grand nombre, se sont fait un devoir de soumettre à leurs sections respectives des œuvres d'imagination, ou des études approfondies sur des sujets scientifiques, littéraires et historiques ; et la reproduction que nous en faisons chaque année, assure la mise en lumière et la conservation

d'un nombre important de travaux précieux qui seraient autrement demeurés ignorés.

A ce point de vue, notre société a déjà obtenu des résultats d'une utilité réelle ; et si ses succès ont été remarquables, c'est qu'elle a mis dans l'accomplissement de sa tâche une libéralité qui témoigne de la largeur de vues de ses fondateurs et des continuateurs de leur œuvre.

En effet, la Société Royale du Canada s'est inspirée, dès ses premiers pas, de l'idée large et généreuse que lui avait communiquée son fondateur, celle d'une parfaite égalité entre les deux grandes races dont se compose la population canadienne. Ici, les fils d'Albion et les descendants de la France se rencontrent sur un terrain commun, s'accueillent avec des sentiments de mutuelle cordialité, travaillent ensemble à l'œuvre sublime de l'éducation morale et intellectuelle de notre population, sans autre rivalité entre eux que celle qui résulte de la noble ambition de se surpasser réciproquement dans leurs travaux patriotiques.

Si cet heureux résultat a été si facilement obtenu, c'est que les fondateurs de notre société, avec une grandeur d'âme qui les honore, se sont élevés, dès le début, au-dessus des mesquines jalousies qui divisent les esprits inférieurs, pour fonder une institution réellement nationale ; c'est qu'ils ont compris que toutes les forces vives d'une nation, pour la faire puissante et prospère, doivent s'entr'aider, au lieu de se combattre, et contribuer ainsi à la grandeur de la patrie commune.

Notre société a fait ses preuves ; ses mémoires, distribués parmi toutes les sociétés savantes et littéraires des deux mondes, ont été lus avec intérêt et appréciés favorablement par des lettrés de tous les pays. Plusieurs de nos collègues ont produit des études qui ont éclairci des questions restées obscures dans l'esprit des sommités de la science, et dont les classes instruites du vieux monde, d'après le témoignage d'un de nos hommes d'Etat, sir John A. McDonald, ont été surprises et édifiées. Les sections scientifiques avaient devant elles, sur ce jeune continent, un vaste champ d'études qu'elles ont parcouru avec un zèle et un courage à toute épreuve. Leurs recherches y ont été fructueuses et productives de découvertes intéressantes qui, pour me servir de l'expression de l'un de nos collègues les plus distingués, M. Benjamin Sulte, ont attiré l'attention de l'Europe.

Une carrière plus difficile s'offrit aux sections de littérature. Cette mine, tout abondante qu'elle est, avait été déjà exploitée par les lettrés d'outre-mer, et nous surtout, Canadiens-Français, nous éprouvions le grave inconvénient d'un usage habituel de deux langues, qui nous exposait à mêler au pur langage de notre mère patrie, les anglicismes nombreux qui se glissent habituellement dans nos conversations journalières avec nos concitoyens d'origine britannique. Mais, ici encore, si les œuvres de pure imagination étaient exposées à manquer d'originalité et de correction, le sol canadien, avec sa grande nature et les glorieux souvenirs de son passé, offrait une seconde récolte au poète et à l'historien ; témoin la *Légende d'un Peuple*, qui mérita pour son auteur les lauriers de l'Académie française, et l'*Histoire du Canada*, qui a placé Garneau au rang des plus illustres historiens de notre époque.

Nos sections de littérature, malgré les difficultés exceptionnelles que j'ai indiquées, ont donc démontré leur utilité. Il faudrait, pour en douter, ne pas avoir parcouru nos annales, où l'on trouve, dans chaque volume, au milieu de travaux poétiques et littéraires d'un mérite réel, plusieurs études historiques dues à des recherches patientes, qui exposent sous un jour nouveau et lumineux des faits jusqu'ici contestés, remontant aux premiers temps de la colonie canadienne. Ajoutons à ces travaux des articles d'une grande recherche sur la langue française telle que parlée en Canada, et l'on aura la preuve incontestable de l'utilité et du succès de notre section des lettres françaises.

La section de littérature anglaise, je suis heureux de le constater, a fait preuve d'une égale utilité. Ses annales sont remplies d'études exceptionnellement intéressantes sur l'histoire et la littérature du nouveau monde, où, je suis heureux de leur en rendre le témoignage, nos collègues d'origine britannique, en se livrant à l'étude, plutôt qu'à la production des travaux littéraires de notre pays ont, comme toujours, fait preuve d'un esprit pratique qui nous fait souvent défaut.

Depuis seize ans, nous poursuivons ainsi notre œuvre, sans mise en scène et sans ostentation, avec la seule ambition de réussir à organiser efficacement le travail intellectuel parmi les nôtres. Nous visons à l'utilité, nullement à l'éclat et aux vaines glorioles. Ces allures modestes de notre société n'ont pas toujours été comprises par ceux qui l'ont observée à distance, et ses

membres, limités en nombre par la constitution qui les régit, ont été parfois soupçonnés de vouloir se retrancher dans un isolement exclusif avec la vaniteuse prétention de se créer, au sein de notre monde littéraire, une distinction usurpée et offensante.

Rien, pourtant, n'est plus éloigné de notre pensée, toute de cordialité et de sollicitude pour nos collaborateurs de l'extérieur.

Peut-être aurions-nous pu, par une démarche bruyante et prétentieuse, attirer plus facilement les regards de la foule et en imposer aux esprits qui n'envisagent que la surface des choses ; mais nous avons préféré le travail consciencieux à la stérile réclame, la solidité au clinquant, sachant bien qu'une association comme la nôtre doit se faire valoir, non par de folles vantardises, mais par d'utiles résultats.

Ces résultats, nous les avons atteints ; nos annales en font foi.

Mais notre mission n'est pas encore complétée.

La Société Royale, forte de ses antécédents, doit maintenant entreprendre courageusement le rôle dirigeant qui lui incombe ; prendre en main la grande cause des sciences et des lettres ; la populariser ; en répandre les bienfaits, non seulement, comme ci-devant, par la publication périodique des travaux de ses membres, et la discussion rapide et incomplète des sujets historiques ou scientifiques, dans de courtes sessions annuelles ; mais en substituant à ce travail intermittent, un travail ininterrompu ; en propageant constamment le goût des choses de l'esprit ; en les faisant aimer, surtout de notre jeunesse.

J'admets que ce rôle, pour être bien rempli, exige des conditions difficiles à atteindre. Celle qui s'impose en première ligne, c'est le rapprochement plus intime et plus fréquent des intelligences vouées aux mêmes études ; et ce n'est pas dans des rencontres passagères, séparées par un intervalle de douze mois, que nous y parviendrons ; mais, au contraire, par des réunions plus fréquentes, dans le cours de chaque année.

Il nous faudrait, pour cela, l'installation permanente d'un local constamment accessible, qui finirait par devenir le refuge attrayant des classes studieuses, le quartier général des lettrés et des érudits.

Jusqu'ici, la modicité de nos ressources n'a pas permis d'ajouter à notre organisation, ce complément essentiel. Les contributions individuelles de nos membres et le subside annuel qu'a bien voulu

nous accorder le Parlement fédéral ont été presque entièrement absorbés par les frais de publication de nos annales, et si nous avons aujourd'hui l'avantage de tenir nos sessions annuelles dans ce superbe édifice, nous le devons à l'extrême obligeance des autorités de l'Ecole normale d'Ottawa.

Cependant, avec des moyens aussi limités, notre société a déjà beaucoup accompli.

Elle a surtout donné au mouvement intellectuel, dans notre pays, un vigoureux élan qui a stimulé l'ardeur de bien des esprits supérieurement doués, dont les brillantes facultés n'auraient pu, sans notre concours, trouver l'occasion de se développer.

Quand pourrons-nous compléter notre organisation dans le sens que j'ai indiqué ?

Bientôt, je l'espère, si nous persévérons avec énergie dans la voie ouverte devant nous, et si nous réussissons, comme j'en ai la confiance, à démontrer au public canadien l'utilité exceptionnelle de notre œuvre au point de vue du prestige national.

***

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, d'exprimer en terminant, un sentiment que j'éprouve profondément et que, j'en suis certain, vous partagez avec moi.

Des rumeurs récentes et malheureusement trop bien fondées nous rappellent que nous avons, ce soir, pour la dernière fois, l'avantage de siéger sous la présidence de celui qui, avec son illustre épouse, s'est tellement identifié au peuple canadien, en s'intéressant à tous ses besoins, en aidant à tous ses progrès, que nous nous étions habitués à les considérer comme des nôtres. Et nous nous étions flattés de l'illusion qu'à raison des liens de puissante sympathie qui nous attachent à eux, leur séjour au milieu de nous pourrait se prolonger indéfiniment. Nous les avons vus s'associer généreusement à tous nos travaux philanthropiques, à toutes nos œuvres d'avancement social. Lord Aberdeen a été le digne représentant de la grande Souveraine dont la sagesse administrative nous a valu les libertés politiques que nous possédons. L'illustre compagne de Son Excellence nous a donné ici le reflet des vertus individuelles et des qualités sociales qui distinguent cette Reine illustre.

La Société Royale manquerait donc à son plus pressant devoir si elle ne profitait de cette occasion pour exprimer à Leurs Excellences sa reconnaissance des sollicitudes qu'elles nous ont manifestées en toute occasion, ainsi que les profonds regrets qu'elle a ressentis en apprenant leur départ prochain. Et s'il est un adoucissement possible aux émotions soulevées par cette séparation inattendue, c'est celui occasionné par la pensée que Leurs Excellences conserveront un bon et durable souvenir du peuple canadien, qui les a si bien appréciés et qui ne les oubliera pas.

DISCOURS

Prononcé lors de l'inauguration du monument Chénier, à Montréal.

MESSIEURS,

Je me suis rendu avec empressement à votre invitation, parce que je suis de ceux qui comprennent qu'il est de notre devoir, à nous qui jouissons des bienfaits du gouvernement responsable, de perpétuer la mémoire de cette génération d'hommes vigoureusement trempés dont le généreux dévouement et les patriotiques résistances nous ont délivrés pour toujours des étreintes d'une oligarchie monstrueuse.

Parmi ces nobles champions de nos libertés, se place en première ligne, le héros de Saint-Eustache, dont la statue, que vous venez de dévoiler, se dresse ici devant nous.

Cet hommage, qui vous honore, lui était dû.

Chénier fut le brave des braves ; il personnifiait exactement cette vaillante jeunesse de l'époque, imprudente peut-être, si l'on considère l'énormité de la tâche qu'elle s'était imposée et les dangers auxquels elle s'exposait ; glorieuse, cependant, à cause de l'imminence de ces dangers, de la grandeur de cette tâche, et du désintéressement qu'elle mettait à l'accomplir ; glorieuse surtout par l'importance du résultat obtenu.

Notre grand et beau pays était alors soumis à l'exploitation systématique d'une minorité arrogante, uniquement préoccupée du souci de ses sordides convoitises, et cumulant pour cet objet toutes les fonctions publiques. A ses yeux, le Canada était un

pays conquis, dont elle se partageait gratuitement les plus riches domaines, et le peuple canadien une race exécrée qu'il fallait ruiner d'abord, et exterminer ensuite. La garantie des capitulations, la foi des traités, scellés du grand sceau impérial, rien n'était sacré pour ces chercheurs de fortunes, recruté, sauf de rares exceptions, parmi les cadets de famille et les décavés de la métropole. Par un travail occulte, lent et persistant, on avait visé constamment, depuis la cession, en violation de cette foi jurée, à l'altération de nos lois et coutumes, à l'extinction de nos croyances, à l'abolition de notre langue. Les revenus publics, au lieu de servir au progrès de la nation, étaient, dans une forte proportion, partagés entre un petit nombre de privilégiés. Et quand les députés du peuple réclamaient le droit inhérent à la branche populaire d'une législature britannique, de contrôler le revenu et la dépense publics, leurs prétentions étaient repoussées avec insolence par un conseil législatif composé, en grande partie, de fonctionnaires salariés, intéressés à conserver la haute main sur les finances du pays, pour leur bénéfice personnel.

Ce pillage, organisé et protégé obstinément par le pouvoir exécutif, durait depuis des années et rendait illusoire le système représentatif, autorisé par la constitution de 1791.

Le pays, en un mot, subissait le joug d'une conspiration en règle, irresponsable de par sa propre autorité, maîtresse absolue du pouvoir et l'exerçant au détriment du bien public, pour le compte et au profit de ses membres.

Telle était l'énormité des abus commis, qu'un grand nombre des hommes publics les plus éminents de la métropole les condamnèrent avec force devant le parlement britannique !

Lord Brougham, le duc de Wellington, lord Ellenborough, lord Gosford, MM. Warburton, Hume, Leader, Stanley, Roebuck, et nombre d'autres, blâmèrent sévèrement le gouvernement, lui reprochèrent l'usurpation des droits du peuple canadien et lui attribuèrent les causes de l'insurrection. Lord Durham, lui-même, dans son célèbre rapport, n'hésite pas à reconnaître les fautes commises par l'exécutif canadien, et, lorsqu'il parle des luttes du gouvernement avec l'assemblée législative, c'est pour justifier celle-ci en admettant que sa fermeté à refuser les subsides était le seul moyen à sa disposition pour soumettre les fonctionnaires publics à quelque responsabilité.

" Depuis le commencement jusqu'à la fin des dissensions qui remplissent l'histoire du Bas-Canada, dit-il, je vois que l'assemblée a toujours été en guerre avec le conseil pour des pouvoirs qui lui sont essentiels d'après la nature même du gouvernement responsable."

Tous ces témoignages d'une impartialité incontestable, et la simple exposition des énormes abus de pouvoir dont la perpétration est admise de toute part, démontrent que le grand coupable, l'auteur véritable de l'insurrection de 1837, c'est le gouvernement despotique de l'époque.

Par sa violation des droits concédés au peuple canadien en vertu de la loi et des traités, il a lui-même fait acte de révolution, et provoqué la population à la guerre civile.

Rien d'étonnant, par conséquent, si, ayant tenté inutilement toutes les voies constitutionnelles, nos hommes publics ont, en désespoir de cause, cédé à l'indignation populaire et répondu par la force des armes aux insolentes provocations officielles.

Chénier était au nombre des plus ardents, mais aussi des plus sincères et des plus résolus.

Il s'est lancé dans la lutte avec une héroïque audace, sans en calculer les périls, ni les chances. Et lorsque, au début du combat de Saint-Eustache, il s'est trouvé, avec une poignée de braves, entouré d'une armée de deux mille hommes, cerné de toutes parts par le fer et l'incendie, une seule pensée l'inspira, celle du sacrifice.

Volontiers, il renonça, dans un moment de sublime abnégation, aux affections de la famille, aux souriantes perspectives d'un brillant avenir, pour rester fidèle jusqu'à la mort aux vaillants compagnons d'armes qu'il avait entraînés dans cette lutte inégale.

Cette mort héroïque a porté ses fruits.

La défaite des insurgés de 1837 nous a valu la victoire dans l'arène politique. Et si nous jouissons aujourd'hui des privilèges d'un peuple libre ; si nous vivons en paix avec nos concitoyens d'origine britannique ; si la loyauté des Canadiens-Français envers leur Gracieuse Souveraine est désormais assurée, c'est que les événements de cette époque tourmentée ont révélé aux autorités impériales tous les criminels attentats que ses indignes représentants commettaient ici, en son nom et à son insu. Inclinons-

nous donc devant le monument érigé a la mémoire d'un brave et sincère ami de son pays, qui caractérise parfaitement son époque.

Si la reconnaissance publique n'a pas fait défaut aux patriotes qui ont survécu au combat, si nous leur avons prodigué des ovations, élevé même des statues, combien plus devons-nous témoigner de notre admiration pour celui qui, moins heureux qu'eux, mais plus glorieux, a payé de sa vie le triomphe du gouvernement responsable sur le régime oligarchique.

Oh ! ne cherchons pas ailleurs que dans leur patriotisme les motifs de ces hommes au cœur vaillant, martyrs sur l'échafaud, comme Cardinal, de Lorimier, Duquette, ou héros sur le champ de bataille, comme Chénier, qui ont consacré, par le sacrifice de leurs vies, notre droit, jusque-là contesté, à l'existence comme peuple libre sur un sol ouvert à la civilisation par nos ancêtres C'est un patrimoine précieux qu'ils nous ont légué et que nous sommes tenus en honneur de maintenir intact. Ils ont jeté sur ce sol, sans bénéfice pour eux-mêmes, une semence fécondée de leur sang généreux ; nous en avons recueilli, sans sacrifice, la moisson bienfaisante, qu'ils auraient dû partager avec nous. Sachons, du moins, leur témoigner notre reconnaissance par des démonstrations comme celle-ci, qui révèlent toute la vivacité du souvenir que nous leur avons conservé.

Et, remarquez-le bien, messieurs, leur œuvre n'a pas été celle d'une faction populaire ; ses résultats ont bénéficié à la nation entière. Elle a donné naissance aux réformes qui ont fourni au Canada l'occasion de devenir un pays grand, prospère, heureux, dont les divers éléments de population peuvent aujourd'hui, sous une administration honnête et patriotique, s'unir sans se confondre, vivre côte à côte dans une parfaite harmonie, en s'appréciant mutuellement, et en travaillant, dans l'heureux concours de leurs aptitudes spéciales, au bien-être commun.

Honneur donc à leur mémoire ! Honneur à Chénier, le brave des braves !

TABLE DES MATIERES

Pages

Lettre-Préface v

Pièces dramatiques.

Un bonheur en attire un autre 1
Les faux brillants 35
Le lauréat 151
Fatenville 197
Erreur n'est pas compte 253

Poésies diverses.

Les travers du siècle 303
Nos ridicules 307
Hymne aux Martyrs de 1837 310
Impromptu sur la charité 312
La sœur de Charité 313
Le sonnet 314
Charité enfantine 314
L'aigle et la marmotte (*fable*) 315
La tombola 316
L'hiver 317

Prose.

Nos gros chagrins et nos petites misères 321
Conservons nos usages 326
Un tour de France sous la seconde république 327
Inauguration du premier chemin de fer canadien 346
Notre constitution 350
Réponse à l'adresse présentée à l'Auteur par le Maire et les Citoyens de Québec, le 27 décembre 1897, à l'occasion du 30e anniversaire de son entrée dans la carrière parlementaire 353
Discours présidentiel prononcé devant la Société Royale du Canada, à l'occasion de sa 17e session annuelle 356
Discours prononcé lors de l'inauguration du monument Chénier, à Montréal 364
Table des matières 360